

Sexy comédie **A** ADULT ROMANCE

1

Louise
Valmont

Toi & moi
C'EST COMPLIQUÉ

LA SEXY COMÉDIE DE L'ÉTÉ

A Addictives

Sexy comédie  ADULT ROMANCE

1

Louise
Valmont

Toi & moi
C'EST COMPLIQUÉ

LA SEXY COMÉDIE DE L'ÉTÉ

 Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

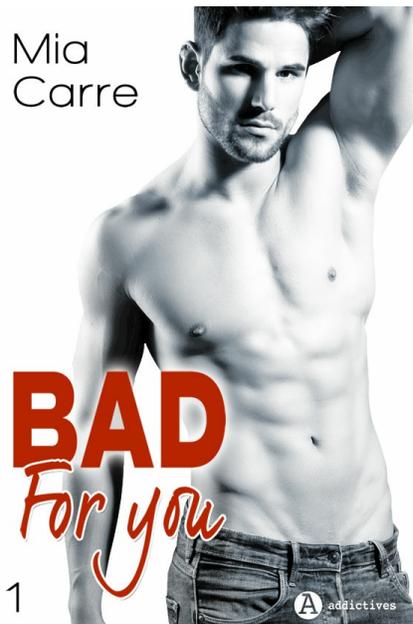
Également disponible :

Bad for you

Sally est photographe, journaliste, serveuse, rebelle... Mais surtout, Sally est libre. S'attacher à un mec, très peu pour elle ! Et surtout pas à Elliott ! Le champion de moto-cross est séduisant, charmeur et irrésistible, elle l'admet... Mais il est aussi arrogant, moqueur, bref, insupportable !

Ils s'évitent depuis toujours, mais maintenant que le frère d'Elliott et la sœur de Sally se marient, c'est de plus en plus compliqué... D'autant qu'ils les nomment parrain et marraine de leur futur enfant !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Love Challenge – Vol. 1

Mila Austin vit à New York, des rêves plein la tête. Un prestigieux journal lui offre une chance de rejoindre son équipe, à une seule condition : fouiller dans le douloureux passé du célèbre écrivain Easton Alpert.

Problème n°1 : Easton cache très bien ses secrets. Vraiment très bien.

Problème n°2 : Les secrets d'Easton pourraient se révéler dangereux. Extrêmement dangereux.

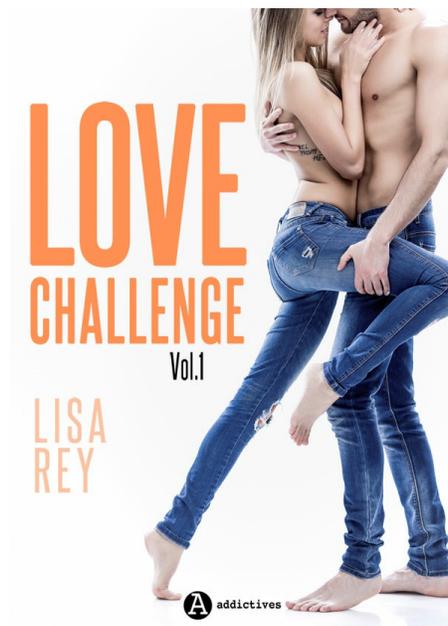
Problème n°3 : Easton est très attirant. Terriblement, excessivement, profondément attirant.

Comment enquêter sur Easton sans le trahir ? Comment oublier les nuits torrides et les matins tendres ?

Mila et Easton n'ont pas le choix : affronter ensemble le destin, ou se perdre tous les deux.

Découvrez Love Challenge, la première Adult romance de Lisa Rey : sensuelle, explosive et addictive, comme on les aime !

[Tapotez pour télécharger.](#)

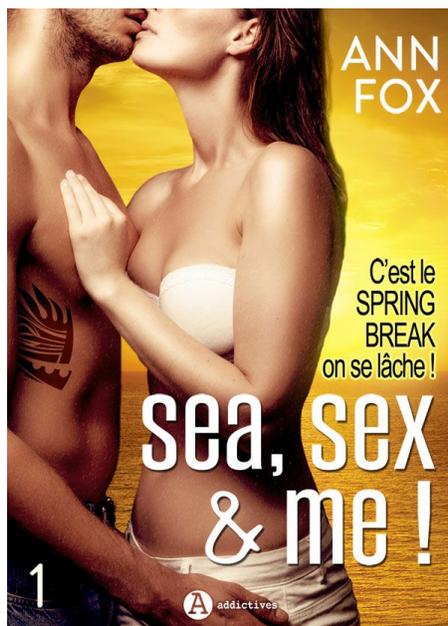


Également disponible :

Sea, sex & me

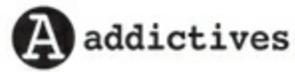
Spring Break : sept jours de fêtes complètement déjantées, sept jours pour devenir une autre ! Désireuse de changer son image de petite fille sage et coincée, Ella est prête à relever tous les défis que lui lancera sa meilleure amie pour le Spring Break.

[Tapotez pour télécharger.](#)



TOI & MOI : C'EST COMPLIQUÉ

Volume 1



1. Un couple en danger

- Mia, on doit faire quelque chose pour Kim ! Elle est vraiment trop malheureuse, insiste Ivy.
- Oui, mais quoi ?

Je jette un regard vers Kim en équilibre précaire sur mon canapé : après avoir sangloté pendant deux heures, ma meilleure amie est maintenant assoupie, son verre encore crispé entre ses doigts. Son visage tendu à son arrivée est presque apaisé : effet réparateur d'une soirée avec ses amies de toujours.

Et de plusieurs verres de chardonnay...

– Il faudrait, tu vois, un truc inoubliable, un événement génial, unique qui réussirait à la réconcilier avec Alec... LE truc dont ils se souviendraient toute leur vie et qui ferait qu'ils ne voudraient plus jamais se quitter.

J'opine, tout en tentant de me redresser sur mon fauteuil. Mais j'ai du mal à imaginer qu'une quelconque solution miracle puisse exister pour reconstruire le couple de notre amie Kim. De toute façon, j'ai du mal à imaginer quoi que ce soit, parce que depuis un bon moment, grâce au vin blanc, mon cerveau est amputé de quatre-vingt-dix pour cent de ses facultés...

Devant moi, trois des quatre bouteilles apportées par Ivy et Kim pour l'apéro gisent sur la table basse. Vides. Mes amies sont arrivées vers dix-neuf heures. Il est vingt-deux heures. Et nous n'avons rien mangé.

- Un truc vraiment romantique comme on voit dans les films, continue Ivy sur sa lancée.
- Un tour de Manhattan à dos de chameau ? Une partie de pétanque géante dans la 5^e avenue ? Un saut du haut de l'Empire State Building dans les bras d'Alec ? lancé-je de plus en plus réjouie par les folles idées qui me montent à la tête dans de joyeuses vapeurs d'alcool.

J'éclate de rire en me rendant compte que mes dix pour cent de neurones encore en fonction viennent de proposer un vol suspendu à une aile au-dessus de New York. Moi, à qui la simple évocation d'un engin s'élevant dans le ciel donne des sueurs froides.

Et voilà le résultat d'une grosse journée cumulée avec un abus de chardonnay : j'en perds mes phobies !

- Non, trop compliqué à organiser, me répond Ivy en secouant la tête.

Elle a l'air tellement sérieuse que je ris de plus belle.

- Mais, reprend-elle aussitôt en souriant, on pourrait tout simplement pirater le système

informatique de Times Square pour faire défiler sur tous les écrans « Kim + Alec = true love » !

– Mais évidemment ! dis-je en applaudissant. Avec des photos de Kim et Alec en forme de cœur. Et le sol serait couvert de pétales de roses qui tomberaient du ciel...

Imaginant déjà la foule de Time Square acclamant Alec à genoux devant Kim pour lui dire son amour, Ivy et moi sourions en observant tendrement notre amie affalée sur le canapé.

– Oh ouais ! Et puis, on demande à Adele de venir et de chanter pour eux *Make You Feel My Love* ?

– Ça va le faire ! assuré-je. Imagine un peu...

Joignant le geste – vacillant –, à la parole – pâteuse –, je me mets debout. Puis rejetant mes cheveux en arrière, pieds serrés, mains croisées l'une sur l'autre au centre de ma poitrine, je commence à chanter d'une voix grave.

– « *When the rain is blowing in your face, And the whole world is on your case...* »

Hilare, Ivy se redresse, portable levé vers le ciel, yeux extatiques, et balance son buste en rythme sur les accents soul de la célèbre chanson.

– « *I could offer you a warm embrace...* », continué-je avec ferveur.

– « *To make you feel my love* », reprenons-nous, Ivy et moi, avec des accents tragiques dans la voix.

– C'est extra comme idée, dit Ivy en se laissant soudain retomber sur le canapé, mais on a un vrai problème : on n'a pas le temps d'attendre qu'Adele revienne de sa tournée en Europe ! Il y a urgence pour Kim.

– C'est pas faux.

Car dès l'instant où j'ai vu Kim – que je n'avais pas revue depuis plusieurs semaines à cause de son boulot qui la fait se balader tout le long de la côte Est – elle m'a semblé au fond du trou : il y a donc clairement urgence à la sortir de là. Mais comment ?

À part lui dire que seul le temps effacera sa douleur ou que « un de perdu, dix de retrouvés »... Mais elle s'en fout des neuf autres, car visiblement, elle souffre énormément à cause du premier.

« Passe à autre chose », aurais-je dû lui dire. Mais devant son corps amaigri et ses yeux tristes, je n'ai pas eu le courage. Je l'ai juste serrée dans mes bras très fort en lui souhaitant la bienvenue chez moi.

– Et si... commence Ivy.

Je me retiens de pouffer. Les « et si » d'Ivy ont toujours été célèbres parmi nous. « Une porte ouverte sur le paranormal », dit Kim d'habitude, et la plaisanterie est devenue rituelle dès qu'Ivy prononce son fameux « et si... ».

Je cherche Kim du regard mais elle est à présent penchée à l'oblique, menton rabattu sur sa

poitrine. Ses cheveux auburn tombent en rideau épais sur son visage. Je fais un effort pour me mettre debout et tenir droite quelques secondes avant de me déplacer d'un pas incertain vers mon amie. Je retire délicatement son verre d'entre ses doigts.

– Et si on leur organisait un petit voyage où ils pourraient se retrouver, se parler, se pardonner ? reprend Ivy.

– Vu ce que Kim a dit tout à l'heure d'Alec...

Comme si elle voulait participer à notre conversation, Kim marmonne dans son sommeil, semblant rire à son tour. Car depuis plus de dix ans qu'on se connaît toutes les trois, c'est pareil : après un « et si » d'Ivy, il y a généralement un plan foireux.

Dans le cas présent, complètement fantasmatique et irréalisable.

– Tu crois vraiment qu'elle a envie de se retrouver en tête-à-tête à Venise avec lui ?

– Mais non, je te parle d'un séjour chaleureux, entouré d'amis, pour les aider, les soutenir et les épauler, dit Ivy en faisant un ample mouvement de rassemblement avec ses mains.

– C'est ambitieux. Et généreux, ajouté-je.

Imaginant déjà son week-end de grande réconciliation, Ivy se met à sourire, les mains passées sous son crâne appuyé sur le canapé. Ses mèches dorées encadrent son joli visage concentré.

– Je suis sûre qu'ils pourraient dépasser leurs difficultés. L'amitié est le ciment du couple, affirme-t-elle d'un air convaincu.

– Ce n'est pas ce qu'on dit, remarqué-je dans un éclair de sobriété. Il paraît que quand un couple devient ami, c'est plutôt mal barré...

– Je te parle de l'amitié des autres pour un couple en difficulté, dit Ivy en mettant un énorme accent tonique sur « amitié ».

Je hoche la tête, un peu perplexe. Puis je finis mon verre sans un mot. À l'autre bout du canapé, Kim ouvre soudain un œil trouble dont l'opacité indique qu'elle n'a aucune idée de ce dont Ivy se préoccupe : son couple, celui que Kim forme avec Alec depuis quatre ans. Ce couple idéal dont Kim ne veut plus entendre parler depuis leur dernière soirée de Nouvel An il y a un mois et demi, qui s'est soldée par les valises d'Alec sur le palier et des vœux de bon vent pour l'éternité.

D'un geste incertain, Kim récupère son verre sur la table et le dirige vers sa bouche. Mais son bras retombe d'un coup et le verre roule à ses pieds.

Complètement bourrée. Comme Ivy et moi, mais Kim a un tour d'avance.

– Oh Kim, dit Ivy d'une voix attendrie.

Kim murmure un « quelle heure est-il ? » pâteux puis, sans attendre de réponse, son corps s'affaisse sur le côté. Ses paupières luttent encore un instant, tandis qu'elle bascule tout entière à l'horizontale sur le canapé. Que penserait-elle du projet d'Ivy si elle entendait notre conversation ?

– Le parquet ne craint rien, dis-je tandis qu'Ivy s'empare d'un torchon pour essuyer le sol.

Je la regarde en souriant, admirative : Ivy est la fille la plus délicate, la plus attentionnée et la plus bienveillante du monde. C'est elle qui m'a appelée hier pour organiser cette soirée entre copines. Objectif : remonter le moral de notre amie fraîchement célibataire et complètement déprimée par la situation.

Entre mes dossiers de boulot à vérifier, mes boîtes-cadeaux en papier journal à fabriquer par dizaines pour samedi et mon sacro-saint cours de yoga, j'aurais bien décliné. Mais j'ai rarement l'occasion de voir Kim depuis qu'elle s'est installée à Philadelphie avec Alec, et surtout : ma meilleure amie va mal.

– J'ai un oncle en Floride, reprend Ivy en se rasseyant. Il pourrait nous prêter sa maison.

– Celui qui bossait à Hollywood ? Trop bien !

– Je suis sûre qu'il accepterait, opine Ivy. Je lui dirai qu'il y va de la survie d'un couple ! Et on pourrait y aller tous ensemble.

– Tous ?

– Kim, Alec, toi et moi évidemment, plus leurs amis, tous ceux qui voudraient venir quoi !

– Le rêve ! Kim et Alec à nouveau ensembles et nous en vacances avec eux, ça serait génial.

Je me rencogne dans mon fauteuil moelleux et avale une nouvelle gorgée de chardonnay. J'imagine déjà un long week-end paradisiaque, un épisode de *Friends* sous le soleil de Floride, tous en short, casquette et tongs et une grosse fête pour la réconciliation de nos amis.

Plutôt excitant comme perspective, mais horizon un peu confus pour l'objectif Kim/Alec !

– En Floride, il fait toujours beau et mon oncle a une piscine. Tu sais qu'Alec fait très bien les mojitos ?

Hochant la tête, je ferme les yeux. Pas désagréable de m'imaginer les pieds dans l'eau, la peau chauffée par le soleil, à peine dérangée par le bruit des glaçons tintant dans les verres...

– Alors, tu vois, en partant ce vendredi, on pourrait rester jusqu'au jeudi. Ça ferait un peu plus qu'un week-end mais ça leur donnerait plus de temps.

– Mmm.

Renversée sur mon fauteuil, je me laisse griser par le parfum des feuilles de menthe écrasées auquel se mêle l'acidité du citron... Puis, l'info parvient jusqu'à mon esprit parti flâner sous les palmiers de Floride.

Ce vendredi ?

– Tu veux dire, là tout de suite ?

– Ben, la Saint-Valentin c'est mercredi de la semaine prochaine non ?

– Je le sais bien, soufflé-je avec un sourire, Je n'ai pas une minute à moi d'ici là !

– On pourrait partir jeudi...

– Ivy, la coupé-je, on est... enfin je ne sais pas très bien quel jour on est... à cette heure-ci. Mais je sais qu'il faut absolument que j'ouvre la boutique ce week-end, sinon je suis morte ! Mon banquier va me flinguer si mon compte reste dans cet état.

État complètement désespéré, que, même avec deux boulots – l'agence la semaine et la boutique le week-end –, je n'arrive pas à améliorer.

– Mais c'est quand même la Saint-Valentin ! réplique Ivy comme si le monde devait s'arrêter de respirer pour une fichue fête des amoureux.

– C'est pas un jour férié ! dis-je en riant.

Quoique du point de vue de Kim allongée sur le canapé, la Saint-Valentin doit s'apparenter désormais à un jour de deuil national.

– Écoute, là maintenant j'ai du mal à... organiser mes idées mais... sur le principe tu es d'accord, hein ? demande Ivy.

– Sur le principe d'aider Kim, évidemment... dis-je avec fermeté. Je crois qu'elle n'a jamais été saoule de sa vie, ajouté-je après un silence en regardant notre amie.

Ivy acquiesce avec un regard triste. Car de nous trois, Kim a toujours été celle qui buvait peu et nous raccompagnait quand Ivy et moi avions abusé des cocktails en soirée.

– Elle a le cœur brisé. On ne peut vraiment pas la laisser comme ça, dit-elle en se servant un nouveau verre.

Je lui tends le mien. D'un air soucieux, elle verse la moitié du chardonnay à côté en remplissant nos verres. Elle ne semble pas s'en apercevoir.

– Alors c'est d'accord ? demande-t-elle en approchant son verre du mien.

Je hoche la tête. Le son des verres entrechoqués me sort un instant de ma torpeur : je viens de m'engager, mais à quoi exactement ? Je réfléchis dans la faible mesure de mes possibilités à cette heure-ci : le plan d'Ivy est idyllique, utopique et à l'état larvaire. Même sous l'effet de l'alcool, je sais qu'il a peu de chance de se concrétiser.

Ivy tente de se lever.

– Ça ne t'ennuie pas si je dors là ? demande-t-elle en se laissant retomber.

Et elle s'allonge à côté de Kim.

Ramassant un plaid, je le pose sur mes deux amies endormies. Puis, je réussis à rejoindre mon lit où je m'endors tout habillée, rêvant de tonneaux de mojitos se déversant dans une piscine, de doigts de pieds en éventail, de transats aux couleurs bariolées et de Kim embrassant Alec sous un tonnerre

d'applaudissements.

Au matin, j'ai la tête saucissonnée dans un étau qui écrase à la fois mes tempes et l'arrière de mon crâne. Un coup d'œil sur mon portable m'indique qu'il est déjà horriblement tard : dix heures ! Debout dans le salon, je descends un litre d'eau au goulot et gobe deux aspirines. Sous mes yeux, plus rien de la soirée d'hier ne transparait : table basse nickel, bouteilles disparues dans le bac à verre et coussins bien alignés sur le canapé. Je reconnais la patte d'Ivy.

Serviable et attentive, même avec la gueule de bois !

Je n'ai pas entendu partir mes amies, seul un petit mot sur la table me confirme que je n'ai pas rêvé leur présence :

Encore merci pour hier soir :-) On se parle vite, Kim + Ivy.

La signature d'Ivy me fait sourire : sur le i, un énorme point rond s'étale, dernier reliquat de notre adolescence. À l'époque, elle aurait aussi mis un cœur à côté ! L'écriture de Kim est plus ramassée, presque nerveuse. Ce matin, il me semble que même les lettres de son prénom sont douloureuses.

Après un coup de fil de confirmation au client dont je dois visiter l'appartement en fin de matinée, je quitte la maison au pas de course au moment exact où je devrais être au bureau : Charlie, mon patron, doit déjà m'attendre... Hélas, mes retards fréquents – pour ne pas dire réguliers – sont quasi légendaires et j'imagine ses yeux levés au ciel quand je vais arriver. Mais nous savons tous les deux que je ne rechigne jamais à rester plus tard le soir ou à venir le samedi si nécessaire pour me rattraper.

Je cours vers le bus : sous le bras, mes dossiers, dans mon sac, mon ordinateur, mon prototype d'emballage cadeau fait maison et ma tenue de yoga.

Et merde mon tapis !

Je repars à petites foulées dans l'autre sens. Chaque pas que je fais déclenche un roulement de grosse caisse dans mon crâne. Une fois l'aller-retour effectué, je m'assieds dans le bus vers Williamsburg et je respire calmement, essayant à chaque expiration de faire disparaître la tension en moi.

En plus de la douleur physique au-dessus de mes sourcils, je ressens une sorte de gêne, comme un souvenir inconfortable.

- Résidu persistant de cuite ? m'interroge Charlie en m'observant avec un sourire quand je pousse la porte de l'agence.
- Mmm, grommelé-je. Un coucher un peu tardif et... un très bon chardonnay.
- Le vin blanc, c'est ce qu'il y a de pire !

Son ton docte me fait sourire. Depuis que je le connais, j'ai toujours l'impression qu'il veut m'expliquer les choses de la vie. Comme si vraiment je n'y connaissais rien. Aussi, en plus jeune, en homme et en chauve, il me fait penser à ma grand-mère.

D'ailleurs, il faut absolument que j'appelle Grandma aujourd'hui : l'autre jour, elle m'a paru fatiguée.

– Tu rêves ? me demande Charlie en me tendant un cappuccino *king size*.

Je secoue la tête, je le remercie puis je déguste mon breuvage en silence. Charlie a un autre point commun avec ma grand-mère : son côté nourricier à toute heure du jour. Mais c'est grâce à lui que je gagne ma vie depuis un an. Charlie Pritchard est fondateur et propriétaire de l'agence Pritchard Estates. Je l'ai rencontré le jour où j'ai songé à vendre la maison héritée de mes parents, propriété de la famille dans la rue principale de Redhooks depuis plus d'un demi-siècle. Charlie a beau être un professionnel de l'immobilier, diplômé de l'université et détenteur des deux licences obligatoires, Real Estate et Broker, il m'a tout de suite dissuadé de vendre.

Je me souviens de ma surprise. « Vous êtes un très mauvais agent », lui ai-je dit. Mon sentiment exact oscillait entre irritation et soulagement. « Mais excellent manager et de bon conseil », a-t-il répliqué. Et il avait besoin d'une assistante. La sienne venait de déménager dans le Missouri.

Et me voilà !

Interrompant les souvenirs de mes conditions d'embauche, mon téléphone se met à vibrer. Le nom de mon correspondant apparaît : je me tétanise presque en fixant le mobile qui fait des soubresauts dans ma main.

– *Ah Mister Palmborg, I presume !* se moque Charlie.

C'est une blague récurrente entre Charlie et moi. Charlie est fan de James Bond, je suis plutôt Avengers et superhéros. Mais on se comprend. Et nous savons tous deux que M^r Palmborg est l'homme qui menace régulièrement de ruiner ma vie en me retirant mes cartes de crédit. Soit la dégradation suprême, pire que d'arracher en place publique à un officier les boutons dorés de sa veste d'uniforme.

Et même bien pire, parce que je ne pourrais plus jamais me racheter une veste si M^r Palmborg met ses menaces à exécution.

– Mmm, dis-je, je devais le rappeler hier.

Charlie me regarde d'un air de reproche.

– Je n'ai pas eu le temps ! Il y a eu la pré-visite de l'appartement à Vinegar Hill, puis le dossier à remplir pour la visite de tout à l'heure, les documents à rassembler pour la location...

– Tu devrais vraiment suivre une formation en gestion du temps.

- Mais je n’ai pas le temps !
- C’est bien ce que je disais ! sourit Charlie.

Non seulement Charlie porte le prénom du patron de la série *Drôles de dames* que ma grand-mère regarde en rediffusion d’un air attendri, mais en plus il est aussi protecteur et paternaliste que le héros de la série des années soixante-dix. Ainsi, c’est lui qui m’a poussée à présenter l’examen de pré-licence, « on sait jamais, si tu veux faire carrière dans l’immobilier » et c’est lui qui se porte garant des heures obligatoires dont j’ai besoin pour valider ce premier cursus permettant de devenir agent immobilier.

– Tu sais ce que je crois, dit Charlie en m’entraînant vers le bureau, ce Palmborg est amoureux de toi.

Quelque chose en moi se ferme, genre herse d’un château du Moyen Âge.

Respire Mia !

– Palmborg est juste celui qui sait que la faillite de Lehman Brothers n’est rien à côté du gouffre financier sur lequel titube mon compte en banque, bougonné-je.

– Ah, justement, j’ai peut-être une bonne nouvelle.

Charlie fait défiler des images sur un des iPad du bureau.

– Regarde ça, rentré hier.

Je fixe l’écran : une maison aux volets vert anis dont les arrondis dessinent un feston tout autour du rez-de-chaussée, des palmiers et un magnifique flamboyant aux fleurs rouges. Je fais défiler les images.

– Waoo. On dirait la maison de Hemingway.

– Elle appartient à l’assureur qui nous a acheté la grande villa à Brooklyn Heights le mois dernier. On l’a en mandat.

– De vente ?

Je fronce les sourcils et regarde plus attentivement. Clairement la maison n’est pas à New York ni aux environs. Anticipant mes questions, Charlie m’explique.

– C’est en Floride.

Un frémissement me parcourt : le mot Floride résonne en moi, assorti d’une impression désagréable de brouillard et de quelque chose dont je devrais me souvenir et qui irrite le bout de ma langue. Je réfléchis. Peu à peu, quelques détails de notre soirée d’hier refont surface : Ivy, notre euphorie et... son plan de week-end !

– Oh non, c’est pas vrai ! dis-je à voix haute.

Parce que ça y est, je me souviens de tout : la menthe, les mojitos, la piscine de l'oncle, le séjour de réconciliation forcée... Et à l'heure qu'il est, Ivy doit déjà être en train de tout organiser. Il faut absolument que je lui redise, et en urgence, que ce n'est pas une bonne idée et qu'on doit imaginer autre chose !

Mais au fait, est-ce que je lui ai dit que ce n'était sans doute pas l'idée la plus adaptée ?

Le regard intrigué de Charlie est posé sur moi, attendant une explication.

– Excuse-moi, dis-je avec un sourire, je t'ai coupé...

– Bon. Si on fait l'affaire, reprend-il, on sera obligé de s'associer à un confrère sur place. Mais, même en partageant la comm, ça devrait valoir le coup !

Je hoche la tête, pour ne pas montrer à Charlie que je pense à autre chose : je revois très bien le visage d'Ivy en train de me demander si je suis d'accord...

C'est donc préoccupée que je monte dans le métro, mes dossiers sous le bras pour rejoindre l'appartement dont je dois faire la visite ce matin. Je songe à envoyer un SMS à Ivy mais je ferais mieux de lui parler directement. Histoire d'être sûre. Et qu'on trouve vite un autre moyen d'aider Kim.

Sa ligne est occupée. J'essaierai plus tard mais j'ai un peu l'esprit ailleurs en serrant la main du propriétaire. Pourtant, je reste très professionnelle, questions, mesures, photos et remplissage des quatre pages de la fiche de renseignements... Quand le rendez-vous se termine, je rappelle Ivy : à nouveau impossible de la joindre.

Ma pause déjeuner va être entièrement consacrée à un Français avec qui j'ai rendez-vous et qui se débarrasse d'un stock de roses en mini-perles faites à l'ancienne. Le genre de truc vintage qui peut faire un carton ici. Le hic : il habite au fin fond de Brooklyn, à la limite du Queens, et ça va me prendre une bonne heure pour y aller. Le hic numéro deux : il est d'accord pour tout me laisser et n'être réglé qu'après les ventes, mais moyennant un dépôt de cent cinquante dollars non négociable. À raison de la moitié des recettes pour moi, je devrais malgré tout être bénéficiaire sur ce coup ! Et ces fleurs vont apporter à moindres frais une impression de nouveauté à la clientèle, tout en me permettant de déstocker ce qui s'entasse dans l'arrière-boutique. Et si ça marche, je pourrai peut-être ouvrir à nouveau plus souvent que des week-ends occasionnels ?

Du calme... Chaque chose en son temps.

Je me focalise sur ce que j'ai à faire en prévision de ce gros week-end et, tout en avalant un sandwich, j'optimise chaque minute du trajet en postant des photos sur l'Instagram de la boutique avec rappel de l'ouverture de ce week-end.

« Dernier week-end avant la Saint-Valentin, achetez malin ! »

Slogan ringard mais je ne trouve pas mieux en cet instant. En même temps, cela reflète mon état

d'esprit : les affaires sont les affaires, et je dois faire du chiffre.

Sinon Palmborg me décapite.

Les fleurs du Français sont encore plus belles que sur les photos de son annonce : je fourre tous les modèles dans mon grand sac Ikea et repars délestée de cent cinquante dollars.

Les ventes ont intérêt à être importantes. Donc le service au client au top. Du coup, durant le trajet retour (encore une heure, mais ça devrait le faire pour mon rendez-vous suivant) j'envoie un message à Nuola.

[Peux-tu m'aider pour tenir la boutique ce we ? Rémunération en nature :-)]

C'est-à-dire réduction sur son loyer du mois prochain. Nuola est ma colocataire depuis un an. Je la connais depuis quatre, nous étions dans la même fac en histoire de l'art. Quand j'ai eu un besoin urgent de trouver des sources de revenu complémentaires, elle cherchait une chambre. Voilà comment nous en sommes venues à habiter ensemble sans jamais nous croiser, faute d'avoir les mêmes horaires. Aussi, notre mode de communication est écrit : SMS et mots sur le frigo.

[Oh oui ! J'ai toujours aimé jouer à la marchande]

J'ai déjà eu l'occasion de voir Nuola à l'œuvre avec la caisse : un vrai bazar. Heureusement que je serai là. Dans ma tête, j'organise déjà la journée : Nuola aux ventes, moi au conseil spécifique, Nuola aux emballages cadeaux, moi aux encaissements. Ça devrait le faire : M^e Palmborg sera satisfait par des chiffres positifs. Et moi un peu moins obnubilée par l'état de mon compte bancaire.

On va y arriver !

Le front appuyé contre la vitre, je me sens presque rassérénée. Le spectacle des rues qui défilent contribue à cet état d'esprit paisible. J'aime ma ville, son caractère hétéroclite fait d'une juxtaposition de pavillons résidentiels, de friches industrielles, de casses de voitures et de blocs bruns de logements sociaux. Mais quels que soient les quartiers où le bus passe, les décors pour la Saint-Valentin commencent à fleurir. Je n'ai jamais été fan du tapage commercial fait autour de cette fête, mais à présent, j'en ai particulièrement besoin pour renflouer ma trésorerie... Et puis au fond, j'aime bien voir tous ces amoureux sourire en achetant leur cadeau.

À présent, le mot qui pourrait décrire mon état d'esprit est « déterminé ».

Je rédige les premiers mots de ma newsletter spéciale :

« Une Saint-Valentin incroyable ! Déclarez votre amour avec les cadeaux rares et uniques de la boutique, Andrews & Fils, curiosités. »

Andrews : le nom de mon grand-père paternel, fondateur de la brocante familiale, une chiffonnerie à l'origine.

& Fils : Paul Andrews, mon père, fils unique.

Curiosités : la signature de ma mère, Martha, dont la thèse portait sur les cabinets de curiosités en France au XVIII^e siècle.

Je n'ai jamais voulu changer le nom de la boutique, même à l'époque de mes grands projets de *concept store* éthique. Parfois je regrette de m'être embarquée là-dedans : emprunts colossaux, travaux pharaoniques, repositionnement stratégique... Et maintenant quand j'angoisse de ne pas arriver à m'en sortir, insomnies titanesques !

Avec ces pensées, un peu de contrariété apparaît : je n'étais pas seule dans le bateau...

Changement de sujet, vite !

L'après-midi passe à toute vitesse sans que j'aie une seconde libre. En fin de journée, j'arrive en courant à mon cours de yoga, ma parenthèse détente trihebdomadaire. Dès que je m'allonge sur mon tapis parmi les autres élèves, je me sens bien. Les yeux clos, j'inspire la plus belle énergie, comme le recommande Daljeet, la prof de yoga, et j'expire tout ce qui m'encombre l'esprit. Puis je ne pense plus à rien et pendant toute la séance, je vis l'instant présent à fond.

Quand le cours se termine, j'ai l'impression d'avoir passé une heure et demie sur un tapis volant !

En arrivant à la maison, je rappelle une nouvelle fois Ivy pour bien mettre au clair ma position sur cette histoire de Floride. Je veux bien tout faire pour aider notre amie commune mais je ne suis pas certaine qu'on l'aide vraiment en la mettant face à Alec. Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus adapté ni confortable pour elle. Donc plan foireux confirmé.

Et moi, les plans foireux, j'ai déjà donné...

Il faut absolument que j'en parle à Ivy avant qu'elle ne s'emballe.

– Ah Mia, c'est génial que tu appelles maintenant, me dit Ivy sans me laisser le temps d'en placer une. Tout est OK pour ce dont on a parlé.

– Ivy, je ne pense pas que...

– J'ai eu mon oncle ce matin, m'interrompt-elle joyeusement, et il est d'accord avec nous, il pense que c'est une super idée et que ça ne peut que marcher...

Aucun doute, c'est bien l'oncle d'Ivy : enflammé, optimiste et rempli de bonne volonté ! Mais ce « nous » me fait craindre la suite...

– Il nous prête sa maison dès jeudi !

– Après-demain ?

– Oui ! crie Ivy euphorique, figure-toi que je me suis organisée avec mon boulot et que j'ai pris mes billets, j'ai aussi eu Neil et Anish, tu sais les potes d'Alec, ils peuvent venir.

Une sourde angoisse commence à faire des bulles dans mon ventre.

– Ivy, murmuré-je d’une voix inaudible.

– Et Kim, eh ben, elle est ravie.

– Ravie, tu es sûre ? demandé-je étonnée en me souvenant des paroles de Kim hier, qui m’a semblé plus proche de vouloir assassiner Alec que de passer quelques jours avec lui.

– Oui, oui... t’inquiète pas. Elle doit justement être pour la journée à West Palm Beach le vendredi donc ça lui fera pas trop loin. Donc toi, tu peux arriver quand ?

– Mais Ivy, j’ouvre la boutique tout le week-end, je ne peux pas venir... dis-je avec douceur.

– Ce n’est pas possible, on ne peut pas annuler, plus maintenant ! Et puis, tu m’as promis.

– Écoute Ivy, hier on avait bu ! Donc, on était très optimiste, pas du tout réaliste et on a déliré sur un plan Floride-palmiers-mojitos hyper attirant mais pas forcément top pour Kim. On doit respecter ses choix, je crois que ce n’est pas correct de la pousser comme ça dans les bras d’Alec.

Au bout du fil, Ivy reste silencieuse.

– Il faut y réfléchir calmement, voir si c’est une bonne idée, reprends-je. Et puis, moi, les jours qui viennent, j’ai vraiment plein de boulot...

– Tu ne peux pas essayer de t’arranger ? insiste-t-elle en ignorant totalement mes précédents arguments.

– Écoute, comme toi, je veux aider Kim alors je comprends que tu sois déçue. Mais là, ce n’est pas... raisonnable.

Je choisis mes mots, parce que je connais Ivy : elle veut bien faire. Et puis au fond je me sens un peu fautive : j’aurais dû dire non bien plus fermement dès hier.

Putain de chardonnay.

– De toute façon, il faut que je demande à mon patron, dis-je incapable de trouver un meilleur argument.

– Oh, fais-le s’il te plaît. Je suis sûre qu’il sera d’accord si tu lui expliques la situation de Kim.

Et le plan bancal qui va avec ? Certainement pas !

De plus, je m’en garderai bien car Charlie est tout à fait le genre de type à adhérer à ce genre de plan. Et à insister pour que j’y aille...

– Je vais essayer...

– Oh, ça serait tellement sympa pour Kim, elle a besoin de nous.

Alors là je me sens carrément coupable à l’idée de laisser tomber mon amie. Car elle, elle a été là quand je pleurais toutes les larmes de mon corps à cause de la trahison de Nicholas. En pensant au chagrin de Kim aujourd’hui, mon cœur se serre.

– Elle se sent si seule, poursuit Ivy impitoyable pour me labourer le cœur à coups de remords.

– Bon, je vais voir ce que je peux faire, dis-je en imaginant ses yeux de chien battu.

Mais je sais déjà que je vais être déchirée entre ma conception de l'amitié et les impératifs de ma vie. Soit la loyauté, la fidélité et l'affection contre les trucs bassement matériels qui impliquent que je me démène et bosse comme une dingue pour faire rentrer de l'argent.

Ivy interrompt mes réflexions.

– Ça serait vraiment cool, dit Ivy dont le moral semble être remonté en flèche à l'idée que tout peut s'arranger.

Honnêtement l'optimisme d'Ivy et son approche de tout problème en termes de verre à moitié plein restent un mystère pour moi !

– Et puis comme ça, on pourra fêter ton anniversaire tous ensemble, ajoute-t-elle.

Je ne peux empêcher mon cœur de se pincer légèrement.

– Et si, cette année, on passait sans cocher la case « anniversaire » sur le calendrier ? plaisanté-je en pensant à toutes les fois où Ivy et Kim ont débarqué chez moi avec gâteaux, bougies et plan de sortie nocturne jusqu'à une heure avancée.

– Tu rigoles, 25 ans, c'est important, affirme Ivy.

Perso, j'en ferais plutôt un non-événement.

Je suis adepte du non-anniversaire du lapin d'*Alice au pays des merveilles*, mais aussi du non-Noël, du non-Pâques et de la non-Saint-Valentin si cette dernière fête n'avait pas quelque chance de remplir mon tiroir-caisse. En réalité, je déteste toutes les dates anniversaires, symboliques, rituelles et commémoratives à portée familiale.

Mais je ne peux pas le dire en ces termes à Ivy : ce serait casser sa bonne humeur et son enthousiasme généreux. Et ce serait cruel.

– Ce n'est pas ça qui est important, dis-je au bout d'un moment. C'est Kim.

Puis je raccroche en promettant d'essayer de me libérer. Mais en réalité, au moment où Ivy dit « bisous, tiens-moi au courant », je me sens pieds et poings liés, complètement tiraillée dans deux directions opposées : mes amies ou M^r Palmborg.

Mon cœur me dit clairement de quel côté aller, mais la Floride ne me paraît toujours pas le meilleur plan. Il faut trouver autre chose. Vite.

Mais quoi ?

2. Aller simple

À mon réveil, le soleil inonde ma chambre. Je m'étire presque joyeusement. Ces rayons éclatants me paraissent le signe que tout peut en effet s'arranger.

Non, je ne vais pas avoir à choisir entre amitié et boulot ras la gueule... Oui, on va trouver une solution, même si je ne sais pas du tout laquelle. Repousser le projet à plus tard, trouver une autre formule, transformer l'idée de séjour en Floride en un truc plus réalisable et à New York ? Juste entre filles, en laissant Kim et Alec se retrouver si et quand ils en ont envie ?

Je vérifie l'heure sur mon portable. Encore cinq minutes, j'ai le temps de regarder mes e-mails. Au passage je vais envoyer un message à ma grand-mère pour lui dire que je ne l'oublie pas et l'appellerai dès le gros week-end terminé. Les pastilles bleues des mails s'affichent les unes après les autres. D'un regard distrait, je survole les noms des expéditeurs : l'immobilier du mois, voyage de rêve, pub, spam, Nicholas, mutuelle pas chère...

Nicholas ?

La surprise me fait me redresser d'un coup. Est-ce bien le Nicholas avec lequel je suis sortie pendant deux ans et demi ? Et qui m'a...

Mes doigts tremblent en appuyant sur le mail pour l'ouvrir.

De : Niclachlos@gmail.com

À : miaandrews@me.com

Objet : te revoir

Chère Mia,

J'espère que tu vas bien. Je serai à New York ce week-end et j'ai besoin de te voir. À très vite donc,

Nic

Te revoir ? Non mais je rêve ?

Je commence à taper « va te faire foutre ». Mais je m'arrête. J'efface, je tape « sale con », je supprime puis je tente de me ressaisir.

Une chose est sûre : c'est bien lui. C'est bien le malotru sans scrupule (et je retiens les injures qui se bousculent dans ma gorge) qui m'a quittée du jour au lendemain sans laisser d'adresse il y a un peu plus d'un an.

Je relis les phrases du mail : aucune excuse, j'imagine que ce serait trop demander ? Mais aucune explication, aucune gêne ? Juste « hello je suis là, et j'ai besoin de te voir » ? Et puis quoi encore ?

J'en ai le souffle coupé.

Nicholas, c'est mon premier amour. Enfin le premier vrai amour. Passé le petit copain du collège avec lequel j'ai testé le baiser avec la langue. Puis celui du lycée avec lequel j'ai perdu ma virginité sans que cela me laisse un grand souvenir. Bref, Nicholas est celui dont je suis tombée amoureuse et avec qui je voulais tout partager : ma vie, mon avenir, mes projets de famille et d'entreprise. Mon toit et mon porte-monnaie.

À l'époque, je croyais à « ce qui est à toi est à moi ».

Je supprime le mail d'un pouce rageur. J'enfonce ma tête dans l'oreiller. Des deux poings, j'écrase mon crâne pour l'empêcher de revenir sur cette lamentable histoire : Nicholas est la personne à laquelle j'en ai le plus voulu au monde. Et à qui j'en veux encore, visiblement.

Moi qui aspire à une attitude peace and love de chaque instant, c'est un vrai challenge...

J'essaie de ne plus penser à ce mail, mais, malgré moi, je tourne les mots dans tous les sens pour essayer de deviner ce que Nicholas me veut après un an.

Mais je m'en fous ! Je ne veux plus rien savoir de ce type.

D'un geste furieux, je rejette ma couette sur le côté et fonce sous la douche. L'eau bouillante sur ma tête ne réussit pas à enlever mon sentiment de colère, ma frustration et quelque chose qui ressemble fort à de la détestation. Je me savonne longuement, essayant de comprendre ce qui m'arrive. Quand Nicholas est parti, la veille de Noël, – suprême délicatesse vu qu'il connaissait la mélancolie qui me mine ces jours-là –, j'ai été dévastée. Avec le départ de Nicholas, ma vie s'effondrait sur tous les plans.

Amoureux : c'était mon premier amour et donc ma première rupture.

Professionnel : c'était la fin de notre projet commun. Nous avions prévu d'ouvrir la boutique après avoir engagé de gros travaux et acheté un stock conséquent rapporté du monde entier par Nicholas.

Financier : nous n'avions partagé aucun frais, j'avais tout payé, les travaux, les voyages, la vie courante, parce que j'avais l'argent grâce au petit héritage de mes parents perçu à ma majorité, Nicholas n'avait rien et je l'aimais, ce qui justifiait à mes yeux une confiance aveugle.

Humain : ma capacité à faire confiance à autrui a été anéantie et le genre humain, plus particulièrement masculin, a perdu un paquet de points dans mon estime.

Après un ultime rinçage bouillant puis glacé, je sors de la douche. Enroulée dans une serviette, je

m'observe dans le miroir : boucles blondes en vrac, visage ovale, traits doux. Mais bouche amère et yeux verts en colère.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

À voix haute, je fais les questions et réponses en faisant tourner sur lui-même le pendentif en forme de cœur suspendu à mon cou.

Cette histoire est finie, mal finie, mais bel et bien terminée. Mais alors qu'est-ce que je ressens ? Ce n'est pas de l'amour, ce n'est pas de la haine, trop liée à l'amour, c'est du mépris, de la frustration, de la déception, peut-être de la soif de vengeance.

En tout cas, il est clair que cela n'est ni l'indifférence ni le détachement auquel je pensais être arrivée à coups de yoga et de méditation... Je crois même que je suis très très furieuse. Et ça, c'est doublement contrariant parce que je pensais vraiment être passée à autre chose.

Je m'habille tout en continuant à réfléchir. Nicholas veut me voir... Mais le problème est : comment réagirais-je face à lui ? Il est clair que ça va être difficile de rester posée, genre « je gère » alors que toute mon âme aspire à l'étrangler après l'avoir au préalable bourré de coups de pied et copieusement insulté.

Eh bien, c'est simple alors, je ne réponds pas, je fais l'autruche.

Mais il est bien capable de venir sonner ici, chez moi !

Et si...

Je souris en pensant à Ivy et m'inspire de son enthousiasme. « Et si » ce mail était le signe que j'attendais inconsciemment en me réveillant tout à l'heure ? LA solution à mon dilemme, la plume légère qui fait pencher la balance de l'autre côté de la décision ? Je n'irais pas jusqu'à dire « merci Nicholas », mais à présent tout est clair dans mon esprit : je pars en Floride. Dès que possible.

Et pour la boutique, l'agence, tout ce qui me retient ici, je vais me débrouiller.

Cette décision me procure immédiatement un grand soulagement : un truc se dénoue dans ma gorge et je peux avaler mon thé sans craindre de m'étouffer. Au vu de ce qui se passe dans ma tête, il paraît évident que je ne suis pas capable d'affronter Nicholas sans réflexion. Et après tout, quelques jours de recul face à plus d'un an de disparition, c'est peu non ?

Et le plus important de toute façon, ce sont mes amies. Le mail de Nicholas n'est que le coup de pouce dont j'avais besoin : Kim est ma priorité. Je vais tout faire pour l'aider, je vais être là pour elle, et je vais me réjouir si le plan marche.

Et si jamais ça foire, eh bien... je serai là pour la soutenir

Quand j'appelle Ivy, elle est très excitée.

– Oh je suis si contente, ça va être un super séjour qui va les aider à réparer leur couple.

Après avoir raccroché, je commence à réserver mon billet. L'oncle de Kim habite à une heure de Tampa, près de Sarasota. Non loin de là où vit ma grand-mère, ce qui me permettra de lui rendre visite. Au moment de payer, un éclair de lucidité me pousse à regarder mon relevé de compte : trois cents dollars... Moins les cent cinquante des roses, tout juste de quoi payer l'aller. Pas de panique. J'achèterai le retour quand les recettes de la Saint-Valentin seront enregistrées à la banque, soit vraisemblablement en début de semaine.

Et puis, au fond de moi, ma petite voix me susurre qu'il serait plus prudent de ne pas m'engager sur la date de retour tant que Nicholas est à New York.

Même si je n'ai aucun moyen de savoir quand il sera reparti, mais je fais confiance à mon intuition.

Ou à un signe quelconque...

Puis je cours vers le bus pour ne pas être en retard à mes rendez-vous du matin.

Sur le trajet, j'envoie un message à Nuola.

[Coucou. Pourrais-tu me rendre un méga service ? Assurer l'ouverture de la boutique seule les deux jours ? Dis-moi dès que possible, ce serait génial si tu pouvais. À +]

En fin de matinée, je réussis à voir Charlie entre deux rendez-vous.

– Je peux te parler ?

Il me regarde avancer en se reculant dans son fauteuil. Je ne me sens pas à l'aise.

– Est-ce que je peux m'absenter quelques jours ? lui demandé-je.

S'il me dit non, je suis mal : mon billet est non échangeable et non remboursable. Mais il se contente de me fixer.

– J'aurais besoin de partir... demain, dis-je consciente d'avoir fait les choses à l'envers.

Genre la charrette avant les bras. Les bœufs dans la charrette et moi qui cours devant...

Il lève vers moi un regard que je ne sais pas interpréter. J'ai l'impression d'y voir passer une ombre de contrariété.

– Ça a l'air bien urgent, remarque-t-il en tapotant son clavier d'ordinateur.

Son air bizarre me donne des remords : est-ce que mon absence le met dans l'embarras ?

– En fait, je dois aller à Tampa pour essayer d'aider ma meilleure amie à recoller les morceaux de son couple. Si c'est possible.

Charlie hausse un sourcil. Puis il repousse son clavier sous l'écran.

– Oh, sourit Charlie, je ne t'imaginais pas motivée par un tel enjeu.

– C'est vraiment important pour mon amie. Mais comme je serai en Floride, ajouté-je, je pourrai aller voir la maison qu'on a rentrée, faire des photos et peut-être la faire visiter ?

– Oh parfait, opine Charlie. L'utile se joint à l'agréable !

À son ton de voix, je suis bien incapable de distinguer ce qu'il range sous la catégorie utile : maison, visite, photo, ou enjeu peut-être ?

– Tampa, tu dis ? reprend-il en fixant son écran d'un air amusé. En fait, la maison est à côté, à Wales Park très exactement.

Je pouffe silencieusement devant l'arrivée inopinée de ce nouveau clin d'œil du destin.

– Génial, je la fais visiter quand tu veux, même le week-end ou la nuit ! dis-je heureuse de pouvoir me rattraper en lui rendant service.

Et je ne peux m'empêcher de rêvasser sur le joli bénéf qui tomberait dans mon porte-monnaie si on arrivait à la vendre.

– J'ai l'impression que tu ne m'écoutes pas, relève Charlie avec un air pincé.

La lueur amusée de son regard me rassure : il n'est pas froissé. Mais il est vrai que je souris béatement depuis tout à l'heure en pensant à cette conjonction particulièrement favorable. « Tout est signe, à condition de savoir les lire », dirait ma grand-mère !

Mais franchement du côté festival des coïncidences qui tombent bien, ça se pose là !

La maison de l'oncle d'Ivy est à côté de la maison de ma grand-mère qui est elle-même non loin de celle que mon patron cherche à vendre. Question : où dois-je aller ce week-end ?

– Ce serait un peu long à t'expliquer, m'excusé-je. Il y a des hasards si heureux que même dans un film on n'y croirait pas.

– Tu connais l'adage : la réalité dépasse la fiction. Et moi qui suis plus âgé que toi, je peux te le dire : je l'ai constaté à de nombreuses reprises dans ma vie.

Les yeux noisette de Charlie se mettent à briller de malice, tandis qu'il frotte son crâne lisse avec tendresse.

- Alors tu ne seras pas là pour la Saint-Valentin, ajoute-t-il d'un air rêveur.
- Ben non... dis-je, malgré tout un peu gênée.
- Dans le monde de l'immobilier, continue-t-il, chaque année autour du 14 février on constate une recrudescence de coups de cœur qui se transforment en achats immédiats : pieds à terre, appartements ou maisons offerts en gage d'amour.
- Vu le prix au mètre carré, les amoureux qui font des cadeaux comme ça sont milliardaires...
- Même les milliardaires ont un cœur, assure Charlie en posant la main sur sa poitrine dans un geste théâtral.
- Personnellement je n'ai jamais eu l'occasion d'en croiser pour vérifier.
- Attends le 14, c'est le jour où ils sortent en bandes.
- Comme les loups-garous.

Charlie éclate de rire en guise de réponse.

- Bon, alors si tu n'es pas là, j'irai sans doute dîner avec cette femme que j'ai rencontrée sur Match.com.
- Oh, toujours à la recherche du grand amour ?
- J'y crois, me dit Charlie d'un ton faussement dépité.
- Attends, il faut que tu me racontes ! Elle est comment ? Tu l'as déjà rencontrée ? Elle te plaît ? Tu crois que...
- Oh là là, stop ! Tu sais que j'ai du mal à trouver *the one and only* !

À mon tour de sourire : à 42 ans, Charlie en est à son deuxième divorce. La première, c'était une erreur de jeunesse. « La deuxième, nous n'arrivions pas à nous mettre d'accord sur les vacances. Alors le plus simple c'était de les passer séparément, non ? » m'a dit Charlie la première fois où il s'est confié sur sa vie privée. Il souriait mais je sais depuis que c'est compliqué pour lui : il n'aime pas vivre seul.

- Mais Mia, tout de même, quoi de plus triste que de tout faire en solo ? Regarde au resto, c'est terrible : personne pour prendre la côte de bœuf où c'est marqué « pour deux », personne pour te féliciter pour le choix du vin, personne pour te retenir de prendre un dessert... ou le partager avec toi !
- Ouais mais tu peux prendre la banquette à tous les coups, commander la frisée aux lardons qui te fout des bouts verts plein les dents et même envoyer tes SMS à table !
- Le bonheur selon Mia ? s'amuse Charlie.

Exemple typique de nos conversations... Un message d'Ivy interrompt notre joute affectueuse.

[Adresse de la maison : 45 Spring Hill.
Lakewood Ranch. À l'aéroport, taxi ou Uber
(environ 50 \$) ou bus direction Sarasota.
Environ 2h30. Arrêt Lakewood Ranch - école primaire.
Lotissement avec maisons blanches sur la
droite. 4e maison en entrant au fond de l'allée :-) :-)]

Je reconnais son souci du détail. Puis je souris aux multiples smileys qui donnent une idée de son excitation.

– Je suis en rendez-vous à l’extérieur tout l’après-midi. Bon voyage alors, me dit Charlie en m’embrassant. Et tous mes doigts croisés et mes vœux de succès pour le couple de ton amie !

Quant à moi, je reste au bureau et fais tout ce que je peux pour que mon absence ne pénalise pas l’activité de l’agence : je remplis des dossiers, je réponds aux mails qui se sont accumulés, j’anticipe les demandes de documents de copro et je passe des appels tout en cochant dans le fichier des annonces celles qui pourraient intéresser Charlie.

En début d’après-midi, je reçois un SMS de Nuola.

[Tu peux compter sur moi
pour ouvrir Andrews & sons
curiosités ce we]

[Tu me sauves la vie !!!
Merci+++ . Mais, ventes et caisse,
ça ira ?]

[T’inquiète, au pire je taperai
les encaissements le soir !]

Mon petit côté rigoriste et comptable frémit un quart de seconde...

[:-) Je t’adore ! Encore mille mercis.]

Mes réticences sont vite balayées quand je pense aux multiples qualités de Nuola : elle connaît parfaitement la boutique, elle a un petit côté artiste farfelu et de bon conseil qui fait un malheur auprès de la clientèle. Mais surtout, elle a un bagout d’enfer et elle pourrait vendre un congélateur à un pingouin au beau milieu d’une tempête de neige sur la banquise !

Et ça, c’est un atout majeur pour Andrews & sons curiosités au moment de la recrudescence des achats coup de cœur !

Certes, elle est aussi complètement fâchée avec les chiffres...

Ce qui va me faire bien transpirer en faisant la caisse à mon retour...

Mais chaque chose en son temps , dit une petite voix au fond de moi en répétant tu ne peux pas être partout à la fois. Tu ne peux pas tout contrôler.

Autrement dit : lâche prise !

3. Destination Floride

L'avion est à neuf heures mais j'aurais voulu y être en avance. Hélas, incapacité à mettre la main sur mon maillot de bain préféré, difficulté à choisir le bon volume de bagage et réponse urgente à un locataire à propos d'une fuite dans sa salle de bains ont pour résultat que je pars... un peu juste.

Pas en retard, mais pas loin. Donc stressée. Il faut dire qu'il y a tellement longtemps que je n'ai pas pris de vacances, qu'il me semble que les dernières remontent à la préhistoire : et c'est un peu comme si je ne savais plus du tout comment je suis censée faire.

De plus, si je suis honnête, je dois reconnaître que je ressens un stress certain à l'idée de monter dans un avion. Alors pour aller plus vite je réserve un Uber, maudissant déjà mon retard qui va me délester d'au moins trente-cinq dollars. Et mince, aucun Uberpool disponible.

Arghh. C'est le premier signe hostile à mon départ !

Mais de toute façon, il est trop tard pour en tenir compte. J'appuie sur la petite auto qui s'agite sur l'écran de mon téléphone : chauffeur, Brian, véhicule, Lexus noire. J'enfile mon imper. Au moment où je pose la main sur la porte, une enveloppe rouge attire mon regard dans la boîte aux lettres. Elle a dû être déposée à l'aube car hier soir, la boîte était vide.

Rouge !

Sans doute une carte de Saint-Valentin. Et certainement pour Nuola car personne parmi mes amis ne m'adresserait un tel outrage.

Mais je suis intriguée.

Comme la voiture n'est pas arrivée, je me saisis du courrier pour le déposer en évidence sur la table du salon. Sur l'enveloppe, je lis : *Mia Andrews*. en majuscules. Ce qui m'exaspère aussitôt. Et me fait hurler intérieurement car mon prénom est entouré de petits cœurs.

Non mais je rêve. C'est une blague ? Qui ose me... ?

Au moment où je me pose la question, je crois déjà savoir qui est l'auteur de cet affront. Je me sens blêmir de colère. Je déchire l'enveloppe pour l'ouvrir. C'est une carte de Saint-Valentin : rouge moiré avec un énorme cœur au centre qui projette des mini-cœurs irisés, le tout entouré de cupidons joufflus munis d'arcs et de flèches en plume. C'est la plus kitch que j'aie jamais vue, et sans doute la plus laide de tout l'État.

La stupeur me laisse bouche bée.

Je retourne la carte. Au dos s'étale en lettres et volutes un *je t'aime* pré-imprimé mais j'ai beau regarder en détail la chose, aucun mot manuscrit, aucune signature. Une carte anonyme ?

Un truc que seuls utilisent les délateurs et les traîtres...

Ainsi c'est signé : la seule personne qui pourrait mettre un truc pareil dans ma boîte aux lettres est quelqu'un qui a failli à ses promesses, qui a soudain un besoin urgent de moi, qui essaie de me prendre par les sentiments... Et qui se fourre le doigt dans l'œil !

Nicholas.

La colère me fait serrer les doigts sur la carte pour la réduire en poussière.

À ce moment-là, mon téléphone vibre dans ma poche et une voiture klaxonne dans la rue. Je reste médusée, entre colère et inquiétude. Puis je reprends mes esprits et je fourre la carte dans ma poche d'imper. Je ramasse mon sac d'une main et de l'autre j'ouvre la porte.

C'est parti : direction Tampa !

Je respire plusieurs fois, faisant revenir le calme en moi. Je me concentre sur l'essentiel : je vais retrouver mes amies. Seule Kim requiert mon entière attention, me répété-je comme un mantra.

La réapparition de Nicholas n'est qu'une perturbation, comme un petit nuage noir. Je tente la visualisation et repousse le nuage vers le lointain jusqu'à complète disparition.

Exit Nicholas.

D'habitude je me débrouille pour avoir l'air très occupée pour ne pas que le chauffeur me parle, mais ce matin j'écoute Brian bavarder de tout et de rien en le relançant de temps à autre. Bercée par le moteur de sa Lexus noire, je suis du regard les panneaux JFK qui, plantés au bord de l'autoroute, sont les signes évidents de la distance que je suis en train de prendre avec New York.

Un sniff d'huile essentielle et deux cachets de Stressout plus tard – médecine homéopathique magique contre les angoisses de toute nature –, je boucle ma ceinture, bien calée au fond de mon siège dans l'avion à destination de Tampa. Puis, desserrant mes doigts crispés sur les accoudoirs, je tente d'imaginer mon corps alangui et détendu posé sur un transat, face à l'océan bleuté, un mojito glacé à la main...

– Nous avons un peu de retard, dit une voix rassurante dont l'intonation indique le professionnalisme.

Sans le voir, je devine le sourire rassurant et calme de l'hôtesse. Pourvu que son calme soit contagieux...

– Sans doute le rattraperons-nous en vol, ajoute-t-elle.

Parfait. Évitant de penser au trajet, je focalise volontairement mes pensées sur l'arrivée : je devrais être à quatorze heures au plus tard chez l'oncle d'Ivy.

L'avion s'ébranle doucement, commence à rouler vers la piste puis ralentit avant de s'immobiliser. Je respire profondément en observant les autres appareils en rang d'oignons prêts à décoller, puis je fixe un point devant moi, très loin, avant de fermer les yeux.

Un signal sonore mélodieux résonne alors.

– Un incident technique sans gravité nous contraint à retourner à notre point de stationnement pour une vérification du système de ventilation en cabine.

Je respire à fond.

– Nous devrions pouvoir décoller très rapidement ensuite.

Bon, juste un contretemps.

Mais pour moi, deuxième session de visualisation positive avant le décollage.

Une douce musique se diffuse dans l'avion tandis que nous roulons vers notre point de départ. Une heure plus tard, il apparaît que l'échelle de gravité du commandant de bord diffère de celle des équipes techniques et voilà notre avion cloué au sol à cause d'un incident de ventilateur. Tous les passagers sont invités à sortir de l'appareil pour se présenter au comptoir de la compagnie afin d'être enregistrés sur un autre vol.

Il va sans dire que tout sera mis en œuvre pour avoir le plaisir de nous accueillir à nouveau sur Delta Airlines...

Mais, depuis quelques minutes, un voyant rouge s'est allumé dans mon crâne signalant un mauvais pressentiment. La perspective de devoir me conditionner une deuxième fois pour le décollage me fait serrer les dents. Alors respiration profonde, chakras ouverts et état d'esprit serein : je m'efforce de gérer la contrariété.

Ce n'est tout de même pas un incident technique qui va me perturber.

Ça, c'est ce que je me répète en boucle depuis un bon moment.

Parce que maintenant, écrasée dans la file d'attente devant le guichet de Delta Airlines, après avoir été baladée d'un point à un autre par des hôtesses débordées, je commence à trembler intérieurement tout en répétant « tout va bien Mia » entre mes dents et en jouant des coudes pour atteindre le comptoir. Je respire lentement et je m'efforce de maîtriser mon impatience avant que mon tour arrive.

Pas la peine de s'étriper, non ?

Mais je me sens tendue. Ce qui se confirme au moment où j'arrive enfin à poser mon coude sur le comptoir et que l'hôtesse me dit avec un sourire rempli de compassion :

– Hélas, le vol de remplacement est complet.

Mon souffle se raccourcit, j'ai presque du mal à respirer. Des larmes me montent aux yeux. Et tous mes chakras patiemment ouverts pour se préparer à ce voyage se ratatinent en mode panique. Je me mets à gémir malgré moi :

– Oh non... mais comment c'est possible ? Si j'avais tout à l'heure une place dans le vol annulé, je devrais avoir une place dans l'autre, non ?

Le visage de l'hôtesse reste souriant, mais son discours paraît bloqué sur le bouton refus.

– Hélas, c'est complet, répète-t-elle.

– Excusez-moi d'insister mais ça a été très compliqué pour moi de me décider à partir et je dois absolument être en Floride aujourd'hui.

– J'entends bien, mais malheureusement c'est impossible. Nous faisons notre maximum pour...

– Mais je...

Mon cœur bat comme un dingue, mon ventre est serré, et je sens monter une désagréable sensation d'angoisse retenue jusqu'alors. Je porte lentement la main à mon pendentif et le fais tourner sur sa chaîne. Le ronronnement familier de la boucle qui coulisse sur les maillons me fait revenir au calme. Tout va bien.

Mais je dois partir.

– Tenter de satisfaire les passagers... continue l'hôtesse comme si elle récitait un argumentaire.

– Mais, justement, je ne suis pas du tout satisfaite ! m'écrié-je dépitée.

Sentant gronder l'impatience des autres voyageurs dans la file, je cherche comment retenir l'attention de l'hôtesse qui, par les coups d'œil polis qu'elle lance derrière moi, semble me dire « circulez, il n'y a plus de place... »

– Je voudrais voir le directeur, asséné-je comme un joueur de poker sa dernière carte.

Ça, c'est un truc appris très jeune de ma grand-mère et – normalement –, ça marche toujours, à condition de le demander avec assurance, fermeté et courtoisie.

– Eh bien, le temps que la direction de Delta Airlines nous rejoigne, pourriez-vous avoir l'amabilité de me trouver une place sur un autre vol, en business de préférence, mademoiselle ? Merci, dit une voix masculine sur ma droite.

Ma bouche se fige de surprise : quel culot ! L'hôtesse tourne son visage souriant vers l'homme qui vient d'intervenir.

– Tous nos vols vers Tampa sont complets, monsieur, je suis vraiment désolée.

Mes doigts pianotent devant l'hôtesse.

– Même en première ? insiste la voix mélodieuse de l'homme.

Je me racle bruyamment la gorge pour rappeler à l'hôtesse que sa première interlocutrice, c'est moi et pas ce type qui use de sa voix de velours comme passe-droit.

– Malheureusement je n'ai rien, il y a un congrès de gynécologues à Tampa ce week-end, je suis désolée...

– Pas autant que moi, murmuré-je d'une voix étranglée.

– À moins que, peut-être... Je vérifie immédiatement, monsieur. On ne sait jamais.

Quoi ? Mais avec moi, elle avait l'air de tout savoir ! Et principalement qu'il n'y avait plus aucune place. Et là tout d'un coup, elle propose de vérifier ? Mais c'est injuste ça ! C'est du favoritisme. De la discrimination !

Révoltée, je me mets à bouillir de l'intérieur : un vrai volcan !

– S'il vous plaît...

Mais, sourde à mes lamentations, l'hôtesse se met à tapoter sur son clavier sans plus faire attention à moi. Alors, là, c'est la goutte d'eau qui fait déborder la lave. Que dis-je, un tsunami qui dézingue des remparts de self-control et de retenue en charriant des relents de colère et des fumées de frustration.

– Non, mais... attendez un peu avant de vous occuper de ce monsieur ! Vous devez me trouver une solution d'abord, j'étais là avant, suffoqué-je presque.

Tout juste si je n'ai pas la voix de la fille possédée par Satan dans L'Exorciste.

Je jette au passage un regard mauvais au malotru qui vient de détourner à son seul usage l'hôtesse que j'avais mis plus d'une heure à atteindre. Sans y penser, je note néanmoins le nez droit, le menton fier, les cheveux bouclés rabattus en arrière sur le crâne du malotru.

Un profil de médaille, modèle empereur romain canon.

– Vous avez un problème ? me demande l'homme certainement vexé que j'ai démasqué son petit manège : voix suave et tentative de séduction du personnel au sol pour obtenir tout ce qu'il veut dans le ciel.

Et ailleurs.

– Et vous, tout va bien ? Pas trop gêné ? soupiré-je en me tournant vers lui, bien décidée à lui claquer le bec.

En raccourci : je vais me le faire...

– Ça ne vous dérange pas trop que je finisse avant que vous n'exposiez vos petits problèmes perso de business ou de première ? ironisé-je, à présent hors de moi.

D'un mouvement très lent, le type pivote à son tour jusqu'à me faire face.

Ohhhh !?!

Une barbe mal rasée comme je les aime, des yeux bleu pâle assortis à sa chemise, un sourire mutin orné d'un grain de beauté hyper sexy... Et des lèvres à donner des envies de luxure même à une bonne sœur quasi aveugle. Souffle coupé. Je ne réussis même pas à détourner le regard.

– Le système central me le confirme, il y a eu une annulation et il reste une place en éco ! dit alors joyeusement l'hôtesse. Vous allez pouvoir partir.

Partir : le mot magique !

Il rompt le sort de ma contemplation hébétée. Je me secoue et j'agite la main devant l'écran de l'hôtesse.

– Formidable, bloquez-la au nom de Mia Andrews, ANDREWS, épelé-je. Moi, en éco, ça me va très bien.

Ça, c'est une aimable pique pour mon voisin... Chacun pour soi, et moi, je n'ai pas besoin d'une suite de luxe en avion.

Je tends mon passeport à l'hôtesse. Elle écarquille les yeux, semblant demander l'aval du type.

Complètement victime du charme du type en question.

Alors, pleine de sollicitude pour la gent féminine soumise à tant de séduction, je lui dis gentiment :

– Vous voyez, avec un peu de bonne volonté et de courtoisie, on y arrive.

Connivence entre femmes face à la tentative de domination masculine venue de ma droite.

Mais comme elle reste sans réaction, je tapote de l'index le haut de son écran pour lui rappeler que j'attends qu'elle m'enregistre. Le regard de l'homme est à présent posé sur moi.

Diablement insistant, voire déstabilisant.

J'en perds tous mes moyens. Dont le peu qui me restait de patience, de politesse et de contrôle...

– Et maintenant, on accélère ! dis-je à l’hôtesse plus sèchement que je ne voudrais. Après, vous pourrez passer au suivant.

Sous-entendu : à l’homme qui me dévisage.

Fût-il le plus beau gosse de l’aéroport.

– C’est incroyable, dit alors le beau gosse, et c’est vous qui parlez de courtoisie ?

L’hôtesse le fixe avec des yeux béats.

– Oh oh, dis-je en rabattant d’un geste sec l’écran de l’hôtesse vers mon côté pour lui rappeler le sens des priorités.

– Vous pourriez tout aussi bien me donner cette place et mettre MON nom sur ce vol, suggère alors l’homme d’une voix douce et mélodieuse en tendant lui aussi son passeport.

Sourire aux lèvres, il met le paquet pour avoir la place.

La place... MA place ?

– Oh, du calme, lui dis-je, ce n’est pas parce que vous...

... vous êtes le plus beau gosse qu’il m’ait été donné de voir ces derniers temps.

– Moi quoi ? Parce que je ne m’énerve pas, je ne fais pas l’hystérique ? susurre-t-il l’air mauvais.

Je lève les yeux au ciel en signe de dédain.

– Complètement macho en plus, dis-je en souriant à l’hôtesse en jouant à fond la carte solidarité féminine. Cette place est la mienne, merci de m’enregistrer mademoiselle.

Et je jette un regard victorieux sur mon voisin de comptoir : hors de question que je réponde autrement que par le mépris à ses attaques verbales.

Oh la vache ! Je n’aurais jamais dû le regarder à nouveau. Il est véritablement divin !

Accoudé au comptoir, frottant son menton avec la main, il sourit en me regardant. Pour ne pas perdre le nord, ni la face, je m’efforce de rester impassible en le détaillant de la tête aux pieds, notant nos différences.

Il voyage en première, je prendrais un strapontin si ça existait, il aime l’opulence et le luxe : gilet en cachemire moelleux, jean de marque et chaussures italiennes alors que je suis plutôt pour la frugalité et la no-conso...

Je remarque alors le sac de voyage en cuir posé à ses pieds. Il porte des initiales : NR. Je lève les yeux vers lui à nouveau. À nouveau un frisson étrange me parcourt.

Waooo...

Tout en m'efforçant de le regarder d'un air neutre, je pense à ce que Kim et Ivy diraient d'un mec pareil : une bombe, un chef-d'œuvre, un massacre, un appel au sexe, un péché d'envie ?

C'est clair, il est tout ça à la fois...

– Je dois partir pour Tampa aujourd'hui, c'est très important, expliqué-je en me ressaisissant.

Mais qu'est-ce qui me prend de me justifier devant lui ? Je ne vais pas lui raconter ma vie !

En plus ma voix me semble moins affirmée, comme si mon assurance avait fondu sous le choc.

Esthétique bien sûr.

À son tour, il m'observe : son regard passe sur mon visage, glisse sur mon cou, puis s'attarde sur mes seins, mon ventre, mes hanches. Au passage, toutes mes courbes s'affolent, effervescence sensuelle à bord.

Ohhh, mollo.

Pour marquer ma résistance, de tous les pores de ma peau, j'envoie alors des ondes de dédain et d'indifférence. Mais honnêtement, ce n'est pas facile quand vous avez Apollon en chair et en os à quinze centimètres de vous. En plus, quand de l'apollon émane un parfum absolument craquant, entre citron et herbes sauvages froissées... Ce type sent la savane, le vent dans les feuilles, les arbres qui bruissent, le feulement des lions...

Reprends-toi Mia.

Par des respirations adéquates, je calme mon ventre qui palpite dans tous les sens... mais je ne peux m'empêcher de continuer à lui jeter de brefs coups d'œil.

Mon Dieu, quelle plastique de rêve ce type a...

– Il se trouve que moi aussi, je dois absolument être à Tampa aujourd'hui, réplique l'apollon après m'avoir observée un bon moment.

Heureusement, il ne peut rien percevoir de mes divagations intérieures.

Malgré mes yeux irrésistiblement attirés vers lui, je refuse de le regarder encore une fois. Parce que je viens de comprendre que le NR sur son sac signifie Non Retour : passé ce point, si vous regardez trop le propriétaire de ce sac, vous tombez sous le charme et il sera impossible de faire machine arrière.

Voilà ce que je me dis pour me rassurer. Et expliquer mon état troublé par la simple vue de ce magnifique voyageur. Mais je dois absolument reprendre le contrôle de la situation.

– Et alors ? lancé-je à l’homme, consciente de ma mauvaise foi.

– Pardon ? souffle l’homme qui, lui aussi, n’a clairement pas l’intention de céder.

– Excusez-moi... tente de s’interposer l’hôtesse.

– Une minute, lui intimé-je le plus aimablement possible. D’abord, vous êtes gynéco ? demandé-je ensuite à mon challenger d’un ton volontairement sarcastique.

Si j’avais un gynéco comme ça, j’aurais des idées déplacées en offrant mon intimité à ses regards...

Il soupire ostensiblement en secouant la tête.

– Non ? Eh bien voilà. Vous n’avez donc aucune urgence à être à Tampa, moi oui, donc, je prends ce vol, et vous prendrez le suivant.

Argument totalement spécieux qui le fait souffler de plus belle.

– Écoutez, gémit presque l’hôtesse.

Je la fusille du regard : *attends que je règle son compte à ce type. Je travaille pour toi et pour les générations de femmes à venir .*

– C’est un peu facile... se rebelle-t-il alors. Alors comme ça maintenant, vous seriez prioritaire...

OK vous étiez là avant moi, mais comme vous en appelez à l’arbitrage de la direction...

– J’y crois pas !

Oh la mauvaise foi !

– S’il vous plaît, je dois absolument... dit la voix de l’hôtesse que j’entends à peine, tant le sang bat dans mes oreilles d’irritation à ne pas trouver une raison objective qui réussirait à clouer le bec de ce joli mais irritant garçon.

– Et la galanterie alors, vous en faites quoi ?

– Super ! On joue la féministe émancipée, mais on veut des faveurs sous prétexte qu’on est une femme, certes ravissante...

Quoi ?

Venant d’un aussi beau gosse, le compliment est flatteur. Je rosis comme un bouquet de pivoines. Et pour ne pas lui montrer qu’il a fait mouche, je lève les yeux au ciel.

– Et on est la première à appeler un homme à la rescousse quand on panique, reprend-il avec un sourire en coin qui serait absolument craquant en toute autre circonstance.

Panique ?

– Mais je ne vous ai rien demandé ! m’étranglé-je presque.

– « Appelez-moi monsieur le directeur », se moque-t-il en contrefaisant ma voix. Pour info, le PDG de Delta est une femme.

En plus il se fout de moi. Je dois mettre fin à cette discussion immédiatement. Monter dans un avion, décoller et en finir avec ce voyage qui n'a déjà que trop duré.

– Oui, oui évidemment... Mais qui vous a dit que je paniquais ? Je suis très zen, dis-je de mon ton le plus serein.

Ignorer, rester calme.

Son regard se pose sur mes doigts qui font tourner mon pendentif sur sa chaîne.

– C'est clair, il suffit de vous regarder pour avoir un exemple de zénitude incarnée, ironise-t-il à présent.

Laisser glisser. Lâcher prise absolument.

Ses yeux pâles me fixent avec insistance, provoquant en moi des réactions étranges où se mêlent rejet et, contre toute attente, une pointe d'attirance. Désireuse de reprendre le dessus, je lâche mon pendentif et bombe le torse.

– Eh bien, ravie de vous avoir donné matière à réflexion et bon voyage monsieur, dis-je en lui tournant carrément le dos pour m'adresser à l'hôtesse.

L'air catastrophé de cette dernière devrait m'alarmer, mais je lui demande en exagérant mon air détaché des choses de ce monde :

– Vous avez pu m'enregistrer ?

– Je suis désolée. L'enregistrement est clos.

– Très bien. À quelle porte dois-je me présenter ?

– L'embarquement du vol DL 20523 à destination de Tampa est terminé.

Mon corps se raidit d'un coup.

– Je ne comprends pas... tenté-je en observant les mains de mon voisin se contracter sur le rebord du comptoir.

Comme dans un rêve, j'ai le temps de remarquer sa peau veloutée, ses doigts longs qui m'évoquent des mains de pianiste et ses ongles parfaitement manucurés.

Pas d'alliance.

L'hôtesse reprend alors :

– La dernière place sur ce vol a été attribuée à un autre passager par un de mes collègues, pendant

que vous et monsieur... discutiez...

L'hôtesse a retrouvé son ton monocorde de haut-parleur. Son regard plane sur l'homme avant de revenir vers moi, avec un air qui me semble maintenant réprobateur.

– Eh bien bravo ! dit mon voisin avec un rire nerveux, grâce à vous, on a perdu de précieuses minutes.

– On ? Mais si vous n'aviez pas...

– Il ne manquait plus que ça ! me coupe-t-il. C'est toujours la faute des autres, n'est-ce pas ?

– Mais pas du tout. Je ne vous permets pas de me jauger, m'énervé-je en bafouillant... enfin je veux dire, de me juger.

Un sourire étrange passe sur ses lèvres. Son regard fait rapidement le tour de ma personne.

– Eh bien je me permets juste de juger – silence très long et regard très appuyé sur mes contours...

– que sans votre petit scandale, nous n'en serions pas là, dit-il d'une voix maintenant suave.

Malgré moi, ce regard et ce « nous » me déstabilisent... ce qui me met en colère. Je n'ai rien à faire avec ce type et voilà qu'un simple « nous » accompagné de battements de cils déclenche frissons et égarements...

Ça suffit. Contrairement aux insinuations de ce type, je suis sereine. Impassible. Et maître de moi.

– C'est votre point de vue. J'en ai un autre.

– Vous m'excuserez si je n'en débats pas maintenant, il faut que je trouve un vol, me dit-il en ramassant son sac.

Quand il se baisse, mes yeux restent scotchés sur la bande de chair, halée à la perfection, qui apparaît entre sa chemise et son jean.

– Belle journée, lui dis-je d'un ton volontairement aimable.

Il se retourne en fronçant les sourcils.

– Elle n'aurait pu mieux commencer !

Sans que j'aie le temps de comprendre s'il s'agit de sarcasme ou d'un excès d'affabilité, il s'éloigne vers le guichet d'une autre compagnie. Malgré moi, je suis des yeux sa silhouette parfaite, longue et féline, ses hanches souples, son dos large. Je soupire.

– Et dans l'après-midi, il ne vous resterait pas une petite place ? demandé-je à l'hôtesse en me souvenant de ma toute première réaction au plan « séjour en Floride » d'Ivy : refuser.

Les « et si » d'Ivy sont une porte ouverte sur le paranormal... Bien dit, Kim. Je suis en train

d'entrer dans la quatrième dimension : celle de toutes les contrariétés.

Puis, avec un sourire humble visant à me faire pardonner de l'hôtesse, je repousse tout au fond de moi le pressentiment que cette dispute avec un inconnu n'est que le premier incident d'une longue suite de perturbations émotionnelles à venir...

Finalement, je réussis à obtenir une place, moyennant beaucoup de patience et d'insistance. Peut-être que la leçon de ce contretemps est : pas la peine de lutter ni de s'énerver quand les choses ne se font pas comme on veut. En général, j'essaie de voir les choses sous cet angle : « si ça veut pas, ça veut pas », comme le dit ma grand-mère mais dans un aéroport, pour moi, c'est autre chose...

Et si j'avais un peu (juste un peu...) surréagi ?

Après avoir envoyé un message à Ivy pour la prévenir de mon arrivée plus tardive, j'avale un nouveau Stressout.

Et mince c'est le dernier !

Je me dirige donc vers la boutique de presse. Surprise ! Mon beau voyageur y est aussi, en pleine conversation avec une longue brune en talons hauts. De loin, je l'observe discrètement : à nouveau il sort le grand jeu de la séduction, bien qu'il n'ait pas grand-chose à faire vu son physique de rêve... Et hop la brune tombe dans le piège : elle agite ses cheveux en riant et en renversant la tête en arrière.

Ça m'irrite un peu...

Soudain, il m'aperçoit : un léger sourire se dessine sur ses lèvres. Craquant. Surtout quand je remarque que, dès qu'il sourit, son grain de beauté remonte sur sa joue, comme un petit point hypnotique...

Mais, imperturbable (enfin extérieurement car à l'intérieur, il se passe de curieux remous), j'avance dans les rayons à la recherche d'une boîte de Stressout. Son regard me suit : cela me trouble et je m'efforce de ne pas rosir. S'il continue à me regarder comme ça, il va me falloir une perfusion de Stressout... À un moment, je me penche pour attraper *Yoga magazine*. Quand je me relève, l'homme a disparu. Je le cherche du regard malgré moi : évanoui. La brune aussi.

Si Kim et Ivy me voyaient, elles se moqueraient bien de moi. Et je leur répondrais que je suis juste curieuse de savoir ce que ce type me voulait.

Flagrant délit de mauvaise foi.

Je paye mon magazine. En attendant ma monnaie, je vérifie l'heure sur mon téléphone puis une nouvelle fois sur ma carte d'embarquement. Encore deux heures mais pas question que je sois en retard. Je me retourne pour rejoindre ma porte d'embarquement, comptant bien me planter pile

devant.

Mais, lorsque je me retourne, je tombe nez à nez avec le beau voyageur. *Entreprendre magazine* à la main, un sourire maintenant amusé sur les lèvres. Dans un film, j'aurais déjà renversé mon porte-monnaie qui se serait ouvert, toutes mes pièces auraient roulé par terre. Et nous nous serions retrouvés tous les deux à quatre pattes, les yeux dans les yeux... Mais là rien ne se passe, nous nous fixons un court instant, je me sens carrément rougir, et merde, lui sourit plus largement – complètement désarmant un tel charme ! –, alors je m'éloigne le plus dignement possible, vraiment surprise par ce que je ressens. Mon sentiment exact est « déconcerté ».

– Donnez-moi *Le Guide des meilleurs lieux pour sortir en Floride* s'il vous plaît, entends-je derrière moi.

Je soupire. Pas la peine de me retourner, la voix mélodieuse est reconnaissable. Alors le beau voyageur part faire la fête sous le soleil, cocktails, boîtes sur la plage et yacht vers les Keys... Pas mon univers.

Et même tout ce qui me fait hérissier le poil ! C'est marrant j'aurais plutôt vu ce genre de type à Miami dans un palace de South Beach. Pas à Tampa.

Enfin, ça ne me regarde pas.

Mais, le dicton « jamais deux sans trois » se vérifiant, je le retrouve debout, appuyé nonchalamment au bar du snack dans lequel j'entre pour prendre un sandwich au passage.

On va finir par croire que je le cherche ! Heureusement il ne m'a pas vue, tout occupé à pianoter sur son téléphone.

Mais il lève les yeux et regarde tout à coup dans ma direction. Sur son visage apparaît à nouveau ce sourire à tomber. Il me semble en plus qu'il esquisse un mouvement pour aller vers moi. Je continue à avancer les yeux rivés sur lui.

BaDaBadada... lui, moi, un homme, une femme... BaDaBadada...

Incapable de comprendre ce qui m'arrive et incapable de mettre un autre mot que « aimantée » sur le phénomène qui me pousse vers cet homme, je ralentis mes pas. Nos yeux sont comme reliés par un fil imaginaire.

Et j'imagine ce qui pourrait se passer entre nos corps...

Un bruit de roulettes et un pardon retentissent derrière moi. Je sursaute : la brune de tout à l'heure me dépasse, sa valise cabine derrière elle. Elle rejoint l'homme d'un pas rapide. Il lui sourit et tire galamment le tabouret pour qu'elle puisse s'asseoir.

Mon cœur se pince d'un coup.

Ramené direct à la raison.

Mais qu'est-ce que tu croyais ? me dit ma petite voix intérieure, prompte à intervenir et à me rappeler que les coups de foudre ça n'existe qu'au cinéma... Il est clair que cet homme regardait et attendait la femme derrière moi.

J'essaie vainement de reprendre mes esprits et rejoins le comptoir tout en les observant à la dérobée. La brune pose sa valise à côté du sac de cuir NR : leurs bagages portent tous deux l'étiquette rouge et or, « Premium ».

Vraiment pas mon univers, me répétée-je en entendant l'homme commander un Perrier et une coupe de champagne pour madame.

Malgré le brouhaha j'entends le rire de la brune. Je respire à fond pour envoyer balader mon agacement.

– Un sandwich végétarien à emporter, s'il vous plaît, commandé-je au barman avec un sourire crispé.

Quand je passe à côté de l'homme pour rejoindre la sortie, son regard se pose sur moi, rempli d'une bonne dose de moquerie. Mais j'y vois aussi une douceur presque affectueuse qui me surprend.

– Bon voyage, dit-il d'une voix chaude sans animosité.

Puis il retourne à sa conversation avec la brune sans plus faire attention à moi et je m'éloigne, perplexe.

Au moment où je m'endors dans l'avion, le visage du bel inconnu apparaît dans mon rêve. C'est étrange que je pense à lui, peut-être parce que c'est le premier homme qui me trouble depuis longtemps ?

Je ne le reverrais jamais mais je sais deux ou trois choses de lui : il n'est pas gynéco, il aime faire la fête et il a une voix sacrément sexy.

4. Point commun

Jamais trois sans quatre ?

Le dicton est en train de se vérifier car une fois dans le hall d'arrivée de Tampa j'aperçois encore une fois l'inconnu. Appuyé au guichet des locations de voiture, il semble très affairé. Quant à moi, je me dirige vers le guichet des bus : j'ai déjà pris un Uber ce matin, je ne vais pas me rajouter des frais supplémentaires avec un taxi.

Mais visiblement, ce n'est pas mon jour...

Car pour une raison improbable et que je ne cherche pas à comprendre, tous les départs de bus vers Sarasota sont retardés.

– Mais ce n'est pas possible ! dis-je d'une voix furieuse dont j'entends les ondes rebondir à plusieurs mètres alentour.

Tous les visages se tournent vers moi.

– Le prochain ne part que dans deux heures, me confirme l'employé.

Pourquoi ai-je l'impression désagréable d'être dans *Un jour sans fin* avec une même scène qui se répète indéfiniment ?

Avec pour conséquence une aussi forte contrariété que la première fois.

D'habitude on apprend de ses difficultés, mais moi en matière de transport aérien je suis assez obtuse et, même revenue sur la terre ferme, je suis très énervée par ce nouveau contretemps.

Mes doigts tapotent sur le comptoir.

– Un problème ? me demande une voix mélodieuse que je reconnais aussitôt.

Je me retourne. L'homme se tient devant moi, son sac estampillé NR à la main. Sans y réfléchir, je note que la femme brune n'est pas avec lui.

Hors sujet ! me corrigé-je aussitôt.

– Je vous ai entendue de loin, dit-il sans sourire. Ça n'a pas l'air d'aller comme vous voulez.

Je n'arrive pas à interpréter son ton : bienveillance, sarcasme ou compassion pour une hystérique ?

Mais vu mon humeur, ce n'est pas le moment de me faire la leçon...

Il regarde sa montre, une élégante Oméga au bracelet de cuir un peu tanné.

– On m'attendait à Tampa en début d'après-midi, mais maintenant c'est trop tard, dit-il. Voulez-vous que je vous dépose quelque part ?

La voix de cet homme est incroyablement langoureuse. On dirait une caresse sur la peau. Je suis sous le charme. Je reste muette.

Même si, – et justement parce que –, la proposition est tentante.

– Je vais vers Sarasota, précise-t-il.

Encore plus tentante.

Je hoche la tête sans pour autant me prononcer. Quelque chose me retient d'accepter : de la contrariété mêlée à un autre sentiment que je ne sais pas définir. Mais un point est certain : l'incident de tout à l'heure me reste en travers de la gorge. Comme je ne réponds toujours pas, son regard reste posé sur moi, impossible d'y lire quoi que ce soit. À part peut-être un soupçon d'impatience. Ou d'exaspération retenue, au moment où il ajoute :

– Mais je suis vraiment pressé d'arriver, alors cette fois, il faudrait se décider un peu plus vite.

Sous-entendu : plus que tout à l'heure à New York.

– Mais à qui la faute si on n'a pas eu la place ? murmuré-je entre mes dents.

Il ne relève pas et continue à me dévisager de ses yeux couleur de ciel.

– Et vous, vous aviez une urgence ici, si je me souviens bien ?

Son ton semble soudain sarcastique. Ça me met en colère. Pour qui se prend-il ?

– Je vais me débrouiller, merci. D'ailleurs j'ai déjà acheté mon ticket, mens-je.

– Je vois, dit-il l'air ironique. Alors, puisque vous n'avez pas besoin de moi, je vous laisse. Bon séjour en Floride.

Et il tourne les talons et s'éloigne d'un pas rapide. Malgré moi, mes yeux sont attirés par ses fesses, que je devine musclées sous son jean.

Sacrée plastique, mais sacré frimeur.

Et pourquoi donc aurais-je besoin de lui ?

Ensuite, assise sur un banc de la gare routière, je préviens Ivy de mon heure approximative

d'arrivée. Heureusement, Kim n'arrive que demain matin, elle a un dîner de boulot ce soir. Puis, lunettes de soleil sur le nez, je ferme les yeux. J'essaie de comprendre ce qu'il m'est arrivé, cette bousculade d'émotions et de colères mal gérées depuis mon départ de la maison ce matin. Il est clair que la réapparition de Nicholas y joue un rôle.

Mais un détail – et je pèse mes mots – me questionne particulièrement : mon trouble devant le beau voyageur, malgré nos différends. Assorti de la conscience que ce trouble atteint des sphères que je pensais éteintes en moi, notamment celles de l'attirance et de la sensualité...

Je mets ça sur le compte de mon passé récent et de mon mode de vie désormais ascétique et célibataire. Il faut dire que depuis que s'est terminée mon histoire avec Nicholas, je n'ai pas regardé un seul homme. Non parce que j'étais obsédée par mon ex en tant qu'homme idéal, mais justement, parce que je pense qu'il n'y a pas d'homme idéal. Et que je ne veux plus me pourrir la vie avec des promesses d'amour et d'avenir qui ne mènent à rien. Je ne crois plus au prince charmant, ni ne veux rien attendre de lui. Dans la vie, on ne peut compter que sur soi-même. Et je ne compte que sur moi.

Mais grâce à cet inconnu, je dois reconnaître que je me suis trompée sur un point : j'ai eu un vrai coup de chaud... donc mes sens ne sont pas totalement en hibernation.

C'est normal : on est en Floride non ?

Quand j'arrive devant le 45 Spring Hill, il est vingt-deux heures trente. Je viens de faire le plus lent trajet en bus de toute ma vie, avec arrêt tous les kilomètres et au moins trois fois le tour de Tampa avant de prendre la route de Sarasota.

OK, j'exagère mais je suis épuisée. Et bien contente d'arriver enfin.

Je n'ai qu'une envie : me poser sur un canapé, si possible sur la terrasse, avec pourquoi pas un mojito... Et écouter Ivy me raconter tout ce qu'elle a prévu pour le séjour : après une journée riche en calamités, même ses idées les plus loufoques me paraîtront raisonnables.

Je sonne. J'entends des pas approcher. Le rire d'Ivy se fait entendre. Puis elle ouvre la porte, me tend les bras puis me fait entrer après un baiser sonore sur mes deux joues.

Incroyable comme Ivy a le don de vous faire vous sentir bien accueillie.

– Ça va ? Pas trop énervée par ce voyage ?

Ma copine me connaît bien...

– Tu parles ! Épuisée, transpirante et prête à boycotter à tout jamais Delta Airlines... Mais vraiment heureuse d'être là avec toi, souris-je.

J'avance lentement en regardant autour de moi.

– Comme c'est beau, dis-je, impressionnée.

On dirait l'intérieur d'une maison coloniale refaite à la sauce Art déco, tableaux de maître et objets de collection. Depuis l'entrée, on pénètre de plain-pied dans une grande pièce qui semble tout de bois : parquet chaleureux couleur miel, charpente cathédrale et murs recouverts de bois peint dans des demi-teintes élégantes. Sur deux côtés, de larges baies vitrées ouvrent sur une longue piscine éclairée de bleu. Il y a aussi un escalier qui monte vers l'étage et une cheminée imposante. Face à elle une table basse couverte de livres de déco et trois moelleux canapés disposés autour.

Dans l'un des canapés, dos à l'entrée, un homme est installé, pieds nus bronzés appuyés sur le rebord de la table : cheveux bouclés en arrière, chemise bleu pâle, longue main de pianiste passée négligemment sur la nuque.

Une impression de déjà-vu...

Je m'immobilise. Il tourne son visage vers moi : un éclair de surprise passe dans ses yeux, puis une lueur amusée. C'est l'inconnu de l'aéroport !

Quoi ? Lui ici ? C'est quoi, ce délire ? Qu'on ne me dise pas que c'est « jamais quatre sans cinq ! »

Mon sac à bout de bras, je reste figée, hébétée autant de fatigue que d'incompréhension. Sans compter mon cœur qui se met à battre un peu plus vite et mes mains soudain moites... L'homme se lève, contourne le canapé et avance dans ma direction.

J'ai l'impression d'être dans le brouillard. Mon cerveau n'arrive pas à faire le lien entre ce type à l'aéroport et sa présence dans le salon de la maison de l'oncle d'Ivy. Tout défile à rebours dans ma tête : le retard, notre dispute au guichet, ma grosse colère, ses sarcasmes. Mais tout ce que je réussis à comprendre est que l'inconnu de l'aéroport se dresse devant moi, un sourire ravageur aux lèvres.

– Eh bien, quel long voyage pour arriver ici n'est-ce pas ? dit-il.

– Ne lui en parle pas, intervient Ivy me sauvant ainsi d'une repartie impulsive. Elle vient de se taper une journée d'horreur.

De toute façon je suis incapable de dire un mot. L'homme est maintenant tout près de moi.

– Un vrai cauchemar, finis-je par répondre.

Je sens son parfum, à présent teinté d'un soupçon de crème solaire. Il a dû avoir le temps de profiter de la piscine...

– Vous ne vous connaissez pas, je crois ? dit Ivy.

Cherchant à reprendre le contrôle de la situation, je ne lui laisse pas le temps de faire les présentations.

– Mia, dis-je. Une amie d’Ivy et de Kim.

Je lui tends la main, comme pour le faire reculer. Cet homme a un potentiel dangereux.

– Je connais déjà votre prénom, répond-il. Moi c’est Neil Robertson et je suis un ami d’enfance d’Alec.

Évidemment ! Comment n’y ai-je pas pensé tout de suite ?

Qui voulais-tu que ce soit ? me dit ma petite voix intérieure. Un beau voyageur égaré par une nuit d’hiver ? Je dois être très fatiguée parce que, depuis que je l’ai vu en face de moi, plus aucune connexion logique ne se fait dans mon cerveau.

Sans me demander mon avis, il me déleste de mon sac et le pose sur le côté.

– Après une journée de catastrophes, vous devez avoir envie de vous poser un peu, sourit-il.

C’est clair. Et la dernière en date, me retrouver face au type avec lequel je me suis engueulée, me donne assez envie de prendre mes jambes à mon cou. Et la perspective de partager ce séjour avec lui ne m’enchanté guère. Surtout avec ces incompressibles battements de cœur qui menacent de faire exploser ma cage thoracique à chaque fois que mon regard dévie vers lui !

Je le savais, dès sa conception, le plan d’Ivy portait en germe une dimension incontrôlable et calamiteuse.

– Tu veux boire quelque chose ? me demande alors mon amie, toujours aux petits soins.

Je secoue la tête et reste silencieuse en regardant du coin de l’œil Neil, maintenant assis sur l’autre canapé.

– En fait, c’est marrant, mais vous auriez pu vous croiser, fait alors remarquer Ivy. Je me demande même si vous n’auriez pas dû prendre le même vol, celui qui a été annulé.

Hyper marrant...

Je lève les yeux vers Neil, qui me sourit d’un air ironique.

Je réfléchis vite fait : plaisanter avec Ivy de cette rencontre impromptue, – ce qui m’obligerait peut-être à m’excuser, non ce serait un comble –, ou faire comme si ça n’avait pas existé ? Honnêtement, je penche pour passer le truc sous silence : pas la peine de donner l’occasion à ce type de me lancer à nouveau des piques et des attaques en forme de scuds. Parce que, hélas, je sens que nous allons avoir un long week-end pour le faire.

Donc je reste sur mes gardes. Neil interrompt ma réflexion.

– En réalité, sans le savoir, nous étions dans la même galère.

Il a décidé de garder cet épisode, peu glorieux, secret.

Et je lui en suis reconnaissante.

Mais il faudrait me passer sur le corps pour que je le lui dise.

– C’est vraiment génial que tout le monde puisse venir, dit Ivy enthousiaste. Kim sera là vers onze heures demain matin.

– Parfait, Alec arrivera avec Anish de Miami en fin de matinée, précise Neil.

– On sera au complet pour le déjeuner alors ! se réjouit Ivy avant de bâiller plusieurs fois.

Je remarque alors ses yeux rétrécis de fatigue.

– Ça ne vous ennue pas si je vais me coucher ? demande-t-elle visiblement confuse. Oh Mia, je ne t’ai pas fait visiter.

– On verra ça demain, ne t’inquiète pas, réponds-je en souriant. Dis-moi juste où je dors !

– Toutes les chambres sont à l’étage, la tienne c’est la porte rose, à droite au fond du couloir. Et si je ne suis pas levée, il y a tout ce qu’il faut pour le petit déj’ dans la cuisine. Même des graines de chia pour toi Mia, rit-elle.

Touchée par sa délicatesse, je pouffe. Mon amie pense vraiment à tout. Mais j’ai vu le regard dédaigneux de Neil quand Ivy a dit « graines de chia ». Je soupire : pas le genre à apprécier ce genre d’alimentation à mon avis, mais en quoi ça me regarde au fond...

Je commence à me lever, décidée à suivre Ivy. Mais celle-ci m’arrête.

– Oh, mais non, restez encore un peu à discuter tous les deux, je me sens déjà assez gênée de m’éclipser comme ça. Mais, tu sais comment je suis, Mia... j’ai déjà pris mes somnifères.

– Je comprends, dis-je malgré tout un peu perturbée par la situation : me voilà obligée de rester à faire des mondanités, au moins quelques minutes, le temps qu’Ivy s’endorme comme une masse.

Car depuis des années, Ivy prend des somnifères qui, à mon avis, assommeraient un bœuf et tout un troupeau de vaches. Mais elle ne peut s’en passer. « J’ai des problèmes de sommeil depuis toute petite », nous a-t-elle confié un jour. Kim dit que c’est dû à sa relation fusionnelle avec sa mère, je crois surtout que sous ses airs paisibles, Ivy est une grande stressée.

Mais là dans l’immédiat, elle embrasse Neil sur la joue avant d’en faire de même sur la mienne.

– Bonne nuit, dit-elle.

Je la suis des yeux dans l’escalier.

Un silence s'installe. Les pieds nus de Neil reposent à nouveau sur le bord de la table basse. Soignés, ongles nets et carrés. Bien proportionnés, comme le reste de sa personne.

Bon, restons sérieux.

Je veux bien faire plaisir à Ivy, mais je n'ai pas grand-chose à dire à Neil. Lui non plus visiblement, car il se contente de m'observer comme si j'étais une curiosité zoologique.

Un peu mal à l'aise sous ce regard insistant, je proteste en chuchotant pour qu'Ivy n'entende pas.

– Vous auriez tout de même pu me dire où vous alliez !

Il ouvre de grands yeux étonnés, puis se met à rire.

– Mais je vous l'ai dit : vers Sarasota ! Je vous ai même proposé de vous emmener.

– Oui, mais, enfin, vous jouez sur les mots, je veux dire ici, chez Ivy.

C'est fou comme ce type a le don de me mettre les nerfs en pelote. Et vu son ton railleur, c'est réciproque.

– Je n'ai pas l'impression que nous en étions à ce stade d'intimité dans notre... conversation. D'ailleurs mes petits « problèmes perso » semblaient plus vous irriter que vous intéresser.

Je soupire en me souvenant de mes propos limite acerbes sur ses problèmes... que, me connaissant, j'aurais tout aussi bien pu qualifier de « problèmes de riches ». Ce qui n'aurait pas arrangé nos relations. Finalement, je suis plutôt restée modérée...

– Vous voyez très bien ce que je veux dire, reprends-je en retenant mal le sourire qui me vient aux lèvres en pensant à ce à quoi il a échappé.

Mais on dirait qu'il devine mon sourire. Car, sa patience et son calme semblent disparaître d'un coup. Il doit croire que je me moque de lui. Se redressant sur le canapé, il jette presque sèchement :

– Non, pas vraiment. Expliquez-moi, je vous en prie.

Tiens ? Susceptible en plus ?

– Eh bien, vous auriez simplement pu me dire que vous étiez vous aussi invité par Ivy pour...

Je m'arrête net en réalisant le ridicule de ce que je suis en train de dire.

– C'est évident, j'aurais dû me présenter, continue-t-il sur un ton qui me semble maintenant plus moqueur que vexé.

Je fais une petite moue, entre acquiescement et trêve des hostilités. Parce que je reconnais que, sur ce coup-là, mon argument peut paraître de mauvaise foi... Mais il reprend, comme décidé à me

montrer qu'il compte bien avoir raison sur ce point.

– Écoutez, je vous le promets : la prochaine fois que ça m'arrive, je dirai « bonjour, je suis Neil Robertson, je pars à Tampa rejoindre Ivy pour participer à un séjour organisé pour mon ami Alec ».

Il éclate de rire.

– Entre nous, j'espère que ça ne m'arrivera pas prochainement, parce que c'était vraiment pénible.

À mon tour d'être vexée... Parce que pénible, c'est moi qu'il traite de pénible ?

Je bombe le torse, dos contracté. Ma main agrippe mon pendentif, comme pour y trouver de l'énergie pour reprendre le combat. C'est dommage car je commençais à me dire qu'il n'était pas si antipathique que ça. Et que j'appréciais le fait qu'il me promette quelque chose, même si c'était sous forme de blague... Son regard s'immobilise sur mes doigts qui jouent avec mon bijou sur sa chaîne.

– Je parlais du vol annulé et du contretemps bien sûr, précise-t-il en souriant soudain. Parce que nous sommes là pour la même raison, aider Kim et Alec, n'est-ce pas ?

Un bon point pour lui.

Je me détends un peu, je cesse de tripoter mon pendentif et j'opine, consciente que je dois moi aussi faire un pas vers la paix. Et sachant que sur le fond, il a raison.

– Oui, nous avons au moins cet objectif en commun, assuré-je en essayant de formuler la chose de la façon la plus neutre possible.

Ni agressive, ni familière.

Mais le « au moins » ne lui échappe pas.

Vraiment son sourire est extraordinaire : on a envie de tout oublier devant un spectacle pareil... D'ailleurs je reste bouche bée. Mais me ressaisissant, je me mets debout.

– Il est temps d'aller me coucher.

Il se lève à son tour.

– Je vais monter votre sac.

Goujat à l'aéroport, mais galant homme à la ville !

J'ai pour habitude de me débrouiller toute seule. Mais, plus rapide que moi, il attrape la poignée de mon bagage et gravit l'escalier.

– Je passe devant vous !

Il connaît les usages de la galanterie : un homme se doit de passer devant une femme dans les escaliers pour ne pas avoir la tête dans ses jupons...

Ce qui me laisse toute liberté pour suivre ses fesses ! Cette vision s'avère carrément plaisante et comme je l'avais imaginé un peu plus tôt dans la journée, ce mec a des fesses divinement sexy, avec des muscles qui se tendent à chaque marche.

Soudain, interrompant mes divagations, il s'immobilise et se retourne vers moi, main sur la rampe. Surprise par cette volte-face qui me met face à son entrejambe, je remonte volontairement mon regard vers son visage.

Faut vraiment que je me reprenne...

– Puisqu'on est amené à passer quelques jours ensemble, on pourrait se tutoyer non ? demande-t-il d'une voix suave.

– Ça me va, dis-je d'un ton neutre en priant pour que ne s'agissent pas dans mes yeux des éclats de lubricité...

Mais, rien ne doit se deviner de mes rêveries sur ses superbes fessiers, car il continue, d'un ton presque aussi détaché que le mien.

– La chambre à la porte rose est juste à côté de celle où Ivy m'a installé.

– Tu as la bleue alors ? plaisanté-je surprise de le tutoyer aussi rapidement. Normal puisque tu es un garçon.

Bravo ! Complètement puéril comme blague.

Pour toute réponse, il rit et reprend son ascension délictueuse. Sur le palier, je reprends mes esprits. Une fois devant ma porte, il reste poliment sur le côté en poussant le battant vers l'intérieur.

– Merci pour mon sac, dis-je, parce qu'il le tient toujours au bout de son bras.

Et que j'aimerais bien qu'il me le rende.

– Ah oui pardon, sourit-il avec un naturel désarmant.

Il me tend mon bagage. Mes doigts effleurent sa main quand je le saisis : un frisson remonte tout le long de mon bras, comme une décharge.

Ouh lààà.

Bêtement, je l'observe, cherchant à lire sur son visage, comme s'il avait pu ressentir la même chose. Il semble lui aussi surpris. Puis il sourit en me regardant droit dans les yeux et retire sa main comme si de rien n'était. Alors, la raison me revient.

– Bonne nuit, dis-je pour mettre fin à cet étrange moment où, face à face devant ma porte ouverte,

nos regards restent rivés l'un à l'autre.

– Oui, bonsoir, dit-il en posant ses deux mains autour de mes épaules.

Embarrassée par mon sac et déconcertée par son geste, je me raidis d'un bloc. Mais il dépose tranquillement un baiser sur chacune de mes joues. Ses lèvres tièdes sur ma peau déclenchent des ondes et des infimes tremblements dans tout mon corps, comme une vague sensuelle inattendue. Troublée, je chancelle presque.

Woooo, c'est quoi ça ?

Heureusement, il semble ne s'apercevoir de rien et se dirige vers sa chambre. Son eau de toilette boisée se répand dans son sillage, continuant à exciter mon imagination.

Ce type porte un parfum destiné à faire des ravages...

Une fois en pyjama dans mon lit, démaquillée et dents lavées, je réfléchis : entre les complications du voyage et la surprise à l'arrivée, le séjour organisé par Ivy commence sous de bien étranges ondes...

5. Retrouvailles

Je me réveille tôt, pleine d'une énergie débordante. Le soleil baigne ma chambre dont la fenêtre ouvre sur le jardin. J'enfile ma tenue de yoga, short et débardeur moulant et me glisse sans bruit au rez-de-chaussée. La maison semble endormie. Pour ne pas réveiller Ivy et encore moins Neil, je sors dans le jardin. Un grand parc que je n'ai pas remarqué hier dans la nuit s'étend autour de la maison. En marchant dans ses allées, je découvre un petit jardin japonais de sable et de cailloux blancs, un coin ombragé sous de magnifiques flamboyants avec une fontaine rococo au centre puis un fabuleux potager. Celui-ci jouxte la haie qui borde la propriété.

La vue de ces plantations de salades, carottes et haricots bien alignés me fait aussitôt penser à ma grand-mère : je l'appellerai un peu plus tard. Je suis heureuse de lui faire la surprise de ma présence non préméditée en Floride. Nous nous parlons régulièrement au téléphone, mais depuis qu'elle est revenue vivre ici, je ne la vois plus aussi souvent qu'avant.

Elle me manque.

Un muret de galets entoure le potager : je pose ma main sur la matière solide, tiède du soleil qui commence à la réchauffer.

Grandma est comme ces galets : solide, ronde. Indestructible. C'est elle qui m'a élevée à la mort de mes parents : j'avais 5 ans quand ils se sont tués. Quittant aussitôt sa Floride natale, ma grand-mère paternelle est revenue à New York : vivant seule et sans attache depuis la mort de mon grand-père que je n'ai jamais connu, elle a choisi, m'a-t-elle expliqué ensuite, de ne pas me perturber davantage en bousculant mon cadre de vie, déjà sérieusement endommagé par la disparition précoce de mes parents.

Elle a alors repris les rênes de la maison de Redhooks, de la boutique et de mon éducation. Je ne me souviens pas de tout, mais très bien de sa présence, puissante et douce à la fois. Rassurante. Quand j'ai eu 20 ans, nous avons décidé ensemble de fermer la boutique, qui commençait à péricliter. Entre mes cours, ma vie d'étudiante et mes petits jobs, je n'avais plus trop le temps pour aider Grandma à s'en occuper. Elle a alors décidé de revenir non loin d'ici, dans sa maison où nous venions pour les vacances d'été.

Alors, depuis que je suis adulte, la Floride pour moi c'est à chaque fois une bouffée d'enfance, de tendresse et de mélancolie. Ce séjour chez Ivy aura peut-être un parfum différent : celui de l'amitié et de l'amour retrouvé pour Kim et Alec ?

Le chant d'un oiseau interrompt mes pensées. Je me dirige vers l'entrée de la propriété. Je reconnais l'allée par laquelle je suis arrivée hier avec les immenses palmiers qui cernent le portail blanc. En marchant sur la route intérieure du lotissement, j'observe les autres maisons, de même

facture que celle de l'oncle d'Ivy. Comme il est encore tôt, tout est silencieux, à peine entend-on le bruit de la circulation dans le lointain.

Parvenue à un petit carrefour, j'aperçois des silhouettes devant l'une des maisons. Un homme en short et baskets discute avec deux hommes plus âgés, l'un d'eux est en pyjama, l'autre en tenue de golf. Ils paraissent en grande conversation et j'entends même des éclats de rire. Quelque chose dans l'allure de l'homme en short retient mon attention : jambes musclées et dorées, taille élancée et cheveux ramenés en arrière. Canon !

Neil Robertson !?!

Surprise, je m'arrête. Il est déjà debout ? Je croyais être la première...

Et alors ? Il n'y a pas de compétition pour savoir qui se lève le plus aux aurores, si ?

À sa tenue, je comprends qu'il est allé courir.

Très bien... Mais sans savoir pourquoi, cette vision matinale me contrarie légèrement.

Et si c'était justement parce que cet homme provoque en moi quelques frissons ?

Bon, ça suffit, les élucubrations et les analyses psychologiques de bon matin. Il n'y a qu'un fait objectif et incontestable : même à distance, il est vraiment beau gosse.

Et en short : carrément sexy...

Tandis que je me hâte vers la maison pour l'éviter, je reconnais sans problème les deux sentiments opposés qui s'agitent en moi : agacement et plaisir.

Une fois de retour dans le jardin, je m'installe sur un petit terre-plein près du jardin japonais pour faire mon yoga. Pratiquer au grand air va me ressourcer et me permettre de faire disparaître tensions et déséquilibres. Tant physiques qu'émotionnels.

Une demi-heure plus tard, pour clore ma séance, je respire longuement, debout sur une jambe, l'autre repliée sur ma cuisse, en position dite de l'arbre, mains sur la tête. Quand je rouvre les yeux, un chat noir est posté en face de moi et me fixe.

– Salut, lui dis-je, toi aussi tu profites de ce moment de calme ?

Ses yeux verts se rétrécissent en fente et il incline la tête comme pour acquiescer.

– Tu habites ici ?

Pour toute réponse, le chat s'éloigne. En le regardant s'enfuir vers la maison, il me semble apercevoir une silhouette floue se diriger vers la terrasse. Ivy serait-elle déjà levée ? Je souris et retourne moi aussi vers le bâtiment. Corps assoupli, mental au repos, je me sens bien, apaisée, prête

à entamer une belle journée.

La maison est toujours aussi silencieuse. En fait Ivy doit encore dormir. Mais alors qui était-ce sur la terrasse ? Neil, revenu de son jogging ? Est-ce qu'il m'a vue faire mon yoga ?

Et quand bien même, ça lui montrera que je suis une fille zen et équilibrée !

Je fais chauffer de l'eau pour ma tisane de gingembre puis, tout en fredonnant, j'écrase une banane avec des flocons d'avoine, un peu de graines de chia et un yaourt de brebis. J'arrose ma mixture d'huile de noisette et de lait de soja. Puis, ouvrant grand la baie vitrée de la terrasse, je pose le tout sur un plateau et m'attable, prête à attaquer mon petit déjeuner. Tout ça m'a mise en appétit.

Tout ça ? Oui : mon yoga, ma promenade matinale et le beau gosse en short...

Souriant à ces pensées, je m'apprête à enfourner une grosse cuillère de mon mélange fruité survitaminé. Or, des pas se rapprochent et, sans crier gare, le beau gosse en short pénètre dans la cuisine par la baie vitrée.

Oh ?

Aussi désappointé que moi, Neil s'immobilise, les mains sur les hanches pour reprendre son souffle. Ma cuillerée reste en suspens. Son regard se pose sur la mixture beige dans ma cuillère. Il plisse les lèvres, l'air dégoûté.

- Bien dormi ? demande-t-il poliment.
- Très bien merci, dis-je, troublée. Et toi ?

Sa voix est toujours aussi mélodieuse mais j'y devine un soupçon d'irritation. Peut-être qu'il n'y a pas que moi qui aurais préféré être tranquille.

Il se dirige vers la machine à café et après m'en avoir proposé un, que je décline, il tend le bras pour attraper le lait sur la table. Mais il le repose avec une moue d'horreur quand il voit que c'est du soja. Je souris. Ça confirme ce que j'avais senti hier : allergique aux graines et aux produits végétaux.

Le genre à penser que chercher à avoir une vie saine est un concept marketing.

- Il y a du lait animal au frigo, lui dis-je en insistant sur le « animal ».

Il secoue la tête d'un air entendu à la limite de la consternation.

- Tu es végétarienne ?
- Et fière de l'être, réponds-je du tac au tac en souriant.

Je ne vais pas avoir honte de ne pas me délecter de substances animales nocives pour mon organisme et pour la survie de la planète !

Il recule d'un pas et s'assied, une fesse posée sur le rebord du meuble. Sa position me laisse tout loisir d'observer ses jambes nues, muscles solides, dorés et encore recouverts d'une sueur légère qui fait comme de la rosée. Son tee-shirt humide colle à son ventre dont je devine les abdos tendus. Pectoraux visibles et épaules carrées indiquent une pratique sportive régulière.

– Je vois, dit-il, interrompant ainsi mon analyse contemplative de sa musculature.

D'une grimace dédaigneuse, il indique le contenu de mon bol qui ressemble en effet à une bouillie épaisse agrémentée de nombreux grumeaux. Puis son regard se pose sur mon visage. Un léger sourire apparaît sur ses lèvres, aussitôt son grain de beauté remonte sur sa joue. Soutenant son regard, je termine ma bouillie sans me hâter.

– Tu devrais goûter, lui dis-je. C'est très bon.

Un éclair passe dans ses yeux dont le bleu prend soudain un ton acier.

– J'adorerais, murmure-t-il en me dévisageant avant de balayer le haut de ma silhouette d'un regard nonchalant.

Pourquoi ai-je l'impression qu'il parle d'autre chose ?

Sans doute parce que mon ventre se met à papillonner et mes joues à brûler. Pour ne pas lui montrer mon trouble, je me lève et me détourne pour déposer mon bol vide dans l'évier. Quand je lui fais face à nouveau, le bas de son visage est masqué par son mug mais son regard est posé sur moi. Il avale son breuvage lentement.

– Je suis plutôt café, ajoute-t-il en reposant son mug à côté de lui. D'ailleurs je vais en reprendre un.

Et il se lève pour aller vers la machine à café. Ses cheveux crantés brillent dans la lumière matinale. Le dos de son tee-shirt colle à son dos, ne cachant rien de sa musculature dorsale.

Aussi réussie que celle du devant.

La porte venant du salon s'ouvre à cet instant : Ivy. Cheveux rassemblés en chignon sur le dessus de sa tête, le regard encore embrumé de sommeil, mais rouge à lèvres impeccablement posé assorti aux pois roses de son combishort. Un grand sourire aux lèvres, elle semble ravie de nous trouver ici.

– Ah déjà réveillés, vous êtes bien matinaux tous les deux !

Je suis soulagée de voir arriver Ivy. Il règne dans cette cuisine une atmosphère étrange dont beaucoup de tension... très animale !

Tout en écoutant Neil bavarder avec Ivy, je continue à l'observer discrètement. Il s'est resservi de café puis, attablé face à nous, il questionne Ivy sur la maison, son oncle qu'il ne connaît pas davantage que moi, ses relations avec lui, le voisinage, la vie de la région... Je ne sais pas s'il est curieux ou juste très poli. Mais je note que quand il parle des voisins il a déjà l'air de les connaître mieux qu'Ivy.

Son portable vibre.

– Dix heures et demie, Anish et Alec seront là dans une heure. Je monte me doucher !

Après avoir rangé son mug dans le lave-vaisselle, il disparaît, me laissant seule avec Ivy. Je m'efforce de ne pas le suivre des yeux et écoute Ivy parler de l'organisation pratique : courses à faire, répartition des chambres. Soudain, un petit coup de klaxon se fait entendre au dehors.

– C'est Kim !

En effet c'est notre amie. Nous sortons pour l'accueillir. Son visage tendu s'éclaire dès qu'elle nous voit. Mais, quand je l'embrasse, heureuse de la retrouver, à nouveau son corps amaigri me serre le cœur ; mais nous sommes là et nous allons l'aider à se refaire une santé, aussi bien physique que morale

– Pas trop fatiguée par la route ? demandons-nous Ivy et moi en chœur.

– J'avais hâte d'arriver, répond-elle joyeusement en sortant son bagage du coffre de sa voiture. Je suis si contente d'être avec vous et de pouvoir oublier quelques jours le boulot et tout le reste.

Tout le reste ? À quoi pense-t-elle exactement ? Soudain sa gaîté me semble un peu surjouée : est-elle stressée à l'idée de revoir Alec ? Se demande-t-elle comment leurs retrouvailles vont se passer ? J'avoue qu'elle n'est pas la seule à se poser la question.

Ivy, elle, ne semble pas du tout inquiète et passant son bras sous celui de Kim, elle l'entraîne vers la maison.

– Allez viens, je te montre ta chambre ! Et après on s'installe au bord de la piscine ! annonce Ivy.

Une fois en haut de l'escalier, la chambre de Kim est à l'opposé de la mienne, dans l'autre aile du bâtiment. Cette maison est vraiment plus spacieuse que je l'imaginai. Pendant que Kim installe ses affaires, j'en profite pour passer un short et une blouse fleurie à la place de ma tenue de yoga. Puis, nous nous installons toutes les trois sur la terrasse, dans la partie ombragée près de la maison.

Kim se met à raconter sa journée d'hier à West Palm Beach, son dîner de travail, sa semaine épuisante : son job consiste à former les équipes de vente d'une nouvelle marque très chic et très chère de maillots de bain. Avec plusieurs boutiques implantées sur la côte Est, elle passe son temps d'une ville à une autre.

Je lui souris, heureuse, paisible. Ce qui me frappe avec Kim et Ivy, c'est que c'est toujours comme

si nous nous étions quittées la veille : depuis notre première rencontre au collège, il y a entre nous une complicité et une proximité immédiates.

Qui se passe souvent de mots pour nous comprendre.

Mais aujourd'hui, en entendant Kim répéter plusieurs fois qu'elle est vraiment ravie de se retrouver ici pour un long week-end avec nous, je commence à avoir peur de ce que je comprends : il y a un malentendu...

– Ça fait combien de temps qu'on ne s'est pas fait un petit séjour toutes les trois ? insiste Kim en enlevant ses chaussures pour se mettre à l'aise. Merci Ivy, parce que tu sais, c'est vraiment ce dont j'avais besoin.

Je jette un regard inquiet à Ivy, qui fait une petite moue pour m'assurer « tout va bien ». Kim garde les yeux mi-clos.

– Oui, un truc sans prise de tête, juste entre filles, où pour une fois, je ne penserai pas une seule seconde à Alec.

Oh non, Ivy !!!

Je roule des yeux dans sa direction, en essayant d'être discrète. Je prie pour me tromper. C'est impossible ; elle n'a pas pu faire ça ? Elle n'a pas pu ne pas prévenir Kim que Alec était partie intégrante, voire fondamentale du séjour ?

Voilà pourquoi Kim était ravie de venir ! Elle ignorait que c'était un affreux guet-apens !

Ivy hausse les épaules avec une petite grimace coupable. En temps normal, je l'adore mais là, j'ai envie de lui tordre le cou.

Je le savais. Je le savais que ce serait foireux. Et comment on va faire maintenant ? Comment prévenir diplomatiquement Kim que... Oh non !!! Si ça se trouve, Alec n'est pas au courant non plus ?

Kim a rouvert les yeux et nous observe, mi-amusée, mi-sévère. Mais elle se fige soudain, le regard braqué sur la maison. Je tourne moi aussi la tête : Neil vient de sortir par l'une des baies vitrées et se dirige tranquillement vers nous.

Malgré moi, malgré la stupéfaction de Kim, malgré sa réaction probablement incontrôlable d'ici quelques minutes, je ne peux m'empêcher de remarquer que Neil est superbe. Cheveux mouillés en arrière, jean délavé, chemise en lin bleu pâle et pieds nus. Son téléphone à l'oreille.

– Mais qu'est-ce que Neil fait là ? gronde Kim en se redressant d'un bond.

Son visage se décompose quand elle comprend à vitesse grand V que la présence de Neil implique

vraisemblablement la présence d'Alec.

– C'est que... Attends, on va t'expliquer, bégaye Ivy en se collant à moi.

Ben tiens oui, on peut peut-être arriver à lui expliquer calmement les rouages obscurs du plan le plus foireux du siècle !

Mais au moment où j'essaie de trouver des mots plus adaptés, j'entends Neil dire à son interlocuteur : « après le portail, tu roules une minute et tu y es ». Effarée, je comprends qu'il parle à Anish ou à Alec. Autrement dit : ils arrivent !

Alors c'est foutu pour temporiser.

Comme dans un rêve au ralenti, Neil se tient maintenant devant nous. Lui aussi voit le visage furieux de Kim : l'incompréhension passe dans ses yeux, il se tourne vers moi, attendant une explication que je n'ai pas davantage que lui, mais il n'y a plus le temps.

Car devant nous, de l'autre côté de la terrasse qui borde la piscine, une Ferrari rouge décapotable arrive en rugissant, avant de klaxonner comme une fanfare un jour de bal des pompiers. Je ne bouge pas.

La fête tourne au cauchemar.

Deux hommes sont dans la voiture : l'un, que je ne connais pas, est certainement Anish, l'autre est Alec et il est impossible de ne pas le reconnaître.

Le moteur de la voiture qui vrombit une dernière fois avant de s'éteindre couvre à peine le cri de fureur de Kim, dressée les poings serrés face aux nouveaux arrivants qui commencent à longer le bassin pour nous rejoindre.

– Dites-moi que je rêve, dit-elle écumante de colère.

– Kim, tente de plaider Ivy.

Mais notre amie la fait taire d'un geste de la main avant de se pétrifier, tétanisée, le regard fixe. Ça me fait mal de la voir comme ça. Les deux hommes approchent, Alec a l'air groggy. Vu ses yeux ensommeillés, il a dû dormir pendant le trajet. L'autre marche à son côté, sourire victorieux aux lèvres, lunettes de soleil sur le nez. Il porte une chemise hawaïenne aux couleurs gaies qui me semblent criardes dans l'atmosphère dramatique du moment.

Neil avance à grands pas vers ses amis, sans doute pour les prévenir. Mais Alec aperçoit Kim : ses yeux s'écarquillent et son visage se tend comme un masque. Il s'immobilise.

Donc j'avais vu juste : il n'était pas plus au courant que Kim.

De mieux en mieux !

Furieuse, je maudis Ivy et ses plans foireux, plus que foireux. Et je me maudis au passage de n'avoir pas imaginé une seconde qu'elle ait pu ne pas prévenir les principaux intéressés des détails fumeux de son plan.

– Salut tout le monde, lance gaiement Anish qui n'a pas l'air de remarquer l'ambiance tendue ni ce qui se passe autour de lui.

Silence total. Ivy essaie de jouer le jeu de la parfaite hôtesse.

– Vous avez fait bonne route ?

– Alec oui, il a dormi tout le trajet, plaisante Anish.

Mais le prénom « Alec » agit comme un détonateur qui secoue Kim de sa torpeur. Elle se tourne lentement vers moi.

– Putain, ne me dites pas que vous étiez au courant de ce plan !

Hélas, et même à son origine...

Soutenant son regard noir, j'ai l'impression d'être seule, à poil et face à un char d'assaut...

– Écoute, avec Ivy, on...

Je cherche Ivy pour qu'elle s'explique mais elle évite mon regard, me poussant presque à regretter de ne pas me désolidariser illico. Il va falloir que j'aie une petite explication avec elle. Un peu plus tard.

Parce que pour le moment...

– Alors c'est vous qui avez eu cette idée formidable ! Et qui nous avez fait venir ici sans rien avouer de vos manœuvres à la con. Mais c'est dégueulasse !

Acquiesçant à ses propos, Alec, Anish et Neil nous fusillent du regard.

– Mais toi, tu étais au courant quand même ? demande Neil à Alec.

– Non, répond celui-ci d'une voix blanche. Merci les mecs.

– Désolé, je pensais que tu savais, dit Neil l'air sincère.

Mais aussitôt, il me lance un regard furieux et plein de reproches.

Non mais, j'y suis pour rien. Enfin pas pour tout !

– C'est complètement irresponsable, tranche Neil en me fixant.

Hélas je suis un peu d'accord avec lui. Je me force à ne pas baisser les yeux et à assumer. Pourtant, je voudrais bien pouvoir rétablir la vérité, ne serait-ce que pour mon orgueil qui en prend

un sacré coup en ce moment : je viens de me faire traiter d'irresponsable...

Elle est où l'ambiance chaleureuse et amicale ?

– C'est vrai, intervient alors Anish, c'est délirant comme truc, comment veux-tu qu'on devine que...

– Que c'était un piège ! marmonne Alec.

– Mais qui en premier a...

– C'est vrai, laquelle de vous deux a osé ? rugit Kim.

Ivy se tapit derrière moi.

Bonjour la solidarité !

– Moi, on m'appelle pour me demander de venir, on me parle d'un séjour pour faire la fête, et on me dit que tout est organisé, j'y crois ! sourit Anish.

Alors celui-là, il commence vraiment à m'énerver.

– Et tu ne te poses jamais de questions ? lancé-je. On dit « fête » et tu fonces.

Le visage de Neil se crispe. Il me toise.

– Pourquoi ? Tu t'en es posé toi ? Tu ne t'es pas demandé comment Kim et Alec allaient réagir ?

– Ben il aurait d'abord fallu que je...

Mais je m'interromps. Parce qu'à ce stade, soit je lâche Ivy – et ce n'est pas l'envie qui m'en manque... – en disant la vérité, soit je reste solidaire parce que c'est mon amie.

– Mais tu étais au courant. Et pas eux, c'est là que ça coince.

En effet, c'est même là que ça crisse et que ça casse.

– Pas de tous les détails mais sur le principe oui, admetts-je en comprenant tout à coup l'effet que ça doit faire à un chien quand on lui met le nez dans son caca.

Je me penche en arrière pour siffler à l'oreille d'Ivy.

– Ivy, raconte comment l'idée t'est venue et pourquoi il y a des blancs dans ton plan, dis-je entre mes dents serrées.

Ce serait bien le moment qu'elle s'explique et que j'arrête de me prendre toute la mitraille du front à sa place.

– Putain, tu aurais pu me dire que tu ne comptais pas les prévenir ni l'un ni l'autre ? murmuré-je à son oreille.

- Mais elle ne serait jamais venue !
- Entre nous, elle aurait eu bien raison.

Et moi non plus, je ne serais jamais venue.

– On s’en fout en fait de qui ou de quoi, reprend alors Kim qui ne disait rien depuis un moment. Moi je croyais que vous étiez mes amies. Que vous vouliez m’aider.

Sa voix est glaciale, à peu près égale aux moyennes saisonnières de la Sibérie. Et ses yeux... si l’expression « un regard qui tue » n’était pas une métaphore, nous serions déjà mortes et enterrées.

- Mais justement, murmure Ivy rouge de confusion.
- En fait vous m’avez menti, vous avez monté ce truc pour tenter de me faire changer d’avis, vous m’avez fait croire que... et le pire : vous l’avez invité lui !

Et elle lance un regard hargneux vers Alec. Mais ce qui me bouleverse, c’est la douleur que je vois dans ce même regard.

Celui-ci recule, blessé. Mais Neil est aussitôt à côté de lui et Anish se place de l’autre côté. Deux gardes du corps, solidaires et puissants, tandis que du côté des filles c’est la débandade.

Ça tire même dans tous les coins.

- J’avais confiance en vous et vous me trahissez. En fait vous êtes du côté d’Alec, c’est ça ? Vous pensez que j’ai tort ?
- Mais c’est pas du tout comme ça que ça s’est passé, gémit Ivy. Mia voulait que...
- Ivy a imaginé que... la coupé-je.

Le regard ironique de Neil me stoppe net dans mon élan : il me semble l’entendre d’ici répéter ses sarcasmes : « toujours la faute des autres hein » ? Comme à l’aéroport... Alors je reformule :

- Ivy et moi on avait pensé que...

Ivy me jette un regard reconnaissant.

– Mais vous me mettez devant le fait accompli et je dois dire, OK super, merci les filles ? dit Kim en secouant la tête. Qu’est-ce que vous attendiez ?

Elle pointe un doigt accusateur vers les hommes regroupés.

- Regardez-les, eux, comme toujours, ils sont venus pour boire et faire la fête !
- Oh hé, nous on est venu parce qu’on nous a dit que c’était important pour Alec et toi, répond Anish.
- Important ? Mais qui a dit que c’était important ? demande Alec en regardant rapidement en direction de Kim.

Tous les visages se tournent vers Ivy. Elle se laisse tomber sur un fauteuil et prend son crâne entre ses mains. Je devine qu'elle pleure.

Pauvre Ivy, victime de son plan foireux...

Même si je suis en colère contre elle, la voir comme ça me fait de la peine.

– Bon, peu importe qui est responsable ou pas, de toute façon moi je repars, dit Kim.

– Non ! hurle Ivy, s'il te plaît...

Kim hausse les épaules.

– Moi aussi, je m'en vais, dit Alec, je ne peux pas rester ici.

– Ouais on y va, renchérit Anish, je n'ai rien à faire ici non plus.

– C'est un peu facile de se barrer quand les problèmes arrivent, dit alors Kim faisant une volte-face défensive inattendue. C'est bien les mecs ça ! Incapables d'affronter la difficulté !

– Tiens, la ligue des féministes extraordinaires est de retour.

– Tu sais ce qu'elle te dit la ligue ?

– Oui c'est ça, on comprend rien, d'ailleurs on s'en va, ça vaut mieux.

– Mais oui, barrez-vous...

Et ainsi de suite... jusqu'à ce que tout le monde hurle en chœur sans plus s'écouter. On se croirait dans une pièce de théâtre. Je recule d'un pas, cherchant à comprendre comment on en est arrivé là : une bande d'amis en train de se disputer... Ivy sanglote. Kim est livide. Alec, Anish et Neil sur le point de repartir.

Alors prenant mon courage à deux mains, je monte sur le muret qui borde la piscine et je crie :

– Je vous en prie, essayons de rester zen !

Un court silence suit. Puis les hurlements repartent de plus belle. Rajoutant une couche d'humiliation à l'échec de ma tentative de paix, Neil lève les yeux au ciel avec un soupir lourd de mépris.

Super !

6. Meilleures amies

– Tout se passe bien ?

La voix sèche qui vient de poser cette question provient d'une petite femme maigre, auréolée de cheveux gris et vêtue d'un ample jogging blanc : elle serre contre elle un chat noir qui semble être celui avec lequel j'ai fait connaissance tout à l'heure. Son apparition sur le bord de la piscine interrompt notre dispute géante.

– Oh, bonjour Gillian, dit Ivy l'air un peu gênée, avant d'ajouter à notre intention : Gillian est la gardienne de la maison de mon oncle.

La nouvelle arrivante nous toise les uns après les autres. Comme elle fait un pas vers notre petit groupe, nous la saluons à notre tour. Ivy recule.

Elle a peur de cette femme ?

Gillian lance des regards fureteurs de tous côtés comme pour vérifier que tout est en état.

– M. Ashner tient beaucoup au calme de cette maison. Il a dû vous le dire.

James Ashner, l'oncle d'Ivy dont le travail d'assistant auprès de stars à Hollywood nous faisait rêver quand nous étions plus jeunes.

– Bien sûr, dit Ivy d'une voix étrange comme si elle était enrhumée.

– Justement nous étions en train d'en discuter, intervient Neil en s'avançant vers Gillian.

Son aplomb me fait sourire malgré moi. Gillian l'observe en portant la main au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil.

– On vous entendait de loin, insiste-t-elle en fixant Ivy qui maintenant baisse les yeux.

– Les voix portent particulièrement au bord d'une piscine, sourit Neil.

Sa façon de contrer les insinuations de cette Gillian m'amuse.

– Vous allez être nombreux ? interroge Gillian qui me semble décidément bien curieuse.

– On est tous là, dit Ivy avant de contourner ostensiblement Gillian pour rentrer dans la maison.

Tous en effet, même ceux auxquels certains ne s'attendaient pas... Ce qui nous ramène à l'objet de la dispute.

Tous les regards suivent la retraite d'Ivy, dont plusieurs sont réprobateurs. Le mien compris. Mais

si je suis furieuse qu'elle n'ait rien dit à Kim et Alec, je sais qu'elle avait de bonnes raisons de ne pas le faire.

Car maintenant, dressés à trois mètres l'un de l'autre, Kim et Alec se tiennent raides, silencieux, le visage hostile et s'ignorent ostensiblement. Il est clair qu'aucun des deux ne serait venu, sachant que l'autre serait là.

Mais maintenant nous voici tous les six dans une situation inconfortable.

Soudain, sans dire un mot, Kim remet ses chaussures et, d'un pas sonore, rentre à son tour dans la maison. Pourvu qu'elle n'aille pas coller une baffe à Ivy.

- C'est un petit paradis ici, reprend Neil qui, lui, semble avoir décidé de meubler la conversation.
- Et il y a tout pour se sentir bien ici, ajoute Anish venant à la rescousse de son ami.

La gardienne cesse enfin de jeter des regards suspicieux autour d'elle et dépose son chat à terre. Il fait un petit tour avant de revenir se poster à ses pieds.

- La maison est vraiment très belle, continue Neil. Fonctionnelle et confortable.

Je vais finir par croire qu'il bosse pour une agence immobilière !

- M. Ashner et M. Lowis aiment l'art : il n'y a que des objets de collection dans la maison.
- Oui, tout est de très bon goût.
- Et ça coûte très cher, confie Gillian en se penchant vers Neil.
- Je n'en doute pas, répond Neil l'air très concerné.
- Vous savez que la maison va être photographiée pour un reportage dans un magazine de déco français ?
- Incroyable, s'extasient carrément Neil et Anish.

Ils n'en font pas un peu trop quand même ?

Les mains dans les poches, Alec fixe la piscine d'un air absent. Je voudrais bien retourner dans la maison à mon tour, mais Gillian est maintenant au beau milieu de la terrasse et bloque le passage en écartant les bras pour indiquer les qualités de la maison et du jardin.

Elle le fait exprès ou quoi ?

- La grande chambre, la bleue, celle des propriétaires est la plus belle : elle a même servi pour le tournage d'un film, dit-elle avec fierté.
- Oh alors je vais faire particulièrement attention, parce que je suis installé dans leur chambre, confie-t-il avec un clin d'œil. Et en tout cas, c'est un plaisir de vous rencontrer.

Neil et Anish entourent alors Gillian et, d'un mouvement enveloppant, la raccompagnent vers l'autre bout de la piscine : direction la sortie.

Flatteurs mais efficaces.

– Bon, dit Neil en revenant vers Alec, puisqu'on est au calme, pourquoi ne pas essayer de réfléchir collectivement à comment passer un moment agréable tous ensemble ?

Son « collectivement » sonne un peu faux ou boy-scout, je ne sais pas. Mais ça m'énerve. Parce que j'ai un peu l'impression qu'après avoir fait son numéro d'invité idéal auprès de Gillian, il joue à présent l'ambassadeur de la paix et du vivre-ensemble...

Après un soupir bruyant, Alec hausse les épaules. Puis, toujours les mains dans les poches, il se dirige vers le jardin. Anish fait une petite moue de sympathie à destination de Neil et rejoint Alec.

Ça s'appelle faire un flop !

Étonnamment, Neil paraît dépité. Mais je ne dis rien, même si je me sens un peu vengée par l'échec de sa tentative de réconciliation. Je me contente de l'observer avec un léger sourire. Il suit ses potes du regard puis semble se rendre compte que Kim et Ivy étant parties, nous sommes seuls sur la terrasse.

Chacun son tour, pourrais-je dire si j'étais amère mais, par pure bonté d'âme... je choisis une version moins offensive.

– Bien essayé, dis-je en essayant de gommer au maximum le ton railleur de mon compliment.

– Mmm, dit-il en frottant son menton. Je crois que j'ai besoin d'un café après tout ça.

Je le suis dans la cuisine, dans l'idée d'aller ensuite retrouver mes amies. Comme la maison semble silencieuse, je me rassure : elles ne sont pas en train de s'étriper. Ou alors j'arrive trop tard !

– Tu en veux un ?

Je secoue la tête pour marquer le fait que je ne me dope pas à la caféine.

– Non, désolée, les addictions, café, cigarette, lignes de coke, c'est pas mon truc, plaisanté-je.

Comme il est tourné vers la machine à café, je ne vois pas sa réaction. Mais ses omoplates se crispent sous la chemise. Il marque un temps, que rythme le tintement de la cuillère dans son mug puis il se retourne très lentement. Un sourire ravageur sur les lèvres.

– Ah oui bien sûr, tu préférerais sans doute une bonne décoction de jus de bouleau avec séance de rééquilibrage des chakras ?

Je sursaute, un peu vexée. Puis je souris, étonnée qu'il connaisse l'existence de la décoction de jus de bouleau, plutôt réservée aux initiés... Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

– Et pourquoi pas ? répliqué-je.

Il sourit. Ses yeux bleus deviennent tout à coup très brillants, presque argentés, d'une couleur de banquise presque irréaliste. Mais ce qui les rend encore plus fascinants, c'est la lueur de défi qui les fait pétiller.

Ah oui ?

Alors debout de l'autre côté de la cuisine, je me positionne face à lui, pieds légèrement écartés, yeux mi-clos et sourire intérieur. Coudes repliés, j'élève mes mains de chaque côté de mon corps, index contre pouce, et les autres doigts en ouverture vers le ciel. Puis tout en surveillant Neil par la fente de mes paupières, je me mets à chanter du fond de la gorge.

– OHMMMMMMMM.

Mon grondement guttural résonne dans toute la cuisine.

Et toc !

Il semble soufflé. Ce qui me fait sourire intérieurement encore plus fort. Je continue mes « Ohmmm » avec assurance sans le quitter des yeux.

Au bout d'un moment, il sourit et dépose tranquillement son mug. Puis il passe la main dans ses cheveux et se met à marcher dans ma direction, l'air de penser à autre chose. Quand il arrive juste devant moi, je sens le souffle me manquer : mon chant glorieux se met à trembler... Immobile, il incline légèrement la tête pour me regarder, et fronce les sourcils, comme préoccupé par une question importante. Mon « Ohm » faiblit, prend une autre tonalité avant de se transformer en murmure.

– Mmmmmmm...

Son parfum se répand autour de moi comme une enveloppe, comme des bras qui me tiendraient prisonnière. Son visage est à dix centimètres du mien. Fascinée, je ne peux pas bouger d'un millimètre.

Je suis victime d'une tentative d'envoûtement : il ne peut pas y avoir d'autre explication.

– Ohm, ça veut dire paix non ? dit-il.

Sa voix chaude est complètement addictive.

– Oui, réussis-je à répondre.

Ses deux mains se posent sur mes épaules avant de remonter vers ma nuque. Il attire doucement mon visage vers lui. Un frisson incroyable remonte le long de ma colonne vertébrale jusqu'en haut de mon crâne. Pile sur mon septième chakra, celui qui est le plus haut niveau de conscience d'un être humain...

– Et si on faisait la paix ? murmure-t-il contre mes lèvres.

– Euh, oui... pourquoi pas...

Sa bouche chaude est près de la mienne, son souffle se mêle au mien, je sens mon menton se lever, ma tête se renverser. Une vague d'impatience me saisit, mon ventre se tend et tout mon corps frémit. Mon visage maintenant serré entre ses mains, il approche ses lèvres à un millimètre des miennes. Je vacille, presque haletante, surprise car je comprends alors que, depuis de trop longues secondes, je meurs d'envie d'embrasser Neil Robertson.

Oui

Ses lèvres se posent enfin sur les miennes, libérant la tension qui montait en moi. Une sensation de soulagement immédiat se répand dans mon corps quand nos bouches s'unissent doucement, se découvrent, se goûtent. Nos parfums se mélangent. Sa langue cherche la mienne, je la lui donne puis à mon tour je happe ses lèvres. Une sensation que je croyais éteinte se réveille en moi : un désir violent et irrésistible qui plaque mon corps contre le sien. Alors sans chercher à comprendre, tandis qu'il continue à m'embrasser, je m'abandonne totalement au plaisir de cet instant. Je suis complètement sous l'emprise de ce baiser au léger goût de café. Et j'en redemande...

– Est-ce que quelqu'un pourrait bouger cette putain de caisse de devant la mienne pour que je puisse m'en aller ? crie une voix à l'extérieur, interrompant ce baiser inattendu et délicieux.

Je reconnais la voix de Kim. Je me dégage des bras de Neil, j'ai le temps de l'apercevoir remettre ses cheveux en arrière avec un sourire très sensuel révélant le séducteur qui est en lui. Puis je cours au bout de la terrasse en tirant sur les pans de ma blouse pour la remettre en place.

Il faudra que je m'interroge sur pourquoi j'ai embrassé cet homme qui est à peu près tout ce que je n'aime pas chez un homme : arrogant, sûr de lui, friqué, séducteur à mort.

Mais, pour le moment, je dois me concentrer sur le moment présent et un problème bien plus grave se présente : Kim, debout à côté de sa voiture, appuie sans discontinuer sur le klaxon. Je vois tout de suite ses bagages sur le siège passager.

Elle me regarde d'un air réprobateur.

Oups ?

Est-ce qu'elle m'a vue embrasser Neil ? Si oui, elle risque de penser que je ne me préoccupe pas beaucoup d'elle et que je continue à la trahir avec un des copains de son ex.

Repoussant mes inquiétudes à plus tard, je me reprends.

– Kim, tu ne vas pas partir maintenant ?

– Dès que ce machin rouge ne se trouvera plus sur mon chemin...

Et elle brandit ses clés de voiture en guise de menace. Comme elle ne me regarde pas avec des

yeux plus noirs que tout à l'heure, je suppose qu'elle ne m'a pas vue avec Neil.

C'est déjà ça de moins à gérer.

Le temps de ces réflexions intérieures, Ivy nous a rejointes, vite suivie d'Anish et Alec. Je sens le parfum de Neil bien avant qu'il ne passe à côté de moi pour rejoindre ses copains.

– Il y a un magnifique dix-huit trous près de Green Swamp. On y va ? On achètera tout le matos au *club house*, propose-t-il immédiatement à Anish et Alec.

Neil est l'homme des solutions.

Et cette fois ça marche. Je ne sais pas bien si ça m'impressionne ou si ça m'agace, mais les deux autres acceptent sans discuter, l'air soulagé de pouvoir s'éclipser de ce qui ressemble à un terrain miné en bord de piscine. Anish s'installe au volant de son bolide. Quand Alec monte à son tour, Kim le suit des yeux : Alec tourne la tête dans sa direction, il me semble que leurs regards se croisent un très bref instant ou ai-je rêvé ? Avant que la Ferrari ne s'ébranle dans son concert de pétarades prétentieuses, Neil me lance, quant à lui, un regard qui me fait vibrer des pieds à la tête.

– Tu as froid ? me demande Ivy avec sollicitude.

Je secoue la tête. Mais un coup d'œil vers Kim me ramène vite à l'essentiel : notre amie. En train de monter dans sa voiture.

Je retiens sa portière avant qu'elle ne la claque.

– Écoute Kim, d'accord, on a merdé grave.

Et là j'assume sans problème le plan d'Ivy et ma participation, fut-elle passive, à son élaboration.

Sans un mot, Kim regarde droit devant elle.

– Excuse-nous de ne pas t'avoir tout dit. Mais on voulait vraiment que toi et Alec veniez. On espérait pouvoir vous aider.

Le visage de Kim se ferme complètement et sa main droite commence à enclencher la première.

– Arrête, crie Ivy.

Bravant la fureur de Kim, Ivy se plante devant la voiture, les deux mains posées sur le capot.

– Reste, dit-elle, je t'en prie. Tu es notre amie, on veut pas que tu sois malheureuse et on voulait vraiment t'aider.

Kim éteint son moteur. Elle soupire.

- Parfois je me passerais bien de votre aide, ronchonne-t-elle.
- Mais qu'est-ce que tu ferais sans nous ? chuchote Ivy avec une petite moue.

Kim sourit faiblement. Ivy et moi nous jetons un regard complice, nous venons de marquer un point en faisant sourire Kim, même de travers.

- Kim, reprend Ivy, puisque maintenant nous sommes là toutes les trois, tu pourrais rester avec nous. Profiter du beau temps, de la piscine. C'est quand même bête d'être ici et de ne pas se dorer au soleil, non ?

Kim ne bouge pas.

- Et si... continue Ivy.

Malgré la tension du moment, j'éclate de rire. Kim se tourne vers moi, d'abord surprise, puis elle regarde Ivy et, à son tour, se met à rire.

- Oh non Ivy ! Plus de « et si... »

– Et si tu restais un peu, insiste Ivy avec sérieux. On déjeune, on se fait un après-midi copine-piscine, on passe un moment super toutes les trois, et puis ce soir tu vois ce que tu veux faire.

Au regard plein d'espoir d'Ivy, je sais qu'elle va tout tenter pour que Kim revienne sur sa décision d'ici ce soir. Mais, connaissant le caractère têtu de notre amie, rien ne me paraît moins sûr.

- C'est tout vu, dit Kim en sortant de sa voiture. Je reste un peu avec vous mais je repars en fin de journée. J'ai une amie à Daytona Beach. Hors de question de séjourner ici avec Alec.

Victoire ! Au moins pour quelques heures...

- Alors, on a tout l'après-midi, la rassure Ivy, le golf de Green Swamp est à plus de quatre-vingts kilomètres.

Nous marchons vers la maison.

- Attendez, dit Kim en attrapant le bras d'Ivy et le mien. Il y a tout de même un truc dont je voudrais être certaine avant de rester. Je ne veux pas parler d'Alec. C'est clair ?

Ivy marmonne un « oui mais... » et je regarde par terre, en hochant la tête.

- C'est fini, un point c'est tout, donc pas la peine de revenir là-dessus et de chercher à me faire changer d'avis tout l'après-midi.

Kim nous connaît, elle nous sait capables de remettre sur le tapis un même sujet qui nous tient à cœur jusqu'à épuisement de nos contradicteurs. Alors, d'un air morne mais soumis, Ivy et moi acquiesçons et promettons de parler de tout sauf d'Alec.

C'est quand même mal barré pour une réconciliation...

– Comme on est bien ! dit Ivy.

En effet. Je suis allongée sur un transat entre mes deux amies. Devant nous, les palmiers se détachent sur le ciel azur, le clapot de l'eau distille une délicate mélodie et les oiseaux gazouillent dans les arbustes. Le paradis...

– Ce que c'est bon le soleil ! On se sent revivre, renchéris-je.

Ça fait longtemps que je n'ai vécu un moment comme celui-là, je ne fais que bosser depuis des mois. Mais c'est étrange comme il me semble aujourd'hui, et pour la première fois depuis longtemps, sentir le plaisir de l'instant avec intensité, comme si tout mon être était en état d'éveil.

Ah oui et éveillé par quoi ? me susurre ma petite voix de censeur intérieur.

Ça va, ce n'est pas un baiser qui a changé ma vision du monde !

OK, Neil t'a embrassée et tu l'as embrassé aussi, me sermonné-je, c'était une expérience agréable, et il faut savoir être ouvert à toute sorte d'expériences nouvelles, mais on ne va pas en faire tout un plat. La seule chose essentielle à présent c'est ce qui se passe en ce moment : Kim est restée et elle semble apaisée. En outre, je suis avec mes meilleures amies au bord d'une piscine dans une maison de rêve. J'en profite. Et je ne pense à rien d'autre.

Seule digression autorisée : une pensée pour la boutique et Nuola à qui j'envoie un message.

[J'espère que tout se passe bien. Merci encore pour ton aide au pied levé.]

Ivy revient de la cuisine avec d'énormes verres remplis de jus aux couleurs ensoleillées.

– Smoothies maison, explique-t-elle. Mais Kim, tu préfères peut-être un café ?

Le mot « café » me renvoie en boomerang à ce qui vient de se passer dans la cuisine : le baiser de Neil. Je ferme les yeux.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi en ce moment ? Pourquoi est-ce que je réagis comme ça depuis deux jours ? Je me mets en colère, je me laisse dépasser par mes émotions, je ne gère rien du tout et je finis par embrasser un mec qui est tout l'inverse de ce qui me plaît.

Ce n'est pas du tout moi, ça !

Donc il faut que je l'admette. Et que je travaille là-dessus. Je suis perturbée et je surréagis à des événements qui, d'ordinaire, ne m'auraient pas dérangée. Je ne sais pas vraiment pourquoi... la fatigue, le stress, l'approche de mon anniversaire ?

Ou alors... ?

Je rouvre un œil. Ivy est en train d'envoyer un SMS avec un air concentré et Kim sirote son smoothie, son regard vide errant au-dessus de la piscine. La voir comme ça me fait mal. Et son chagrin va encore se raviver avec la Saint-Valentin.

Chaque année depuis qu'elle a rencontré Alec, Kim fête ce jour avec lui, couvrant sa vie et son appartement de cœurs rouges et autres manifestations de leur amour. Alors, je suis triste pour elle, pour elle et Alec, pour leur couple qui échoue. Car pour moi, Kim et Alec, c'est le couple idéal. Complice, uni, solidaire. Ils sont devenus adultes ensemble. Ils ont commencé leur vie main dans la main : premier appart, premier boulot, premières galères, premiers projets.

C'était le couple parfait. Et ça me serre le cœur de devoir en parler au passé.

Une question d'Ivy me tire de mes sombres rêveries.

– On se fait un test ?

Le truc que nous partageons depuis toujours : les tests débiles qui nous font rire. Ivy sort alors de son sac une pile de magazines. Kim et moi sourions : depuis l'âge de 14 ans, Ivy ne se déplace pas sans une pile de *Elle*, *Glamour*, *Vogue*, *Harperbazar*, *Red*, etc. Elle a toujours voulu être journaliste dans un magazine féminin, et elle travaille aujourd'hui chez *Féminines*, où elle est « assistante à tout faire », dit-elle généralement avec un sourire gêné. Il faut bien commencer par quelque chose, non ? Pour le moment, elle secoue en l'air un magazine dont la couverture annonce en lettres capitales : *Les dix qualités d'un mec idéal*.

Kim fronce un peu les sourcils mais accepte avec une bonne humeur que je sens un peu forcée. Ivy sort un stylo de son sac et en profite pour répondre à un message sur son portable.

– Quelle correspondance soutenue, dis-je avec un clin d'œil.

Sans me répondre, Ivy lit à haute voix la première question.

– Il est : A sympa. B sexy. C mystérieux. D charismatique.

– A, dit Kim sans hésiter.

Ivy choisit la réponse B tandis que j'hésite entre C et D.

Va savoir pourquoi ça me fait à nouveau penser à...

– Il vous emmène : A à une fête avec des copains. B en voyage de rêve. C dans un ashram. D chez ses parents.

– Dites, vous les connaissiez les copains d'Al...

Le regard noir de Kim interrompt ma question avant que je prononce le prénom interdit.

– Ils sont pas mal mais un peu frimeurs non ? Anish avec sa Ferrari et Neil... continué-je.

Je ne sais pas quoi lui reprocher au fond : qu'est-ce qui m'énerve chez lui ?

– Moi, je ne trouve pas, dit Ivy, ils sont plutôt sympas.

– Arrête, ils se la racontent non-stop, soupiré-je.

Kim sourit : elle sait combien je déteste les gens prétentieux.

– Anish est banquier d'affaires, dit Ivy.

– Et il vient d'acheter un quatre cents mètres carrés d'enfer avec vue sur Central Park, rajoute Kim.

– Je vois, un défenseur du capital. Et Neil, il fait quoi pour gagner sa dure vie en ce bas monde ? demandé-je d'un ton volontairement ironique.

Faudrait pas qu'on croit que ça m'intéresse.

Kim me jette un regard par en dessous.

– Il a très bien vendu la boîte qu'il avait créée en deuxième année de fac.

– Réponse C pour moi, dis-je à Ivy changeant volontairement de sujet pour marquer mon désaccord. Le mec qui me propose d'aller dans un ashram, je l'épouse tout de suite ! ajouté-je.

– Chiche, lance Kim en riant. B pour moi.

– Moi, c'est A, sourit Ivy.

Je pouffe. Quand Ivy a une idée en tête, elle n'en démord pas. Et son idée, c'est ce séjour.

– Il est : A artiste free-lance. B Homme d'affaires. C Retraité. D rentier, continue-t-elle.

Kim choisit le A, Ivy le B. je prends le D par provocation.

– Une boîte de quoi ? dis-je, l'air de rien.

– Informatique, répond Ivy en répondant à un nouveau message d'un air préoccupé. Un système d'accès unique aux données personnelles sur Internet.

– Et ça rapporte ce genre de truc ?

– Mais tu vis sur une autre planète ? Reviens parmi nous ! s'amuse Kim.

– Je suis détachée de l'aspect matériel de ce monde, plaisanté-je en pensant à M^r Palmborg qui justement, lui, y est très attaché.

Puis je reviens au sujet qui, malgré moi, m'intrigue.

– Alors depuis, Neil glande ?

– Depuis, il a créé Pllab, un des premiers incubateurs de start-up, me précise Ivy, et toutes les sociétés qu'il dirige sont classées par le magazine *Fortune* dans le top vingt des entreprises où il fait bon travailler.

- Mais dis donc, il t'intéresse drôlement, observe Kim.
- Pas du tout, réponds-je un peu trop agressivement.

Je rosis en pensant à la saveur café de sa bouche.

- Moi, je les trouve plutôt mignons et sympas, intervient Ivy, et assez sexy !

Je hausse les épaules.

Mais je confirme : très sexy.

- Moi, ils ne me font ni chaud ni froid, dit Kim, nous rappelant ainsi que son cœur est blessé.

Et qu'il est resté bloqué sur un seul homme : Alec.

Notre conversation est interrompue par le téléphone d'Ivy qui se met à sonner. Elle se lève pour répondre et s'éloigne de nous. Kim se tourne vers moi avec un sourire complice.

- Tu crois ce que je crois ? Ivy a quelqu'un...

Celle-ci revient vers nous. Elle se rassied en évitant notre regard moqueur et plonge son nez dans les pages du magazine avec la ferme intention de nous faire poursuivre le test. Mais Kim et moi l'interrogeons en riant.

- C'est ton amoureux ? Vous ne pouvez pas vous quitter on dirait... sourit Kim.
- Ouais, c'est de qui tous ces SMS que tu reçois ? renchéris-je sur le même ton.

Ivy rougit et tente de se cacher derrière le magazine.

- Ce n'est pas ce que vous croyez. C'est juste...
- Allez, te justifie pas, c'est beau l'amour, dit Kim.

Mais la note triste de sa voix ne nous échappe pas. Ivy et moi lui sourions avec affection. Puis, à nouveau le téléphone d'Ivy retentit.

- Dis donc, c'est fusionnel à ce point-là.
- Il faudra couper le cordon à un moment...

Ivy ne répond pas mais envoie un SMS qui me semble long comme le bras.

- Vous savez ce que ça me rappelle ? dit Kim en se renfonçant dans son transat.

Mon cœur se pince à l'idée qu'elle se mette à raconter un souvenir de sa vie d'avant, celle avec Alec. Elle étire ses bras derrière sa tête.

- Tu te souviens quand tu venais à la maison ou qu'on allait chez Mia après l'école, et que ta mère

téléphonait si tu ne l'avais pas appelée à l'heure prévue ?

Ivy rougit de plus belle. De nous trois, Ivy avait le record du contrôle parental avec handicaps. Ma grand-mère me laissait pas mal de latitude, et les parents de Kim travaillaient tous les deux. Mais Ivy, fille unique d'une mère célibataire, devait rendre des comptes à cette dernière, qui semblait croire que la prunelle de ses yeux risquait à chaque minute d'être victime d'une attaque d'alien ou d'une épidémie de peste. À l'époque nous prenions ça pour du flicage, j'ai compris depuis que c'était de l'inquiétude.

– Comment va ta mère ? demandé-je à Ivy pour la sortir de son embarras.

– Un peu stressée en ce moment, admet-elle.

– En ce moment... relève Kim amusée. Il faut que je te pose une question, Ivy. Est-ce que tu as toujours cette incroyable trousse à pharmacie pleine à craquer que ta mère te donnait systématiquement avec cette immense liste de médicaments ?

Je ne peux m'empêcher de rire au souvenir de ces trois pages manuscrites recensant tous les cas improbables de maladies rares, symptômes et médicaments et posologies adaptées. Ivy soupire en ressortant son téléphone.

– Oui, c'est devenu une habitude, je l'ai toujours avec moi. Mais maintenant, en plus j'ai mon téléphone.

Et elle nous montre la rubrique santé de son iPhone, remplie avec soin : poids, taille, rythme cardiaque, vaccins, antécédents familiaux, numéros d'urgence.

– Vive la technologie, rit Kim.

– Ça rassure ma mère, reconnaît Ivy en hochant la tête.

Ensuite nous discutons de tout et beaucoup de rien, des films qu'Ivy a vus au ciné, des séries que nous préférons, de savoir si nous ferons de la chirurgie esthétique un jour, des meilleures crèmes solaires, des régimes, des maillots de bain de la marque de Kim. Bref nous passons un bon moment entre filles : féminin, futile et solidaire ! Au bout d'un moment, ce bavardage nous épuise et nous finissons par somnoler toutes les trois sur nos transats.

Un petit vent frais me réveille. Les pages de magazines d'Ivy volettent avec des bruits de claquement de doigt et un volet bat plusieurs fois au loin.

Kim ouvre un œil ensommeillé, Ivy est déjà debout en train de ramasser ses magazines qui maintenant s'envolent carrément et risquent de tomber à l'eau.

– On gèle ! dis-je en me rhabillant.

Le soleil a disparu et le bleu du ciel a laissé la place à un gris couleur d'ardoise. Loin à l'horizon des nuages plus foncés se déplacent à grande vitesse.

Un peu abruties par notre après-midi au soleil, nous ramassons lentement nos affaires. Soudain, Gillian surgit devant nous avec son chat posé sur l'épaule. Soulevés par les bourrasques, ses cheveux se dressent autour de sa tête.

Elle ressemble vraiment à une sorcière. Faut dire qu'elle a un don pour apparaître comme par magie.

Elle avance vers nous en criant qu'il faut faire vite.

– Il faut tout rentrer, il va pleuvoir.

Quand Gillian passe près d'Ivy, cette dernière s'écarte d'un pas puis se met à éternuer plusieurs fois.

– J'espère qu'Ivy a ce qu'il faut contre les coups de froid dans sa trousse à pharmacie, glissé-je à l'oreille de Kim.

Gillian commence à enlever les matelas et les coussins des transats. Nous restons bras ballants, surprises de la voir s'activer ainsi. Le ciel est sombre d'accord mais faudrait pas non plus exagérer ! Je lève les yeux : les nuages noirs sont à présent au-dessus de nous.

Aie...

Gillian roule les transats vers le local de la piscine.

– Vous pensez qu'ils vont s'envoler ? dis-je moqueuse parce que les transats, en teck et en métal, pèsent une tonne chacun.

– Ce que je vois là-bas ressemble à un ciel de cyclone, me tance Gillian en montrant l'horizon mais sans cesser de ranger le mobilier.

– Ce n'est plus la saison des cyclones, si ? demande Ivy.

En effet, on est en février et la saison est finie. Je m'en souviens parce que ma grand-mère me faisait répéter les consignes quand nous venions en été. « La pire saison, disait-elle, celle des moustiques et des cyclones ».

Gillian me semble un peu alarmiste... À présent, elle s'attaque à la table de jardin qu'elle tire vers le local. Incrédules, nous la regardons s'activer. Puis, je me secoue et propose mon aide.

– Je m'occupe de ça, dit-elle en levant un regard méfiant vers le ciel.

Elle se met ensuite à remiser les énormes pots de fleurs qui bordent la piscine.

Ce n'est quand même pas une menace de tremblement de terre !

– Bientôt elle va nous faire clouer des matelas devant les portes et les fenêtres, chuchoté-je à Kim et Ivy.

– Rentrez vos affaires et mettez-vous à l’abri, ordonne presque Gillian. Ça va tomber d’ici peu.

Je m’apprête à ronchonner contre cette démonstration d’autorité mais de grosses gouttes commencent à s’écraser sur la surface de la piscine. Puis le ciel noircit encore davantage, les arbres s’agitent sous le vent et la pluie se met à tomber.

Nous avons juste le temps de bondir dans la maison, suivies par Gillian et son chat qui se dirigent vers la cuisine pour refermer la baie vitrée avant de ressortir par la porte de devant.

– Je vais fermer les volets chez moi, dit-elle en se hâtant sous la pluie.

– Elle n’est pas un peu catastrophiste ? demande Kim.

– En tout cas, elle vient de battre le record du monde de rangement de mobilier d’extérieur, plaisanté-je.

Mais Kim ne m’écoute plus. Sourcils froncés, elle observe la pluie. Honnêtement, je ne devrais pas dire la pluie mais les tombereaux de flotte qui se déversent du ciel, comme si quelqu’un vidait plusieurs baignoires juste au-dessus de nous. La surface de la piscine semble criblée d’impacts de balles explosives et la terrasse en teck est couverte d’une couche d’eau de cinq centimètres. On ne voit plus les palmiers du fond du jardin ni le ciel, et par la cheminée on entend le vent mugir en longues plaintes sinistres.

Plusieurs minutes passent ainsi, je suis fascinée par la violence de l’averse.

– Waa, quel orage, murmuré-je.

– Ça va s’arrêter aussi vite que c’est venu, tente Ivy.

Mais dix minutes plus tard, il pleut toujours autant, voire plus. Nerveuse, Kim regarde son portable puis, d’un air décidé, elle enfle sa veste.

– Bon, il est tard, je dois y aller.

Ivy et moi sursautons.

– Non mais, tu as vu ce qui tombe ?

Toutes trois le nez collé à la vitre, nous essayons de voir au-delà des vingt-cinq mètres de la piscine. Kim soupire et regarde une nouvelle fois l’heure sur son portable.

– Il est dix-sept heures trente, précise-t-elle.

– Peut-être, mais on ne voit rien. On dirait que la nuit est tombée.

– C’est hyper dangereux de rouler là-dessous.

– Je dois partir maintenant, insiste Kim, butée.

– Attends au moins que ça s’arrête, suggérons-nous Ivy et moi à tour de rôle.

Elle tire-bouchonne le coin de sa veste comme une enfant en fixant la pluie d’un air effondré. Sa

main tremble quand elle vérifie à nouveau l'heure. Je comprends qu'elle a peur qu'Alec revienne avant qu'elle ait pu partir.

Fuir.

– Ça va s'arrêter et après tu pourras y aller sans problème.

Elle nous jette un regard perdu qui me fait mal. Puis elle hoche la tête en surveillant le ciel.

– D'accord, mais dès que ça tombe moins, j'y vais.

Je lui souris, rassurée, mais au fond très inquiète, car je comprends qu'elle est prête à affronter tous les dangers pour quitter au plus vite cette maison. Le pire des dangers pour elle étant de se trouver face à Alec.

7. Dangers

Une heure et demie plus tard, la pluie n'a pas cessé, elle tombe même encore plus dru. Le ciel est couleur d'encre, avec des éclairs peu rassurants dans le lointain. La piscine est devenue à débordements multiples et des ravines se sont formées dans l'allée en contrebas de la terrasse. Nous avons fermé les fenêtres, mais l'eau s'engouffre de temps à autre via la cheminée et le conduit de la hotte de la cuisine. Ivy enfonce deux serpillières dans le conduit et je place une grosse bassine dans le foyer de la cheminée : cela semble suffire pour le moment. Un peu hébétée, Kim nous regarde faire. Des grincements étranges se font entendre du côté du toit, entrecoupés de claquements de portes et de longues plaintes du vent à l'étage.

– On se croirait dans la maison de la famille Addams, dis-je pour essayer de détendre Kim.

Depuis un moment, le regard de celle-ci passe en boucle de son téléphone au rideau de pluie devant les baies vitrées du salon.

Kim ne doit pas repartir dans cette tempête.

– Écoute, dit Ivy, on dirait que ça ne va pas s'arrêter tout de suite. Ce ne serait vraiment pas raisonnable de prendre la route.

– D'ailleurs si ça se trouve, tu ne pourras même pas faire dix mètres sur l'allée, dis-je en regardant en direction de la voiture de Kim.

Celle-ci, garée sous la pluie battante, semble flotter sur un lit de boue. J'espère que les garçons n'ont pas eu de problème et ont pu se mettre à l'abri.

Comme une réponse à mes interrogations, des phares se mettent alors à clignoter le long de l'allée. La voiture rouge couverte de boue apparaît. Elle cahote et semble racler le chemin devenu un torrent de terre et d'herbes.

– Oh ! dit Ivy. Les voilà.

Tout de suite, nous nous tournons vers Kim : elle ne bouge pas, mais ses doigts se contractent sur la poignée de son sac à main dont elle vient de se ressaisir.

– Kim, attends au moins qu'ils nous disent si les routes sont praticables, dit Ivy en posant la main sur son bras.

Trois silhouettes sortent de la voiture et se mettent à courir vers la maison. Ivy entrouvre la baie vitrée du salon et les trois hommes s'engouffrent dans la pièce, accompagnés d'une mare d'eau.

– Quel enfer ! dit Anish en posant un gros sac rempli de victuailles à ses pieds.

Juste derrière lui, Alec, qui ruisselle des pieds à la tête, enlève ses baskets transformées en éponges en l'espace d'une traversée de terrasse. Il jette un regard rapide dans le salon et paraît rassuré d'y voir Kim.

Je me fais peut-être des idées mais ce qui ressemble à de l'inquiétude mal dissimulée me bouleverse. Et me rassure à la fois : alors, il tient encore à elle ? Tout n'est peut-être pas perdu.

Alors arrive Neil qui sourit en rabattant en arrière ses cheveux dégoulinants. L'eau qui s'accroche en gouttes dans ses sourcils et ses cils lui font un regard perlé : ses yeux bleus ont pris une couleur délavée hypnotique. Malgré moi, mon regard descend sur son torse complètement dévoilé par sa chemise trempée. Le moindre de ses volumes est détaillé, révélant un ventre plat et des abdos de compétition.

Une vraie statue grecque...

Il sourit quand il voit que je l'observe.

Oups ! Prise en flagrant délit de reluquage !

L'air innocente, je détache mon regard de cette vision herculéenne, pour me concentrer sur ce qu'il sort de ses poches de pantalon : un tire-bouchon et un paquet de bougies. Puis, du sac qu'il a posé à ses pieds, il sort deux magnums de vin.

– Pessac-Léognan 2009, annonce-t-il fièrement en posant les bouteilles sur la table basse. Je ne m'attendais pas à trouver un tel millésime ici.

Il regarde les trombes d'eau derrière la baie vitrée.

– Et encore moins à un temps pareil, sourit-il

– J'ai cru qu'on n'arriverait jamais, dit alors Anish. Deux heures pour faire soixante kilomètres, c'est dingue !

Je jette un regard vers Kim : bras croisés, elle joue l'indifférente. Mais son front plissé montre qu'elle est soucieuse. Est-ce qu'elle pense elle aussi aux trois cents kilomètres qu'elle a à faire pour rejoindre Daytona Beach ?

– Heureusement que ta nouvelle voiture a quatre roues motrices. Sinon, on serait allé dans le fossé au moins dix fois ! dit Neil à Anish.

Le visage de Kim semble se défaire davantage. Comme Ivy et moi, elle sait que sa Ford n'a ni la puissance ni la tenue de route d'une Ferrari : elle ne va jamais réussir à avancer sous ce déluge. La mine sombre, Kim recule à l'autre bout de la pièce. Il me semble la voir trembler.

– Que diriez-vous d'un bon feu de cheminée ? demande Neil qui est déjà en train de retirer la bassine légèrement remplie d'eau pour installer les bûches dans le foyer.

Est-ce juste le hasard ou il a vu comme moi Kim frissonner ?

En le voyant disposer une couche de petit bois avant de dresser les gros morceaux en pyramide tout autour, je souris.

Il a vraiment dû être scout.

Je me rapproche de Kim. Ivy nous rejoint.

– Tu as entendu ? Tu ne peux pas repartir sous cette pluie. Reste au moins dîner, on verra après.

Avec un regard étrange vers la pluie qui continue à dégringoler dehors, Kim hoche la tête. Elle semble perdue. Incapable de se décider. Un bruit de bouchon que l'on ouvre nous fait tourner la tête.

– Mesdemoiselles ! dit Anish en servant le vin dans d'immenses verres vénitiens. À vos amours !

Oh la gaffe ! Il le fait exprès ou quoi ?

Je le fusille du regard, en surveillant Kim du coin de l'œil, mais elle ne semble pas avoir entendu.

– À des temps meilleurs et ensoleillés pour tous, dit Neil en levant son verre.

Il boit une gorgée, puis se dirige vers l'escalier.

– Je change de chemise et on se met aux fourneaux. Aucune fille dans la cuisine ce soir, c'est clair ?

– Vraiment ? demande Ivy surprise.

Personnellement ça m'arrange, car si Ivy avait commencé à tout préparer, je l'aurais certainement aidée. Et l'idée de ne rien faire me semble tout à coup très séduisante.

– Non négociable, répond Neil en se tournant vers nous.

– Chic, on va se mettre les pieds sous la table, murmure Ivy formulant ainsi à voix haute mes pensées.

Kim hausse les épaules, mais je sais qu'elle est sensible à ce genre de proposition : elle déteste cuisiner.

Mais, pour le moment, toute mon attention est concentrée sur l'escalier où Neil, tout en montant les marches deux à deux, est en train de retirer sa chemise. Je ne peux m'empêcher de le regarder. Son dos se révèle être une véritable planche anatomique de muscles et de chair bronzée. Ivy me donne un petit coup de coude.

– Il était *quarterback* dans son équipe à la fac avec un score de 90.9 la dernière année si on lui applique la méthode chiffrée de la NFL.

Je pouffe. Ivy, depuis sa prime enfance avec jupette et couettes, est une véritable professionnelle du football américain doublée d'une fan des Giants de NY : depuis lors, la National Football League et les formules mathématiques de l'évaluation des joueurs n'ont aucun secret pour elle.

Mais cet entraînement explique le dos athlétique de Neil.

Sans compter ses cuisses et ses fesses...

La gorge sèche, je bois une gorgée pour me donner une contenance.

– C'est Joe Montana quoi !

– En bien plus sexy, non ? chuchote-t-elle à mon oreille.

Kim nous regarde, intriguée par nos messes basses. Nous l'entraînons vers un canapé où elle accepte de s'asseoir uniquement parce que les garçons ne sont pas dans le salon. Après quelques verres, un peu de musique et nos papilles mises en appétit par les fumets délicieux qui s'échappent de la cuisine, l'atmosphère se détend. Kim évite délibérément de regarder du côté d'Alec mais elle semble accepter de se trouver à quelques mètres de lui.

À un moment, la tête de Neil émerge de la cuisine.

– C'est prêt dans deux minutes. Mettez-vous à table. Oh, si l'une de vous peut allumer les bougies ?

Dans des bougeoirs type Renaissance italienne sont plantées les bougies que Neil a sorties de ses poches tout à l'heure : de toutes les couleurs, assorties aux mets que lui et Anish disposent à présent au centre de la table.

– Il y a des allumettes sur la console derrière le canapé, me dit-il. Dans le vide-poches.

J'ouvre alors un pot orné d'un couvercle en cuivre : à l'intérieur une boîte d'allumettes, un paquet de cigarettes entamé et... une boîte de préservatifs.

Oups ! Pardon.

Je referme le vide-poches l'air de rien et tends les allumettes à Neil qui me remercie d'un sourire qui me semble coquin.

Attention, je me fais des idées...

Le dîner est délicieux et enfin détendu. Le Pessac-Léognan doit jouer, mais je dois reconnaître que Neil et Anish font beaucoup pour détendre tout le monde. Placé entre Kim et Ivy, Neil fait longuement parler Kim de son travail, puis Ivy de ce qu'elle aime dans la presse féminine. Anish intervient : il est allé voir les défilés lors de son dernier voyage à Londres, et Kim s'amuse de ses descriptions des mannequins sur le podium. Est-ce qu'il a vu cette petite Lucie, la Française que tout le monde

s'arrache ? La marque pour laquelle bosse Kim en ferait bien son égérie et elle explique que sa big boss cherche à négocier une exclusivité avec l'agence de cette top model.

Je me tourne vers Alec, resté silencieux jusqu'alors. Comme moi, il est peu porté sur la mode et les tendances : c'est un littéraire et nous partageons des goûts communs pour les romans anglais et l'économie sociale. J'apprends avec plaisir qu'il vient de monter avec des potes des ateliers d'écriture pour des personnes en réinsertion, je lui parle alors de ces cours de yoga solidaire, avec des séances à un dollar dispensés dans des squats ou dans des lieux publics. Comme il semble enfin détendu, je retrouve l'Alec que je connais et apprécie depuis qu'il est entré dans la vie de Kim : généreux, ouvert à tout et non-conformiste.

Étonnamment, la soirée s'avère plutôt agréable, malgré la pluie qui tombe sans discontinuer et les rafales de vent qui secouent la maison. Seul bémol dans ce premier moment de détente pour notre petit groupe : Alec et Kim ne s'adressent toujours pas la parole et refusent ostensiblement de se regarder.

Bref, bilan mitigé pour ce premier dîner de notre petit groupe.

Et parmi les surprises de ce dîner, il faut noter :

Un : Neil est très bon cuisinier.

Un bis : comment a-t-il appris à cuisiner comme ça ?

Deux : à chaque fois qu'il me regarde, j'ai l'impression que je vais me mettre à ronronner.

Trois : il m'a regardée pendant tout le dîner.

Au secours !

Au moment où nous nous installons le ventre plein devant la cheminée, une fenêtre s'ouvre sous l'effet d'un courant d'air. Une forme noire et hurlante s'engouffre par les battants ouverts. Nous nous levons tous d'un bond. Kim s'accroche à mon bras. Anish se précipite pour refermer la fenêtre et Ivy se met à éternuer plusieurs fois.

Mince, elle a vraiment pris froid alors !

Mais il se trouve que la chose noire qui a sauté dans la maison est le chat de Gillian et que, paniqué par le déluge au dehors et nous qui lui courons après, il bondit dans tous les sens. Chaque saut menace de casser l'un des précieux objets de l'oncle d'Ivy, aussi nous nous élançons tous derrière le chat dans un numéro de rattrapage et d'évitements de catastrophes assez burlesque. Seule Ivy semble tétanisée, sans doute par la peur de voir la maison de son oncle transformée en ruines.

Soudain, il y a au dehors un craquement sinistre, suivi d'une zébrure dans le ciel. Un courant d'air venu de la cheminée souffle subitement toutes les bougies et même le feu semble s'éteindre. Le noir

total se fait dans la pièce. L'électricité vient de sauter. Surprise, je pousse un cri en tendant la main dans l'ombre.

Une autre main la saisit, une main solide, chaude, enveloppante, qui serre la mienne très fort. J'entends un souffle près de moi et je reconnais le parfum boisé : Neil. De mes doigts recroquevillés, une onde étrange part alors et se propage dans mon corps, à la fois rassuré et troublé par la pression de sa main autour de la mienne.

Mais la porte d'entrée s'ouvre d'un coup et Gillian fait son entrée, armée d'une lampe torche.

Faudrait penser à lui demander de sonner !

Car à chaque fois, elle nous fiche une trouille bleue. Ce qui semble bien être sa véritable intention : nous terroriser et nous couper de toute envie de rester ici plus longtemps.

– Il vaudrait mieux bien fermer tous les volets et ne pas quitter la maison, dit-elle en rallumant les bougies une à une. J'ai entendu les infos avant la coupure, ils conseillent de ne se déplacer qu'en cas d'urgence.

– Mais justement j'ai une urgence, je dois partir ce soir, dit alors Kim qui a à nouveau son sac à la main.

Avec tout ce désordre, électrique et émotionnel, j'avais un peu négligé son aspiration à fuir.

– Mais tu as entendu ce que Gillian a dit ?

Je cherche celle-ci du regard pour qu'elle confirme : mais, son chat dans les bras, la gardienne hausse les épaules et se dirige vers la sortie.

– C'est bien trop dangereux, répétons-nous Ivy et moi pour raisonner Kim.

Neil se joint alors à nous.

– Attends demain matin, la pluie aura sans doute cessé et il fera jour, dit-il.

Je lui lance un regard reconnaissant. Il me sourit.

– Oui, dors ici ce soir, reprend Ivy.

Le menton baissé, Kim semble réfléchir. Puis elle se redresse et dit aux garçons d'un ton sans appel.

– Vous pouvez nous laisser un moment ?

Je crains le pire. Mais elle se plante face à nous devant la baie vitrée.

– OK, je veux bien ne repartir que demain matin.

- Ouf, murmure Ivy.
- Mais à deux conditions : je dors avec vous, et Alec ne dort pas dans la maison.

Ça se complique.

- Mais où veux-tu qu'il aille ? Dehors, il pleut des cordes.
- Je ne dors pas sous le même toit que lui, c'est ça ou je pars, dit-elle en serrant son sac sur sa poitrine comme un bouclier.
- Ohhh, attends, dis-je.

Je fais une grimace de compassion à Ivy, puis prenant mon courage à deux mains, je me dirige vers la cuisine où se sont réfugiés les garçons. Je leur expose le marché : l'un ou l'autre de l'ex-couple dans la maison, mais pas les deux. Alec hoche la tête d'un air résigné. Je m'en veux d'être la messagère de cette mauvaise nouvelle et encore plus de lui faire de la peine. Car maintenant, il a l'air carrément désespéré.

- Je m'en vais, dit-il, prêt à se jeter dehors sous la pluie battante.

Mais il ne peut pas davantage partir que Kim avec ce temps. D'ailleurs Anish le retient par le bras.

- Attends... murmuré-je en me creusant la cervelle pour essayer de trouver une alternative.
- J'ai une idée, intervient alors Neil : et si tu dormais chez Gillian ?

Là je pouffe malgré moi. Impossible, vu ce qu'on connaît de la gardienne et de son amabilité ! Mais impossible ne fait pas partie du vocabulaire de Neil car dix minutes plus tard le voilà de retour, essoufflé, le sac de voyage de Kim à la main.

- Tout est arrangé. Alec va dormir dans le canapé du salon de Gillian et j'ai pris dans sa voiture les affaires de Kim pour qu'elle ait sa brosse à dents !

Alors là il m'épate. Carrément.

Et il m'impressionne quand il me fait un large sourire.

Même pas prétentieux.

- Mais comment il a fait pour convaincre cette Gillian ? répété-je à mes amies.

Un silence me répond. J'observe mes amies à la lueur de mon portable. Bouche ouverte, Kim dort profondément, recroquevillée en fœtus dans le grand lit que nous partageons. Il faut dire que, sur sa demande, Ivy lui a donné un demi-somnifère. Et cette dernière, qui a aussi pris le sien, dort, droite comme une planche sur le petit lit d'appoint.

Bonne nuit les copines !

Malgré cette longue journée, je n'ai pas envie de dormir. J'envoie un message à Nuola.

[Donne-moi des *news* de ce premier jour.]

Pas de réponse, elle doit s'être endormie. De mon côté, j'en suis incapable, la tempête me semble gronder de plus en plus fort au dehors et j'ai l'impression que le vent et la pluie vont à tout moment s'engouffrer par la fenêtre ou le toit. Alors je repense à tout ce qu'il s'est passé aujourd'hui : émotions, événements, surprises, disputes, désordres en tous genres et même la météo qui se déchaîne.

Une drôle de journée et de drôles de réactions...

Mais demain tout sera fini : l'orage aura cessé, Kim repartira, j'irai voir Grandma, je ferai un saut à Wales Park pour voir la maison puis je rentrerai à New York. Avec un peu de chance j'y serai pour la fermeture de la boutique. Et avec un peu plus de chance, Nicholas aura quitté New York.

Je soupire puis je me mets à replier mes affaires dans mon sac de voyage. Je me sens triste car finalement nous n'aurons rien pu faire pour Kim qui, visiblement, ne veut vraiment plus d'Alec.

Mais ce qui est terrible, c'est qu'elle souffre à cause de lui.

Et d'Alec, mes pensées font un petit pas de côté pour aller vers son ami Neil...

Qu'est-ce qui m'a pris de l'embrasser ? J'aurais pu résister tout de même, ne pas me laisser dominer par mes pulsions ! D'accord, il est superbe, attirant et tout et tout, mais ce n'est pas une raison ! D'ailleurs la raison m'a un peu échappé dans cette affaire... Ça se confirme depuis l'incident de l'aéroport : je suis à côté de mes pompes. Et je dois au plus vite redevenir maître de mes émotions. Car ce qui se confirme noir sur blanc est que cet homme est dangereux : il possède une force de séduction incroyable. À laquelle je suis sensible malgré toutes mes réserves...

Conclusion : attention Mia !

Une heure plus tard, je ne réussis toujours pas à m'endormir. Je me glisse hors de la chambre à la lumière de mon portable : peut-être qu'une petite infusion relaxante me ferait du bien ? Parvenue au rez-de-chaussée, comme mon portable commence à manquer de batterie, je rallume plusieurs bougies. Est-ce que cette coupure risque de durer encore longtemps ?

– Tiens, tu ne dors pas ? dit une voix juste derrière moi.

Je sursaute et me retourne brusquement.

– Neil ?

Debout face à moi, il passe plusieurs fois la main dans ses cheveux un peu ébouriffés : il ne devait

pas s'attendre à rencontrer quelqu'un à cette heure-ci. Il paraît même avoir renfilé son jean à la hâte, car sa ceinture n'est pas bouclée et il est nu-pieds. Mais moi, j'aurais dû y penser. Vu ce qui se passe depuis hier avec lui, il devait y avoir un « jamais cinq sans six ! ».

Quoique là j'en perds mes facultés de calcul : en est-on à cinq, six ou dix rencontres aussi inattendues que déstabilisantes ? Je ne sais plus. Je crois que je vais d'ailleurs perdre toutes mes facultés les unes après les autres s'il continue à me dévisager comme ça. Il se met à sourire étrangement. Sans le quitter des yeux, je tire sur ma chemise dans tous les sens, car comme une idiote, imaginant que tout le monde dormait, je suis sortie de ma chambre comme j'étais, à savoir en tenue de nuit.

Confortable, mais pas très présentable.

Heureusement qu'il fait sombre !

– Je n'arrivais pas à dormir, bégayé-je presque.

Malgré moi, je tremble, troublée par ce que je ressens : une extrême attirance. Or l'homme qui s'approche à présent de moi avec un sourire gourmand, est clairement l'homme le plus sexy et le plus désirable que j'aie jamais rencontré.

Celui qui bat les records du torride et fait naître en moi des envies inavouables.

Je sens la sueur rouler le long de mon dos rien qu'à le regarder marcher. À chaque pas, son jean tombe légèrement sur ses hanches avec une nonchalance troublante et sa chemise laisse apercevoir sa peau.

Ne pas me jeter sur lui. Ne pas me jeter sur lui.

Il ralentit comme s'il voulait me laisser le temps de prendre bien conscience de la situation.

Au demeurant assez claire...

Vu son regard qui me déshabille à distance, ses intentions sont nettement... sexuelles. Compte tenu du dérèglement sensuel et de l'état de trouble que ça provoque en moi, je suis extrêmement sensible aux signaux qu'il émet.

– Quelle chance que nous soyons tous deux insomniaques, dit Neil de sa voix renversante.

Il se tient à présent devant moi. Malgré nos vêtements, je peux sentir l'aura de chaleur en provenance de son corps. Mais il y a aussi son parfum enivrant et son souffle sur mon visage. Vingt-cinq maigres centimètres nous séparent encore.

Je pourrais me dégager, faire comme si je n'étais pas attirée par lui, renier tous les signes de désir qui font la java en moi et remonter dignement dans ma chambre.

Mais pourquoi je ferais ça ? Pourquoi je priverais mon corps de ce qu'il demande ? Pourquoi me contraindrais-je alors que je ne fais de mal à personne, à part moi si je m'enfuis ? Est-ce que j'ai peur de mon propre désir ? Si j'en ai peur, il me domine, si je l'accepte, je le contrôle.

Donc...

Nous sommes seuls, toute la maisonnée dort, et demain je serai loin. Après-demain, j'aurai tout oublié. Et lui aussi sans doute. Et si...

Il avance encore. Nos corps se frôlent et s'attirent comme deux aimants. Ses yeux qui me dévorent secouent en moi des instincts que je pensais oubliés, éteints, contrôlés. Mais je ne contrôle plus rien. Je hoche la tête en signe d'acquiescement. Il pose alors ses mains sur ma taille et me tire doucement vers lui.

Je ne résiste pas. Au contraire, mon ventre se tend déraisonnablement vers le sien.

Quand sa bouche se pose sur la mienne, je crois défaillir. Et mes lèvres s'entrouvrent pour accueillir les siennes et répondre à son baiser.

Sa bouche est chaude avec un goût de vanille relevée d'épices. Ses mains agrippées à mes hanches me plaquent vers lui. Son bassin me pousse contre le dossier du canapé. Je passe mes mains sous sa chemise ouverte, cherchant sa peau sous le tissu. Elle est comme je l'imaginai : tiède, ferme et souple à la fois. Je me laisse aller à notre deuxième baiser. Long, intense, gourmand, divin, remplissant les promesses de cette première fois où nos lèvres se sont découvertes... C'était il y a à peine quelques heures et j'ai l'impression que c'était il y a trop longtemps.

Tout au plaisir d'y regoûter à présent, je voudrais que nos bouches ne se quittent jamais tant ce baiser est fabuleux. Cette fois, j'espère que rien ne va nous interrompre. Car jamais je n'ai connu une telle sensation de volupté, ni autant de douceur et de violence à la fois. J'embrasse Neil avec fougue, cherchant à percer le secret de ce qui me perturbe tant chez cet homme et déclenche en moi des pulsions quasi animales.

Je souris en l'embrassant.

– Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça ? demande-t-il en détachant légèrement ses lèvres des miennes.

Son souffle qui murmure si près de mes lèvres me donne envie de happer les siennes à nouveau sans lui répondre.

– Une prise de conscience, dis-je.

Il lève un sourcil tout en laissant glisser ses lèvres sur ma joue.

– Tu peux développer ? demande-t-il.

Je ne me vois pas lui raconter que je suis en train de redécouvrir la sensation de désir. Que je pensais contrôler toute sensation et pulsion en moi, mais que depuis hier une partie de mes certitudes vole en éclat. Je ne contrôle pas tout, je me laisse déborder et, en ce moment même, je suis totalement submergée par mes sens.

Le pire : j'aime ça !

Alors non, ce n'est vraiment pas le genre de truc à dire à un mec que je connais à peine et qui produit un effet absolument dévastateur sur la maîtrise de mon moi le plus intime...

Qui est prêt à faire des folies...

Comme pour me souffler des arguments de réponse favorable, sa bouche tiède descend vers mon oreille, puis embrasse délicatement mon cou avant de plonger vers ma clavicule. Puis ses baisers repoussent ma chemise tout en dénudant mon épaule.

Comment veux-tu que je soutienne une conversation raisonnable face à un torrent de baisers comme ça ?

Je frémis de la tête aux pieds et je m'agrippe à ses hanches.

- Je prends conscience de mon corps, dis-je sobrement pour avoir l'air de reprendre le dessus.
- Et quel corps ! dit-il en dégageant une de mes épaules de la main.

Son compliment me donne un coup de chaud supplémentaire. Puis sa paume court sur l'arrondi de ma chair nue, semblant enflammer chaque millimètre carré. Je ne pensais pas que l'épaule était une zone érogène... Heureusement que le canapé est derrière moi car je pourrais m'effondrer sous le choc de sa caresse. Et de son regard qui brille de désir.

Du bout du doigt, il souligne le col de ma chemise qui bâille, à peine retenue par les boutons. Son index se promène sans se hâter vers le premier bouton. Je retiens mon souffle. Au passage, sa main effleure mon sein qui se dresse aussitôt sous le tissu. Un sourire étire les lèvres de Neil quand il aperçoit ce sursaut involontaire et que j'aurais préféré imperceptible. Je glisse mes mains dans son dos puis je remonte jusqu'à son torse solide. D'un geste presque autoritaire, je dégage ses épaules et repousse sa chemise en arrière.

Je ne me reconnais pas...

Torse nu, il sourit, comme amusé par mon initiative.

Mais lui retarde le moment de déboutonner ma chemise et choisit plutôt de se consacrer à ma poitrine frémissante. Sa main se met alors à envelopper, cerner mon sein droit de plus en plus tendu, puis ses doigts attrapent la pointe, l'agacent, la pincement, l'excitent. Je respire lentement, bruyamment, ma poitrine tendue vers ses caresses. Sa bouche embrasse mon menton renversé, puis fait le tour de ma bouche avant d'épouser la mienne presque violemment, enfonçant sa langue entre mes lèvres.

Tandis qu'il m'embrasse, son autre main quitte ma taille qu'il retenait jusqu'alors avec fermeté pour se saisir de mon sein gauche, et le soumettre au même traitement que l'autre. Je m'entends gémir.

Un bref instant, je me souviens que nous sommes dans le salon, que quelqu'un pourrait nous surprendre, mais au fond qui ? Ivy et Kim dorment assommées par les somnifères. Et puis, je crois que maintenant que j'ai commencé, je veux juste me laisser faire, me laisser aller à l'élan incroyablement sensuel qui me pousse dans les bras de cet homme.

Neil se recule légèrement pour me regarder : ses yeux brillent d'une lueur étrange, comme si leur couleur bleue était diluée dans un bain de désir. Je n'ai pas le temps de regretter qu'il ait cessé son baiser, car sans baisser le regard, il défait les boutons de ma chemise un à un avec une lenteur délicieuse.

Mais très éprouvante pour ma tension et mon thermomètre intérieur qui atteint les cinquante degrés sur l'échelle de l'excitation.

Il ouvre ensuite complètement ma chemise et la fait glisser sur mes épaules. Ses mains se saisissent de mes bras dénudés comme s'il voulait me regarder bien en face. Son coup d'œil appréciateur achève de me déstabiliser. Mais soutenant son regard, je pose mes mains sur ses fesses et plaque mon corps contre le sien.

Il m'embrasse à nouveau, mais très vite il quitte mes lèvres, me laissant un peu frustrée par ce rapide baiser. Sa bouche court le long de mon cou avant de venir se poser entre mes seins, juste dans le petit creux du milieu. Le baiser qu'il y pose, presque trop respectueux, irradie pourtant toute ma poitrine d'un désir fulgurant. Je me cambre, incapable de réprimer mon envie de sentir à nouveau ses lèvres sur ma peau. Il semble entendre ma demande silencieuse et dirige alors sa bouche vers mes seins. De l'épaule à la base du cou, en passant par le plexus solaire, il me couvre de baisers avant de se mettre à sucer tour à tour la pointe de chacun de mes mamelons qui se dressent durs et avides, cherchant ses lèvres et appelant d'autres caresses.

À chaque fois qu'il effleure, happe et mordille ma chair, une onde chaude court dans mon ventre et enflamme la zone de mon sexe. Je commence à y sentir une moiteur révélatrice. J'ai très envie de lui. Je l'attire vers moi par la ceinture de son jean et essaie de le déshabiller.

Comme s'il devinait mes pensées, Neil murmure.

– J'ai très envie de toi moi aussi, mais j'ai aussi très envie de prendre le temps de te découvrir.

Il recule pour mieux me regarder. Le feu de la cheminée envoie des éclats de lumière dans la pièce. Quand il s'éloigne de moi, je ressens comme un manque, comme si ma peau le réclamait. Et je ne peux m'empêcher de remarquer qu'une puissante bosse se distingue sous son jean au niveau de la braguette.

Ohh làà, qu'est-ce qu'il m'arrive ? Cet homme va me rendre folle... de son corps !

Soudain, j'aperçois son regard posé sur mon entrejambe. Il semble stupéfait puis amusé. Je baisse les yeux et je me rends compte alors que je porte mon boxer rouge en coton, avec des bordures de fourrure blanche autour des cuisses et un gros bouton noir devant.

Genre grosse couche-culotte hyper sexy. Hyper féminin. Et hyper ado attardée.

C'est le cadeau de Kim et Ivy pour Noël dernier, puisque chaque année, nous rivalisons dans les cadeaux les plus improbables et ringards. Celui-là avait été choisi parce que je dis toujours que je déteste Noël.

La vision de mon boxer de teen-ager a pour effet de me faire dégringoler de mon petit nuage. Et je me sens tout à coup très gamine, du genre qui a voulu jouer à « j'assume mon corps et ma sexualité », mais qui n'assume rien du tout. Et qui comprend tout à coup qu'elle est complètement inexpérimentée, – à peine trois mecs dans ma vie dont le premier qui n'a jamais véritablement abouti – face au plus beau gosse de ma vie, et qui a certainement l'habitude de femmes un peu plus féminines et sexy qu'une fille en culotte de Mère Noël.

La honte !

Je baisse les yeux et serre mes cuisses l'une contre l'autre. Il éclate de rire et relève mon menton du bout des doigts.

– Tu sais ce que j'apprécie chez toi ? Ce petit côté imprévisible que tu cherches à cacher...

S'il savait à quel point il est proche de la vérité ! Quand j'ai décidé de participer au plan d'Ivy, rien de tout ce qui est arrivé depuis hier n'était prévisible. Et il était même carrément improbable que je me retrouve à deux doigts de faire l'amour avec un inconnu rencontré hier...

Mais j'oublie toutes mes réserves quand il m'emporte dans le baiser le plus langoureux de ma vie. Ses mains empoignent ma nuque tandis que je saisis ses hanches pour l'attirer solidement à moi. Son bassin se colle contre le mien et mon ventre le presse en retour avec de petites ondulations. Si j'en crois ce que je sens, ma culotte de Noël ne l'a pas fait débander.

Bien au contraire.

Oubliant toutes réticences – et bienséance... –, mon corps tout entier lui répond en s'arc-boutant dans sa direction. Le désir me fait haleter et mes chairs bruissent d'impatience. Surtout quand il chuchote d'une voix grave.

– La braise sous la glace...

Avec un sourire affreusement mutin, il fait rouler ma culotte sur mes hanches. Je l'aide d'un coup de reins qui ne lui échappe pas. Il sourit encore davantage. Puis ses deux mains me soulèvent et déposent mes fesses sur le rebord du canapé. Tout en continuant de m'embrasser, il glisse une main vers mon bas-ventre. Ses doigts caressent d'abord le haut de mes cuisses, puis se glissent entre mes

jambes. Quand il atteint mon intimité, je me colle contre lui en gémissant. Ses doigts caressent et excitent. Mes chairs les plus secrètes se livrent et s'épanouissent. Très vite mon clitoris se gonfle sous ses effleurements.

Je me laisse aller, je renverse la nuque, souffle court, paupières closes. Il embrasse mon cou et accentue la pression de ses doigts. Mon ventre se tend et les muscles de mes fesses se contractent. Sentant mon excitation croître il insiste sur les zones les plus sensibles, mais mon sexe tout entier crépite à présent. Malgré moi, j'écarte les cuisses, oubliant toute décence, abandonnée à l'ivresse de ce que je sens. Jamais je n'ai senti un tel plaisir, une telle effervescence, une telle envie de crier encore et de m'offrir tout entière.

Après un moment, Neil se détache légèrement de moi pour me caresser plus librement et, comme je m'en aperçois en rouvrant à demi les paupières, aussi pour me regarder. Cela me trouble un peu au début, d'être observée en pleine montée de plaisir.

En plus, je suis nue comme un ver devant lui. Et en train de me tortiller de plaisir.

Mais ça ne me gêne pas. Il me dévore des yeux et c'est étonnamment agréable : jamais je ne me suis sentie aussi belle ni aussi désirable que cette nuit. Son regard attentif suit chacune de mes réactions, même les plus imperceptibles et ses doigts adaptent leur progression à mes plus infimes soupirs et oscillations. Mais j'aperçois aussi dans ses yeux l'éclat brutal d'un violent désir, visiblement accentué par la vue de mon plaisir. Alors une vague chaude s'éveille au creux de mon ventre, irradie, embrase, puis brûle, ondoie et reflue, avant de venir enfiévrer mon sexe en le secouant de petites contractions rapides et impétueuses.

C'est la première fois que je jouis ainsi sous les doigts d'un homme qui me regarde.

Je reste un peu hébétée, encore secouée de violents ressacs de jouissance. Mais il ne me laisse aucun répit. Il m'embrasse à nouveau : son baiser ravive immédiatement le feu de mon sexe. Loin d'avoir été calmé par l'orgasme, mon désir semble à présent démultiplié. Et on dirait que celui de Neil aussi car il murmure en plaquant son bassin contre mon sexe nu. Le tissu de son jean irrite presque ma chair impatiente.

– J'ai très envie de toi.

– Moi aussi, dis-je soudain un peu intimidée.

Vais-je être à la hauteur de cet homme ? Vais-je savoir satisfaire son désir ? Je me sens tout à coup bien inexpérimentée.

Je n'ai pas le temps de m'interroger davantage car d'un geste rapide, il déboutonne son jean et extrait son sexe de son caleçon. Ensuite, sans me quitter des yeux, il tend la main sur le côté vers la console. Dans la pénombre éclairée par les bougies et le feu qui rougeoie, il tâtonne pour atteindre le vide-poches.

Alors, lui aussi, il avait vu la boîte de préservatifs ? Donc ce n'était pas innocent quand il m'a

envoyé chercher les allumettes ? Ça alors !

Du bout des dents, il déchire l'emballage et enfile la protection sur son membre dressé. J'ai ainsi le temps de constater que toutes ses proportions, même les plus intimes sont parfaites. Complètement sous le charme, je laisse dériver mon regard sur la perfection qui se tient devant moi en personne : épaules solides, pectoraux denses, entrelacs d'abdos sur un ventre délicieusement plat et une délicate toison brune qui naît sous son nombril avant de descendre en boucles plus fournies sur son pubis. Et là, émergeant comme un mât dans la tempête, un sexe puissant et tendu à l'horizontale.

Troublant...

- Tu es sûre ? murmure-t-il d'une voix étranglée de désir.
- Viens, murmuré-je en le tirant vers moi de mes deux mains posées sur ses hanches.

Il pose alors le bout de son sexe sur le mien puis se met à me caresser avec sa verge de haut en bas, j'en reste languissante, plus il continue, plus il me semble que mon sexe s'ouvre jusqu'à ce qu'il s'y enfonce d'un mouvement de reins qui me fait gémir.

- Ça va ? demande-t-il.
- Oh oui, murmuré-je en m'accrochant cette fois à ses épaules.

Debout entre mes jambes, il entame alors un mouvement de va-et-vient qui me fait serrer les dents pour ne pas réveiller toute la maison. À chaque fois qu'il entre en moi, je me sens comblée, à chaque fois qu'il se retire, je me sens vide et me déporte vers lui pour ne pas en être séparée. Je n'ai jamais eu aussi envie d'un homme et de faire l'amour avec lui. Je me laisse emporter par la force de mon désir. Complètement soumis aux sensations qui le traversent, mon corps semble avoir une vie autonome, dont le seul but en cet instant serait la recherche du plaisir.

Soudain, Neil accélère la cadence, ses yeux brillent, presque hagards, étincelants, sauvages. Mains sur ses épaules, j'accroche mes jambes autour de sa taille et noue mes pieds derrière lui pour qu'il puisse mieux me pénétrer. Sa puissance me soulève, me fait vibrer, sauter, cambrer, onduler sur sa verge tendue. Je pourrais hurler de plaisir.

- Comme c'est bon, souffle-t-il comme en écho.

Sa respiration se raccourcit, ses yeux se ferment à demi, ses mains étreignent mes hanches et me retiennent prisonnières tout autant qu'elles me soutiennent. Accélérant la cadence, il grogne, je gémis, nous soupirons, nos mains se cherchent, nos corps se fondent l'un dans l'autre, il s'enfonce encore plus profond en moi et je l'accueille. Je le retiens et je l'enserme.

- Je crois que je vais jouir, chuchoté-je au bout d'un moment dont je ne saurais mesurer la durée.

Il rouvre grand les yeux et m'observe, un sourire étrange sur les lèvres. Ses yeux jettent des éclairs, sa bouche est un appel à l'oubli de toute raison, je sens que je pourrais me perdre dans le plaisir, mais son grain de beauté dessine un repère sur sa joue. Au moment où je vais basculer dans

la jouissance, j'y accroche mon regard, parce que je suis sur le point de ne plus rien pouvoir contrôler. Mes amarres, ma raison, ma conscience lâchent inexorablement, mais les mains de Neil me tiennent fermement tandis que son sexe m'entraîne vers l'orgasme. Lui semble être comme moi à la limite de l'explosion dans un état d'excitation intense et de plaisir ascendant.

– Oh, murmuré-je un peu inquiète par la violence de la déferlante que je sens monter en moi.

Il sourit avec tendresse, comme s'il voulait me rassurer.

A-t-il deviné combien je me sentais démunie face à tant de plaisir ?

Il m'embrasse langoureusement. Alors je me laisse aller... Ça commence par un fourmillement, puis des palpitations, un flamboiement dans mon sexe, je fixe les yeux de Neil devenus si bleus, ses mains me serrent, je m'agrippe à lui, son membre durcit en moi, encore plus ardent et profond, puis un tourbillon de chaleur se propage, s'empare de mon ventre, de mes jambes et de mes reins avant d'exploser en une cascade frémissante d'ondes et secousses quasi telluriques dans tout mon corps.

Presque aussitôt, alors que je continue à vibrer de plaisir, Neil jouit lui aussi : son corps se tend, son membre me semble grossir encore sous l'effet des contractions persistantes de mon vagin. Il pousse un grognement quasi bestial en se cambrant d'un coup. Ses doigts qui serrent violemment mes hanches ne se détendent que lorsqu'il râle dans un long soupir de contentement.

Ensuite, il s'appuie contre moi. Et nous nous laissons glisser vers l'assise du canapé. La tête sur son épaule, je me serre contre lui, il passe un bras autour de moi et embrasse mes cheveux. bercée par le bruit de la pluie au dehors, je fixe le feu dans la cheminée. Je me sens paisible. Est-ce qu'il a ressenti autant de plaisir que moi ? Impossible de le questionner genre « alors, chéri, c'était bien ? » Un air repu flotte sur son visage, mais quelque chose me laisse penser que c'est moins inédit pour lui que pour moi. Mais au fond peu importe : c'était un très bon moment.

Il faut juste savoir profiter des bons moments quand ils se présentent, n'est-ce pas ?

Allongée contre Neil dans la pénombre, j'écoute son souffle revenir à la normale et j'entends son cœur battre contre ma poitrine.

8. État d'alerte

La lumière qui revient subitement me réveille alors que nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre. Toutes les lumières se rallument dans le salon. Surprise, je redresse la tête. Neil s'étire et bâille tandis que je me dégage de ses bras avec douceur. Sa main semble me chercher un instant puis il tourne sur le côté avec un soupir. Debout devant le canapé où il reste allongé, je l'observe : avec ses cheveux emmêlés, il a l'air d'un magnifique faune alangui. Un bruit à l'étage me fait sursauter : je ramasse précipitamment ma chemise, embarrassée qu'on nous surprenne ici.

Moi à moitié nue et lui débraillé.

Je boutonne ma chemise en hâte puis, immobile, j'écoute : le bruit a cessé. Sans doute était-ce une rafale de vent ou la pluie sur la toiture. Rapidement, je fais le tour de la pièce pour éteindre les lumières. Neil murmure dans son sommeil. Je pose un plaid sur son corps puis je me dirige à pas de loup vers l'étage. Au passage, je récupère mon portable posé sur la console. Dans l'escalier, un dernier regard vers la silhouette endormie sur le canapé me fait réaliser que je n'ai pas rêvé : je viens de faire l'amour avec Neil.

Je ne sais plus où j'en suis... ni quoi penser de ce qui vient de se passer entre nous. Pour le moment, je ne suis pas capable de réfléchir, tout ce que je sais, c'est que je viens de vivre un moment incroyable sur le plan physique, deux orgasmes de dingue coup sur coup, ma chair encore toute palpitante...

En me glissant dans ma chambre, je jette un regard vers Kim et Ivy : sagement allongées, elles dorment encore profondément. Dès que je me retrouve sous la couette, mes paupières se ferment et une douce lassitude m'envahit.

Ça fait longtemps que je n'avais pas aussi bien dormi !

J'entends une douche couler dans la salle de bains, j'ouvre un œil : Ivy et Kim sont déjà levées. Je jette un regard par la fenêtre : la pluie a cessé, mais un vent très fort semble s'être levé, confirmant les prédictions cycloniques de Gillian. Je tente de consulter la météo sur mon portable, mais aucune connexion à Internet ce matin.

Avant de descendre prendre mon petit déjeuner, je me brosse les cheveux devant le miroir : de jolis cernes bleutés sous mes yeux, mais des traits détendus. Étonnée, je fixe mon visage : il me semble changé. Apaisé et satisfait.

J'espère que mes copines, qui me connaissent bien, ne vont pas pouvoir lire direct sur mon front : « je me sens trop bien, j'ai baisé toute la nuit comme une bête ! »

Mais je me demande surtout comment va se comporter Neil ce matin : personnellement, je ne sais pas du tout quelle attitude adopter.

Je vais faire ça au feeling.

En descendant l'escalier, je me compose un visage neutre, toutes émotions perturbatrices sous contrôle. Mais, malgré tout, j'ai un peu l'impression d'avoir la tête à l'envers. Autour de la table de la cuisine, je vois tout de suite qu'y sont installés Ivy, Anish et... Neil. Quand je passe la porte, il lève les yeux vers moi, mais, un peu gênée par Ivy qui me dévisage, je le regarde à peine. J'ai quand même le temps d'apercevoir un léger sourire sur ses lèvres quand il m'aperçoit. Je note aussi qu'il est plus beau que jamais : regard bleu un peu cerné par sa courte nuit et barbe mal rasée. Mais je suis absolument incapable de deviner ce qu'il pense.

– Bien dormi ? me demande mon amie. Tu as l'air sur un petit nuage !

Si elle savait !

– Très bien ! assuré-je en me tournant vers le placard où sont rangés les mugs.

Mais complètement chamboulée avec cœur qui bat à la vitesse de la lumière. Le nez dans les mugs, j'essaie de me calmer : je n'ai pas envie qu'elle me voie rosir. Ni encore moins Neil.

– Vous avez des nouvelles pour la météo ? demandé-je pour changer de sujet.

– Anish essaie de faire refonctionner la radio car on n'a plus Internet, me répond Ivy. Ça ne s'arrange pas dehors...

À travers la baie vitrée protectrice, nous observons tous les quatre le ciel gris plombé. Devant nous, la piscine est dévastée, couverte de feuilles et de branches d'arbustes arrachées. Plus loin, les arbres se courbent dans le vent, certains dangereusement ployés, et les palmiers de l'entrée du parc ressemblent à des chevelures déchaînées qui se balancent dans le vent.

Je m'assieds à côté d'Ivy avec mon mug rempli de tisane. Comme Kim n'est pas là, j'en déduis qu'elle doit être en train de se doucher. Je remarque alors qu'Anish est en effet en train de trifouiller avec un tournevis dans un transistor éventré devant lui. Neil est à côté de lui soit... en face de moi. Un peu troublée, je choisis de le regarder dans les yeux. Je dois affronter la situation et maîtriser mes réactions, et aussi cesser de me demander à chaque instant ce qu'il pense parce que, sinon, je vais me sentir entre deux chaises à chaque fois que je vais le croiser... Alors, comme s'il voulait me rassurer, Neil me sourit, un sourire neutre, amical, charmant.

Sans aucune allusion à ce qu'il s'est passé entre nous cette nuit.

Je me sens soulagée. Je n'aurais pas aimé qu'il fasse étalage de notre dernière rencontre.

Nous voilà donc revenus à la normale : des amis d'amis, une relation banale, affolement des sens terminé.

Mais si on m'avait dit...

Je souris en pensant à l'expression de Kim, « une porte ouverte sur le paranormal », cette fois le « et si » d'Ivy a ouvert une véritable brèche en moi !

Mais je suis rassurée en voyant l'attitude sans équivoque de Neil. Notre folle nuit ne porte donc pas plus à conséquences pour lui que pour moi. Quelque part, ça me tranquillise, personne n'a besoin de connaître notre aventure nocturne qui restera à l'état de parenthèse sensuelle et agréable. Mais...

Au fin fond de moi, là où je suis seule face à moi-même, un petit pincement se fait.

Alors, ce n'était pas si exceptionnel que ça pour lui ?

Parce que moi, vraiment j'en suis encore assez remuée pour me sentir toute chose en le regardant. Aussi, je prends le parti de ne pas le regarder. Je redeviens moi-même, la Mia qui sait gérer ses émotions.

Un SMS fait vibrer mon téléphone dans ma poche et je sursaute en voyant le nom de l'expéditeur : Nuola ?

Oups ! Avec la nuit qui vient de se passer, j'en aurais presque oublié ma vie à New York et la boutique.

Je me lève et me détourne face à la baie vitrée pour lire le SMS de Nuola.

[Salut. Tvb ici. Jack Lavie devrait passer dans la journée avec des copains à lui.]

Jack Lavie ? L'acteur aux cinq Oscars et qui cartonne au box-office ? Célèbre pour ses rôles de déjanté mais aussi pour ses frasques et pétages de plomb à la moindre contrariété ?

Mes doigts se crispent sur mon téléphone quand je tape :

[Celui qui a massacré le bar du Carlton à Cannes l'année dernière parce qu'ils n'avaient pas son année préférée de champagne ?]

[Yes, c'est top non !]

[Formidable]

L'avantage du SMS est qu'elle ne peut pas entendre le grincement de mes dents.

[Je l'ai vu à la galerie, il cherchait un cadeau pour sa copine.

Comme rien ne lui plaisait, je lui ai dit
de passer à la boutique.]

Aie aie aie...

[C'est une excellente idée : bravo !]

[:-)]

Mais je croise les doigts très fort pour que Jack Lavie trouve son bonheur chez Andrews & Son Curiosités. D'une part, sa visite et celle de ses copains pourraient nous procurer de belles et importantes ventes, donc satisfaire toutes les attentes de M^f Palmborg et les miennes... D'autre part, je préférerais que Jack Lavie ne soit pas contrarié... car le passage par ma boutique d'un des plus grands caractériels du cinéma n'est pas du tout rassurant.

[Montre-lui les fleurs en perle :
tu peux lui dire que c'est hyper
tendance à Paris !]

[Évidemment. Mais te stresse pas :
je sais qu'il va trouver chez nous
le truc dément, incroyable et rare
qu'il cherche.]

Même à distance, Nuola devine assez bien ce qui me turlupine...

[Yessss.]
[Tiens-moi au courant.]

[:-)]

[Et appelle-moi si tu as le moindre problème]

[Il n'y en aura pas !]

En même temps, qu'est-ce que je pourrais faire à de milliers de kilomètres de distance ? À part m'angoisser à défaut de pouvoir me téléporter ? Alors, plus vraisemblablement je dois vraiment apprendre à lâcher prise. En n'ayant aucun doute sur Nuola et sa capacité à gérer toute situation, mais aussi en faisant confiance à... Jack Lavie. Car si du côté de Nuola, aussi farfelue soit-elle, je sais que je peux dormir sur mes deux oreilles, du côté de Jack Lavie, je me sens un peu moins sereine.

La présence du type le plus irritable de Hollywood chez Andrews & Sons Curiosités aurait de quoi rendre nerveux un moine zen yogi dopé au Stressout.

La main qui se pose sur mon épaule me fait sursauter. Neil se tient à présent debout à côté de moi et me sourit.

– Tout va bien ? Tu as l’air toute tendue.

Sa paume masse gentiment le haut de mon dos. Sa sollicitude me touche, sa gentillesse m’étonne et sa main sur moi réveille un vent de frissons et perturbations intérieures...

– Oh, des histoires de boulot, dis-je de façon évasive tout en jetant un regard inquiet vers Ivy.

Heureusement, celle-ci, à présent penchée avec Anish sur la radio, semble ne rien avoir remarqué de mon aparté avec Neil. Mais des bruits dans le salon nous font tourner la tête : d’un pas décidé, Kim passe la porte de la cuisine.

– Hello, ça va ? lui demande Ivy sans tout à fait lever le nez de la radio en cours de réparation.

Ça n’a pas l’air...

Le visage de Kim est complètement fermé, son front crispé et ses yeux habituellement noisette sont presque noirs. Surtout quand elle nous fixe Neil et moi d’un air mauvais.

Oups !

Je me sens mal. Je vacille presque tout en soutenant son regard. Est-ce qu’elle a aperçu la main de Neil sur mon épaule ? Je jette un coup d’œil vers ce dernier. Mains dans les poches, il sourit, l’air détaché. Mais son regard attentif est posé sur Kim : lui aussi semble avoir aperçu la colère de mon amie. Pense-t-il à la même chose que moi : est-ce qu’elle nous a vus cette nuit ?

Mon sang fait un triple tour, à la vitesse de mes pensées qui s’affolent. Mais la voix joyeuse d’Ivy retentit :

– Ça y est, ça marche !

Le son nasillard de la vieille radio se fait alors entendre.

Et maintenant, notre flash météo urgent : risque de cyclone sur la Floride !

Anish repose son tournevis tandis qu’Ivy monte le son. Neil fait un pas en avant et Kim se rencogne contre le chambranle de la porte, bras croisés.

Depuis hier la Floride est en état d’alerte.

Kim reste impassible.

Trois États sont déjà en vigilance maximale ; l’aéroport international de Miami est fermé, certaines autoroutes sont coupées et toutes les zones inondables vont être évacuées par mesure de précaution.

Il me semble voir une crispation passer rapidement sur le visage de Kim.

Les autorités conseillent de rester à l'abri, de ne pas circuler pour éviter de créer des embouteillages et ne pas encombrer les routes réservées aux interventions des équipes de secours.

– Ce n'est pas un cyclone qui va me retenir, marmonne Kim.

Suit un jingle au bruit de crécelle particulièrement irritant. Et comme pour confirmer les dires du flash météo, de longs gémissements de vent se font entendre au dehors, lourds de menaces.

– Putain, c'est la merde, dit Ivy dans un chapelet de gros mots inhabituel chez elle.

Ce vocabulaire montre à quel point elle est tracassée. D'ailleurs elle se met aussitôt à envoyer des SMS sur son téléphone. J'imagine qu'elle est déjà en train de prévenir sa mère, ou... mais cette fois, je n'ose pas sourire à Kim pour en plaisanter. D'ailleurs, mon amie semble maintenant carrément furieuse, et encore plus quand elle s'aperçoit que je la cherche du regard.

On dirait franchement qu'elle m'en veut. Mais, la météo, Kim, j'y suis pour rien !

Ceci dit, elle n'est pas la seule mécontente. La pièce entière vibre de contrariétés. Anish, plutôt avenant jusqu'alors, se renfrogne et soupire lourdement en prenant son crâne entre ses mains.

– Tu parles d'un séjour de détente : coincé dans une maison sans pouvoir sortir !

Neil n'a pas l'air plus réjoui : il se met lui aussi à tapoter sur son portable en pinçant les lèvres.

Et moi ? Moi je me dis que finalement on serait tous mieux loin d'ici. En tout cas, de mon côté, j'ai mieux à faire maintenant, et puis ce petit séjour n'a plus beaucoup de raison d'être, si Kim persiste à vouloir partir.

Anish semble se reprendre et se lève, l'air réjoui.

– Bon, il nous reste du vin et maintenant qu'on a la radio, on a de la musique, on va pouvoir faire la fête !

– Oui, tout va s'arranger, confirme Ivy avec son optimisme habituel. On pourra certainement à nouveau se déplacer d'ici quelques heures.

Son regard soudain inquiet fait le tour de la pièce.

– Kim ?

Après un bruit sourd sur le sol que j'ai du mal à identifier, la porte de l'entrée claque. J'ai un mauvais pressentiment. Inquiète, je me précipite dans le salon et je rouvre la porte. Avançant d'un pas décidé, Kim se dirige vers sa voiture en traînant sa valise à roulettes qui cahote sur le sol défoncé par la pluie.

Quoi ? Elle est en train de partir ?

–Kim, crié-je, attends deux minutes tout de même.

Elle continue d'avancer sans même se tourner vers moi.

– Mais qu'est-ce qui te prend ? ajouté-je.

À ces mots, elle se retourne et me lance un regard étrange. Puis elle se hâte à nouveau sous la pluie. Sans comprendre, je la suis des yeux.

– Attends, hurlé-je de loin en la voyant monter dans sa Ford.

Elle ne lève pas les yeux vers moi. Est-ce qu'elle m'a entendue ? Le vent souffle si fort qu'il en est assourdissant. Alors j'agite la main dans sa direction. Elle ne réagit pas davantage.

Oh ?

À vingt mètres de moi, la voiture de Kim démarre et commence à avancer. Ses roues patinent dans la boue en envoyant une giclée de terre autour d'elle.

La voiture accélère en se dirigeant dans ma direction. Supposant que c'est pour éviter de patiner à nouveau, je souris à Kim, un peu mal à l'aise.

Un bruit râpeux m'indique qu'elle enclenche la seconde sans ménagement. Elle me fait ensuite des appels de phare. J'avance vers elle.

Mais, dans un hurlement de klaxon, elle passe en trombe devant moi.

Sans s'arrêter !?!

– Kim, appelé-je interdite.

Elle ne ralentit pas et file vers le portail au bout de l'allée. Ah non alors, elle ne va pas partir comme ça, sans qu'on n'ait le temps de se parler ! Et sur un malentendu en plus. Alors, je me mets à courir derrière la voiture en criant.

Elle ne freine pas, elle ne ralentit pas et même elle accélère.

Alors ça !

Ça, c'est tout ce que je ne supporte pas, cette impression qu'elle me fuit et qu'elle évite la discussion. Ça me met très mal à l'aise et, au fond, ça me fait me sentir coupable sans savoir réellement de quoi. Est-ce qu'après une nuit de réflexion, elle m'en veut d'avoir laissé Ivy organiser ce séjour qui tourne à la catastrophe ?

Bien décidée à la rattraper pour comprendre ce qui se passe, je cours, focalisée sur les feux arrière de la voiture, attendant le moment où ils vont devenir rouges, signe que Kim va enfin

s'arrêter. Sur le côté de mon champ de vision, deux silhouettes sortent de la maison de la gardienne, sans doute Gillian et Alec alertés par les coups de klaxon. Sans tourner la tête, je distingue les bras levés d'Alec et j'entends ses appels se mêler aux miens.

– Kim ! Arrête-toi.

Je dois rejoindre la voiture de Kim avant le portail. Car dès qu'elle sera sur la route goudronnée, elle filera et je ne pourrai plus la rattraper. Soudain, une rafale de vent me déporte sur le côté, me faisant presque tomber. Mes cheveux couvrent un instant mes yeux, je titube dans le vent, je lutte pour garder mon équilibre puis je reprends ma course. Kim, elle, est presque parvenue devant le portail ouvert.

Le jour s'assombrit d'un coup. Surprise, je lève les yeux vers le ciel où des nuages bruns se déplacent à une vitesse effrayante. Avec un grondement sourd, une bourrasque plie tous les arbres à l'horizon. L'un des énormes palmiers qui encadrent le portail se met à pencher à l'oblique au-dessus de l'allée. Hébétée, à bout de souffle, je le vois basculer complètement. Alors, presque au ralenti, il tombe sur le capot de la Ford.

– KIM, attention !

Le pare-brise éclate dans un crissement aigu. En fait c'est moi qui crie sans pouvoir m'arrêter.

– KIM !

Au même instant, dans une simultanéité terrifiante, un second palmier s'abat. Son tronc s'écrase cette fois sur le toit de la voiture. Je mets toutes mes forces dans les derniers mètres qui me séparent de la Ford à présent stoppée dans sa course, immobile et fumante, fauchée par la tempête. Des larmes brouillent ma vue, la peur me donne envie de vomir. En approchant, je ne vois qu'une chose : la tête de Kim basculée vers l'avant. Son immobilité me glace le sang.

Quand j'atteins enfin la voiture, ses cheveux masquent son visage, du sang ruisselle sur ses mains, encore crispées sur le volant.

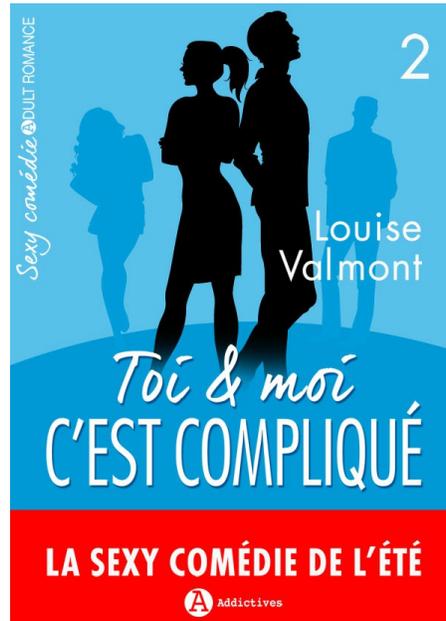
– Kim ? Tu m'entends ?!

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Toi et moi : c'est compliqué

Neil et Mia ne se connaissent pas, mais ont tout pour se détester ! Leurs univers sont à l'opposé : il est rationnel, mais sait profiter des plaisirs de la vie, elle est accro aux tisanes détox, prend soin de ses chakras et son travail passe avant tout. Réunis par des amis communs pour une fête au bord de l'océan, ils n'ont qu'une envie : fuir ! Mais une tempête tropicale va les forcer à cohabiter quelques jours...



Découvrez *Âmes Indociles* de Emma M. Green

ÂMES INDOCILES

Extrait du volume 1

ZCAL_001

1. La malédiction Lazzari

- Je crois que j’ai fait une connerie...
- Calliopé, tu es où ?
- Bar One, à Manhattan...

Je m’entends chevroter ces quelques mots, puis la ligne coupe sans crier gare. Mon téléphone s’éteint. Batterie vide. HS. Morte.

- Merde ! Putain de batterie !

La communication s’arrête et la belle voix grave et rassurante de Dante s’éteint du même coup. Elle me paraît si loin, maintenant. Comme lui. Dante, c’est mon frère. Avec sa danseuse étoile et son chien aussi moche que malodorant, il sillonne les États-Unis en photographiant le temps qui passe. Il est très doué. Et habité, passionné, torturé. Les Lazzari le sont tous. Une malédiction que nous devons à notre père. À ses mots qui blessent, à ses mains qui frappent, à ses regards qui tuent. Dante n’est pas mon seul frère, il y a Andrea aussi, mais il est derrière les barreaux. Une longue histoire. Trop longue pour que je me replonge dedans, alors qu’un taré frappe à nouveau dans la porte des toilettes où je me suis réfugiée.

- Je savais que je n’aurais pas dû foutre les pieds dans ce bar de dégénérés, psalmodié-je pour me donner du courage, en plaquant mes paumes sur mes oreilles. Et que je n’aurais pas dû me faire offrir tous ces verres...

Je ne titube plus, mais pas loin. J’aime le vin rouge, surtout le Barolo Damilano : après tout, j’ai un peu d’Italie dans le sang. Mais les cocktails à parapluies colorés, c’est mon péché mignon. Péché saoulant, plus exactement. Le barman n’y est pas allé de main morte et à l’heure de l’*happy hour*, j’ai rapidement perdu la tête. Au point de laisser un parfait inconnu au pull estampillé « Columbia » glisser ses mains sous ma jupe en cuir. Et puis j’ai repris mes esprits et repoussé ses avances. Juste à temps. Mon Roméo n’a pas apprécié, il a cru bon d’insister. Trop. Beaucoup trop.

Et je n’ai pas trouvé d’autre moyen pour me protéger que de lui fracasser un pichet de bière sur la tête.

Après tout, c’était sa boisson de prédilection...

Il s’est effondré, d’abord. J’ai cru qu’il était mort. Il s’est relevé, ensuite. Là, c’est moi qui ai eu peur pour ma vie. J’ai filé dans les toilettes, me suis barricadée comme j’ai pu... et j’ai appelé mon grand frère au secours.

Nouveaux coups dans la porte. Je sursaute, vérifie que le verrou ne va pas lâcher, puis m’assieds à même le sol pour me faire toute petite.

- salope ! Tu crois que tu vas t'en tirer comme ça ? s'acharne l'étudiant de fraternité alcoolisé et agressif.
- J'ai appelé les flics, dégage avant de te faire coffrer ! sifflé-je dans sa direction.
- Ton téléphone t'a lâchée, j'ai tout entendu ! ricane-t-il. Si tu crois que je vais laisser une gamine de 22 ans m'humilier devant mes potes...
- Si tu crois que je vais laisser un déchet comme toi me toucher...

Je perçois une autre voix masculine, qui semble calmer momentanément mon harceleur.

- Je t'aurai à l'usure, chérie, murmure-t-il soudain tout contre la porte. Je retourne boire un verre et je reviens pour toi...

À nouveau seule. Tremblante. La tête posée sur mes genoux. Ma position favorite dans ce genre de situations.

Pathétique, Callie.

Si j'étais plus forte, j'ouvrerais cette foutue porte. Je traverserais le bar avec l'assurance d'une fille qui sait qu'elle n'a pas à se faire traiter de la sorte. J'échapperais à M. Columbia en lui adressant mon plus beau doigt d'honneur. Et je lui enverrais les flics pour qu'il s'explique. Et qu'il ne traumatise plus aucune autre fille sans défense avec sa libido de demeuré.

Mais je ne fais rien de tout ça.

Tout comme je ne faisais rien lorsque j'entendais Dante se faire frapper, dans la pièce d'à côté. Andréa se faire enfermer dans un minuscule placard plongé dans le noir. Et ma mère en baver, jour après jour...

Ma mère est une vraie survivante.

Et moi, il faut croire que je n'ai rien appris de tout ça...

L'heure est grave, mais mon esprit imbibé de tequila s'évade. Divague. S'envole. Comme toujours, en cas de danger imminent. Je pense à ma future collection. Je visualise cet ourlet scintillant que j'ai imaginé sur une veste noire épurée. Cette pièce de dentelle cousue main que j'ai imaginée en *headband* pour l'accompagner. Je me remémore l'énorme *cronut* que Gus m'a rapporté la veille et que j'ai dévoré en une minute chrono. Mélange ultracalorique de croissant et de donut : l'invention du siècle. Je réalise que je n'ai pas vu le dernier *Saw* et que c'est une terrible erreur. Et je pense à des chatons. Une horde de chatons mignons.

Ma bulle se reforme autour de moi. Plus de coups dans la porte. Plus de tremblements. Je suis ailleurs. Perchée dans mon arbre magique.

Les minutes défilent au compte-gouttes, de plus en plus lentement. Je me demande où est Dante. S'il a repris la route juste pour moi. Pour voler à mon secours. S'il arrivera avant que le bar ne ferme

et que je me retrouve démunie, face à mon agresseur. Proie facile. J'essaie de m'entraîner mentalement à la combinaison « coup de genou bien placé – poing dans le nez », mais je sais pertinemment que la peur prendra le dessus, jusqu'à me pétrifier.

J'ai l'air forte, comme ça. Je ne le suis pas.

Je souffle sur ma frange, caresse par réflexe la fine cicatrice qui me barre le front et pose les yeux un peu partout. Ils survolent les murs en crépi de cette pièce triste et étouffante. Le sol paraît propre, mais il subsiste dans l'air une odeur tenace. Mélange de produits ménagers et d'autres substances... moins ménagères.

– Je vois déjà mon épitaphe... divagué-je à haute voix. « Calliopé Lazzari, 22 ans, reine du smoky eye, fan de *cronut*, créatrice de fringues, fille du légendaire Vito... morte dans les chiottes d'un bar moisi de Manhattan. »

Au loin, j'entends que ça chante, que ça trinque, que ça rit grassement. Je resserre mes bras autour de mes genoux et je chantonne la chanson entêtante du dernier Walt Disney. Il n'y a pas d'âge pour être un enfant, surtout quand on vous a privé très tôt d'une bonne partie de votre innocence. Des voix masculines se rapprochent, ça frappe à nouveau à la porte, je me lève comme une furie et tambourine à mon tour, en réponse.

– Cassez-vous ! hurlé-je soudain, hors de moi.

– Elle a pas seulement un cul d'enfer, elle a du cran ! se marre l'un des crétins en rut.

– Arrêtez les gars, ça va trop loin, tente de les raisonner une voix plus calme mais pas moins alcoolisée.

– Elle m'a humilié, mec, rétorque mon foutu Roméo. Pas moyen que je laisse passer ça...

Je ferme les yeux en soupirant et me laisse à nouveau glisser au sol. Dans mon dos, les coups et les provocations se suivent et se ressemblent, je n'y réponds plus. Le vacarme dure de longues minutes, puis prend fin. Un nouveau pichet de bière les attend probablement.

Je jette un coup d'œil à mon téléphone, enfermé dans sa coque noire customisée par mes soins. Toujours aucun signe de vie. L'appareil n'a pas ressuscité.

– Demain, quand quelqu'un m'aura sauvée, je te ferai payer ! lui sifflé-je en le balançant rageusement. Dans un étui rose bonbon à plumes, tu feras moins le fier !

J'ai bien conscience que je parle toute seule. Enfin, à mon portable. Mais je n'ai pas franchement d'autre option. J'étends les jambes, mon dos devenant douloureux. À nouveau, des cris me parviennent au loin et me hérissent le poil. Cette bande d'étudiants me rappelle tout ce que je détestais, il y a quelques années. Le lycée. Le groupe de mecs populaires qui fait sa loi dans les couloirs : les rois du monde, les sportifs, les belles gueules, les corps bourrés de testostérone, les esprits étriqués, les manipulateurs, les mesquins, les menteurs.

Levi n'était pas comme ça. Enfin, c'est ce que je croyais. Une seule fois m'a suffi à tout

comprendre. Et à cause de lui et de tous les autres, voilà cinq ans que je n'ai plus été touchée. Que j'ai renoncé aux hommes, au sexe, à l'amour en général.

Et je ne m'en porte pas plus mal.

Surtout quand on considère les spécimens de la pièce d'à côté...

Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est, mais si on me le demandait, j'aurais tendance à *légèrement* exagérer : j'ai l'impression d'avoir passé quatre jours et cinq nuits dans ces maudites toilettes. La réalité ? Probablement une bonne heure. Deux coups dans la porte, assez doux, me font sursauter. Ils sont suivis d'une dizaine d'autres, bien plus violents. Je me bouche les oreilles, espérant m'échapper dans mon monde intérieur, rempli de créatures inoffensives et fantasmagoriques.

Mais un coup d'épaule fait trembler toute la porte, je me relève en panique en poussant un cri qui perce mes propres tympanes. Je n'ose même pas imaginer ce qui m'attend.

– Callie, tu es là ? rugit une voix grave. C'est moi ! Dante !

– Et moi, Solveig ! ajoute une jolie voix féminine. Ou Tutu ! Comme tu veux !

Je respire enfin. Le soulagement se répand dans mes veines, ce shoot d'adrénaline, c'est la meilleure drogue que je connaisse. La seule, presque. Je me jette sur le verrou, m'y reprends à plusieurs fois pour l'ouvrir, puis m'effondre dans les bras de mon frère. Tout en le serrant contre moi, j'attrape sa femme par la main et ne la lâche pas. Ces deux-là n'imaginent pas à quel point ils sont importants pour moi.

– J'ai eu chaud, murmuré-je. Très chaud...

– Quelqu'un t'a fait du mal ? me demande Dante en se maîtrisant pour ne pas exploser.

– J'ai beaucoup trop bu, c'est ma faute, je suis désolée...

– Arrête ça, gronde-t-il. Qui t'a poussée à t'enfermer dans ces chiottes ?

Dante en a tellement bavé, pendant des années. Grand frère protecteur, il a pris des coups, parfois pour lui, souvent pour nous. Je refuse que ça recommence. Qu'il se mette en danger pour moi. Alors j'arrange un peu mon histoire :

– J'ai bêtement fait des avances à un type, et puis j'ai changé d'avis. J'ai eu honte et je suis venue me réfugier ici.

Un aboiement joyeux retentit, derrière l'immense corps de mon frère et je reconnais Morue. Leur descendance poilue, qui remue frénétiquement la queue. Elle est particulièrement moche, à la fois osseuse et grasse, avec une oreille cassée et l'autre dressée, des poils noirs hirsutes qui ont l'air de s'engueuler pour savoir dans quel sens pousser. Mais je caresse la bestiole quand même, pour faire diversion.

- Ou alors le type a essayé de te forcer la main, tu t’es défendue et retrouvée ici... corrige ma belle-sœur.
- J’ai toujours conseillé à Dante de te fuir, ris-je tout bas. Tu es beaucoup trop maline.
- Je connais les hommes, soupire-t-elle. Et je sais aussi que pour t’effrayer, il faut largement dépasser les bornes.

Je plonge dans les yeux sombres de mon frère et devine ses pensées.

- Je vais le trucider.
- Dante...
- Tu sais que je hais la violence, Callie. Mais qu’on touche à un de tes cheveux, ça me rend fou...
- On s’en va, dis-je en le fixant sans détours. Tu as volé à mon secours, tu es arrivé à temps, c’est tout ce que je te demandais. Alors on se casse, maintenant. Calmement. Sans faire de vagues. OK ?

Solveig glisse quelques mots à l’oreille de son brun ténébreux, lui caresse la joue, puis prend sa main et l’embrasse. Le Phoenix – surnom que mon frère doit à son tatouage – et sa danseuse se fixent pendant de longues secondes. Tant de douceur dans ces regards. Tant d’amour et de respect entre ces deux êtres à vif.

Tant de choses que je ne connaîtrai jamais...

Après avoir lissé ma jupe, je quitte enfin ma minuscule cage et respire un autre air, cette fois rempli de houblon, de mauvais parfum et de promiscuité. J’avance en tête, suivie de très près par mon aîné – toujours en rogne, mais apparemment décidé à ne pas faire usage de la force. J’ignore d’abord les regards, les sifflements et les rires stupides qui s’élèvent sur mon passage. Mais quand je repère le sale type qui m’a tyrannisée, mon sang bout à nouveau.

Mélange de peur et d’envie de meurtre.

Le déchet se lève, me jauge de la tête aux pieds, comme s’il avait besoin d’étudier à nouveau la marchandise. J’en tremble – de colère, cette fois. Puis il pose les yeux sur l’armoire à glace au regard de tueur qui porte le même nom de famille que moi, et se rassied. Je détourne le regard, fixe la sortie et presse le pas.

- Je suis sûr qu’elle ne portait pas de culotte, cette petite...

J’ai à peine le temps d’entendre ces mots qu’un bruit sourd et violent me parvient. Je me retourne et découvre que Dante vient de plaquer mon Roméo au mur. Morue se met à aboyer, Solveig lui fait signe de se taire.

- Tu as autre chose à ajouter ? grogne mon frère en maintenant le type par la gorge.

L’étudiant de Columbia grimace de douleur mais ne prononce pas un seul mot.

- Quelqu’un d’autre a envie de commenter ? lance la voix menaçante de mon frère.

Rien. Silence absolu. La joyeuse bande d'attardés se tait et personne ne vient au secours de mon bourreau.

– C'est quoi ton nom ? lui demande Dante. Et n'essaie pas de me raconter des conneries si tu tiens à tes dents...

– Jason.

– Jason quoi ? beugle le Phœnix.

– White ! Jason White !

– Écoute-moi bien, Jason White. Je peux te pourrir la vie si tu cherches encore à nuire à ma sœur. Tes parents, tes profs, tes potes, tes potentielles conquêtes : tout le monde saura quelle raclure tu es. Maintenant, tu vas aller en cours. Arrêter de boire. Et ne plus *jamais* traiter une femme de cette façon. Compris ?

Jason acquiesce bêtement et Dante relâche la pression. L'étudiant tousse et s'éloigne le plus vite possible de mon frère.

– Et vous tous... continue Dante en se tournant vers la dizaine de clients présents. Vous êtes ses complices. Et ça fait de vous des porcs.

Certains demeurés sourient, d'autres baissent les yeux. J'appelle doucement Dante, tente de le convaincre de me suivre à l'extérieur. Il résiste d'abord, puis capitule. Soudain, alors que je suis sur le point de franchir la porte, le barman nous retient.

– Hé ! Attendez !

Je me retourne, par réflexe. Dante et Solveig font de même.

– Je n'avais encore jamais eu de célébrités dans mon bar !

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Les gars, vous ne les reconnaissez pas ?!

Je jette un regard désolé à Dante, comme à chaque fois que notre nom de famille s'apprête à nous être balancé à la figure comme une insulte.

– C'est les gosses Lazzari ! Ceux qui se sont fait taper sur la gueule par le grand Vito ! Dure, la vie de gosses de riche, hein ?

Je pousse rageusement la porte et saute sur le trottoir.

Les gosses Lazzari.

Pas de doute, on est maudits.

Dante et Solveig devant moi, je trotte aux côtés de Morue. Je ne fais pas de commentaire en découvrant la vieille Chevrolet – leur *précieux* véhicule – garée dans la rue d’à côté, mais souris en repensant au *road trip* épique qu’ils ont tenté à travers les États-Unis. Maintenant, ils sillonnent les routes dans un camping-car de luxe. Ils sont aussi fous l’un que l’autre, au moins aussi fous que moi et bêtement, cette idée me réchauffe le cœur. Je saute à l’arrière de l’épave, Morue me rejoint rapidement, les portières claquent et Solveig démarre en faisant crisser les pneus.

- On se fait une *after* ? proposé-je, comme si j’étais prête à remettre ça.
- Callie, soupire mon frère à l’avant, en se massant la nuque de désespoir.

Un silence agréable emplit l’habitacle pendant de longues minutes, tandis que j’observe les rues de New York dans le jour déclinant.

- Il serait peut-être temps que je vous dise merci, hein ? finis-je par murmurer.
- Pas la peine, lâche Tutu.

Dante se retourne pour me dévisager et me balance l’un de ses sourires en coin.

– Ce n’était pas si terrible... lâche-t-il. Et puis je commençais à sérieusement m’ennuyer sur la route avec Tutu, ça m’a permis de me défouler.

La blonde lâche un rire sonore et lui claque doucement l’épaule. Je rends son sourire à mon frère, puis me tourne vers la vitre.

- Callie... insiste-t-il.
- Quoi ?
- Il faut qu’on parle...
- De quoi ?
- De Vito.
- Pourquoi ?

Le brun au regard ténébreux – le même que le mien – me contemple prudemment.

- Tu es au courant ? souffle-t-il.

Je le dévisage à nouveau, sans chercher à fuir son intensité, mais ne prononce pas un mot.

– Il est dans le coma, lâche-t-il. On ne sait pas ce qu’il s’est passé exactement, mais il est dans un sale état.

- Je sais, dis-je simplement.
- Ça ne te fait rien ?
- Si.
- Quoi ?
- Je voudrais qu’il crève.

Silence de mort.

– Callie...

Je me recroqueville dans mon siège et me tourne vers la vitre. À l'avant, mon frère soupire en me jetant un dernier regard. Dante s'inquiète... mais n'insiste pas.

2. Des milliers de volts

On roule encore un moment dans la Chevy, Solveig au volant, Dante sur le siège passager. Et moi à l'arrière, roulée en boule sur la banquette recouverte d'une couverture noire et blanche qui sent le chien. Ou peut-être que c'est juste Morue qui m'empuantit en direct. La chienne fait semblant de dormir à côté de moi, entre la portière et ma tête, mais je vois bien qu'elle essaie de me déloger de là, discrètement, en me soufflant son haleine fétide dessus, histoire de rendre l'air irrespirable.

Désolée, ma vieille. J'en ai vu d'autres.

La nuit commence tout juste à tomber sur New York. Et j'ai l'impression d'être une enfant à l'arrière de la bagnole de ses parents. La gamine rebelle qui n'a pas voulu s'asseoir correctement et mettre sa ceinture. Celle qui voulait jouer les grandes mais qui n'a pas réussi à tenir debout toute la soirée, qui a fini par s'endormir comme un bébé. Devant, Dante tend son bras tatoué sur le côté. Au début, il repose juste sur le siège conducteur auquel il manque un appuie-tête. Je me dis que mon frère pense à tout, y compris à me barrer la route en cas de coup de frein. Il connaît bien les accidents de voiture qui finissent mal. Et il a souvent fait ce genre de choses pour moi, ce genre de petits détails invisibles, juste pour essayer de me garder en vie. Mais très vite, sa large main glisse sur la nuque de Tutu et l'enveloppe tout doucement. Comme si c'était sa place. Ce geste d'amour m'envoie une décharge silencieuse : je les envie de s'aimer autant, aussi simplement, puissamment. Et je me déteste d'en être incapable. De ne pouvoir m'accrocher à personne. Ni être le pilier de quiconque.

Je ferme les paupières pour retenir l'énorme larme qui afflue comme une vague. Je me recroqueville un peu plus et je visualise un chapeau chic en forme de grosse goutte, qui tomberait sur le côté du visage, peut-être en dentelle noire, pour rappeler les belles veuves italiennes, à peine théâtrales. C'est beau. Ça me plaît. J'aurai sans doute oublié bientôt. Trop à penser. J'enfouis la tête sous la couverture pour bloquer mes idées. Les noires et les autres. Et une langue râpeuse au parfum de poisson s'abat sur le côté de mon visage, comme si c'était à mon tour d'être câlinée.

Merci mais non merci.

– Depuis combien de mois ce chien n'a pas bu ? gémissé-je avec une grimace de dégoût.

Je me redresse sur la banquette en m'essuyant la joue. Et je croise le regard amusé de Tutu dans le rétroviseur intérieur.

– Morue sait quand on a besoin d'elle, m'explique fièrement sa maîtresse.

– Elle sent les choses, confirme Dante à voix basse.

– Sauf votre respect, les gars, elle *sent* surtout les égouts.

– Shht, elle comprend tout ! me gronde Sol.

– On est arrivés, souffle mon frère en se marrant.

La Chevy se gare au bord de l'East River, dans le quartier branché de Williamsburg où Solveig a ouvert son petit café atypique. Son cocon « comme à la maison », qu'elle gère quand elle n'est pas sur les routes avec mon frère et qu'elle confie à sa copine Ali quand c'est nécessaire. Aujourd'hui, le *Not that simple* était apparemment fermé. Mais Dante sort de la voiture pour aller remonter le rideau de fer couvert d'affiches et de graffitis.

– Vous n'allez pas ouvrir juste pour moi ?

– C'est exactement ce qu'on va faire, me répond la blonde avec un sourire.

Puis elle vient ouvrir la portière et récupérer son chien à l'arrière, à qui elle chuchote en lui grattant la tête :

– Tout va bien, tatie Callie ne pensait pas ce qu'elle a dit.

– Euh... si !

– Dante, je peux jeter ta sœur dans le fleuve ?

– Vas-y, je ferme les yeux.

Je vois bien qu'ils plaisantent pour tenter de me changer les idées. Pour faire comme si de rien n'était. Comme si je n'avais pas fait n'importe quoi aujourd'hui. Ça me rend plus triste encore. Je m'extirpe de la banquette moelleuse de la Chevy et les suis à l'intérieur du café. Pour aller m'écrouler sur un canapé encore plus douillet, plus profond, qui m'avale littéralement. Cet endroit est un vrai refuge.

Dante s'active près des vieux buffets en bois patiné qui servent de comptoir et revient avec trois mugs de café fumant qu'il pose sur la table basse devant moi. Sol nous rejoint, les bras chargés. Tout en souriant, elle lâche sur mes pieds une cascade de barres chocolatées variées et un plaid tout doux. Celui-là sent le propre. Les beaux amoureux et leur immonde chien s'installent sur le canapé face au mien. Comme si le conseil de famille avait officiellement commencé. Et c'est mon frère qui met les pieds dans le plat le premier.

– Je sais que je suis mal placé pour te demander ça, lâche sa voix rauque. Mais il faut que tu me parles, Callie.

– J'ai juste eu un petit coup de mou, ça va aller ! réponds-je sur le ton le plus gai et léger que je puisse inventer.

– Tu t'es bourré la gueule à cinq heures de l'après-midi.

– Il était presque six heures ! rectifié-je pour sauver ma dignité.

– Tu ne laisses jamais un mec s'approcher de toi...

– Peut-être que j'en avais envie, cette fois.

– Je ne te crois pas.

– C'est fatigant que tu me connaisses si bien que ça, dis-je dans un petit sourire.

– Tu vas mal, Calliopé. Tu t'es mise en danger. Tu sais que je déteste ça. Et j'ai besoin de savoir pourquoi.

– Et je peux vous laisser, si vous voulez...

La petite voix gênée de Tutu contraste avec les mots de Dante, graves et solennels. La ballerine se lève et tente de partir sur la pointe des pieds. Un bras tatoué la retient en s'enroulant autour de sa cuisse.

– C'est pénible à voir, votre amour insolent, ironisé-je doucement. Mais tu peux rester.

Je replie mes jambes contre moi, m'enroule dans le plaid comme pour jeter un voile de pudeur autour de ma bulle qui explose. Je dois m'ouvrir. Arrêter de plaisanter pour me cacher. Me livrer pour ne pas sombrer. Je ne peux plus porter ce fardeau seule. Ce secret si lourd. Ça fait trop mal. Trop d'années.

– J'ai un enfant, m'entends-je prononcer d'une voix cassée.

– Tu... ?

– Enfin, pas vraiment.

– Callie, tu en as un ou pas ? me demande mon frère comme si sa vie en dépendait.

Et je vois Solveig plaquer une de ses mains sur son ventre, comme si elle venait de recevoir un coup de poing. Puis l'autre sur sa bouche, ouverte sous le choc de mon annonce.

– Personne ne le sait, poursuis-je difficilement. Mais j'ai eu un bébé, à dix-sept ans. Désolée, je ne suis pas très bonne pour le tact. Enfin, bien sûr que quelqu'un le sait. Et bien sûr que c'est papa. D'ailleurs, pourquoi je l'appelle encore comme ça ?

Je ris jaune. Et je reprends, consciente de mon discours décousu. Mais incapable de m'arrêter. Il faut que les mots sortent. Que ma carapace craquille. Et que je laisse les terribles vérités s'en échapper.

– Tu te souviens de Levi, mon *boyfriend* au lycée ?

– Je le détestais... siffle Dante. Andy aussi. On avait dit qu'on le tuerait s'il t'approchait !

– Je crois que je l'ai laissé s'approcher d'un peu trop près. Jusqu'à ce qu'il s'enfuit en courant face à mon test de grossesse. Pathétique, hein ? Et tellement cliché.

– J'aurais vraiment dû le tuer, grommelle mon frère entre ses mâchoires serrées.

– C'était un premier de la classe, un gosse de bonne famille, dis-je comme si je voulais le défendre. Qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse de sa copine enceinte et trop maquillée ? Même moi, je me serais quittée !

– Ne dis pas ça, Callie, murmure Tutu, indignée.

– Ça aurait pu être une histoire banale... Un avortement... Ou une fille-mère de dix-sept ans. Mais Vito l'a découvert en fouillant dans mes affaires, comme il le faisait toujours. Il a décidé de prendre les choses en mains.

– Comme il le faisait toujours, répète Dante d'une voix amère.

– Il m'a envoyée en Italie pour cacher ma grossesse.

– C'est pour ça que tu as quitté le lycée en cours d'année, comprend-il. Mais je croyais que c'était ton choix... Arrêter l'école, vivre ta vie.

– Non, c'était le sien. Il m'a promis un grand avenir en échange de mon silence. Et de son... aide.

– Qu'est-ce que ce salaud t'a fait ?

– J'ai cru qu'il voulait vraiment mon bien, cette fois. Il a fait jouer son réseau et il m'a ouvert les portes de la célèbre école de stylisme de Milan. Là où personne n'est jamais entré à dix-sept ans. Il m'a fait promettre de ne rien dire à maman, parce qu'elle ne le supporterait pas. Il m'a payé un superbe appartement. Embauché quelqu'un pour prendre soin de moi... ou me surveiller, au choix. Une vie de rêve... Loin du cauchemar qu'on vivait à la maison. Je n'ai même pas pensé à dire non. Je ne savais pas encore quel serait le prix à payer.

– Ton enfant... souffle Solveig sans oser y croire.

– Voilà, vous avez tous vos petites blessures, vos gros démons... dis-je en mimant un monstre effrayant. Moi, j'ai un minuscule bébé qui hante mes pensées depuis plus de cinq ans. Qui prend toute la place dans ma cervelle de moineau. Et pourtant, je ne l'ai vu que quelques secondes, à peine touché. Je n'ai même pas eu le droit de le prendre dans mes bras.

La vague de larmes revient et me submerge. Solveig bondit sur ses pieds et tombe à genoux devant le canapé où je suis lovée. Elle m'enlace, me berce d'avant en arrière comme le ferait une mère, et je l'entends renifler en contenant ses propres sanglots.

– Je suis tellement désolé, Calliopé, lâche Dante d'une voix caverneuse. De n'avoir rien vu, rien su... Et rien fait.

– Il ne t'aurait pas laissé le choix, le coupé-je. Pas plus qu'à moi. Vito contrôlait tout et tout le monde, tu le sais. Il arrivait à ses fins, d'une façon ou d'une autre. Par la violence, la pression, le chantage, ses petites manipulations dégueulasses ou ses grands plans machiavéliques. Il en avait un pour moi et il l'a mis à exécution, c'est tout. J'ai abandonné mon bébé sans même me rebeller. J'étais seule, jeune, triste et terrifiée. Totalement sous son emprise. Je lui ai juste obéi. Et je me suis dit qu'au moins, cet enfant-là serait sauvé. Que quitter notre famille était la meilleure chose qui pouvait lui arriver.

– Tu t'es sacrifiée, chuchote Sol qui vient s'asseoir à côté de moi et me caresser le bras. C'est ce que les mères font.

Ce mot m'envoie une nouvelle décharge. Des milliers de volts en plein cœur. J'ai un enfant caché, j'y pense chaque jour et chaque heure depuis plus de cinq années. Mais je ne me suis jamais considérée comme sa mère.

Je ne me suis jamais donné le droit à ce titre.

– Et après ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ? me demande mon frère en passant sa main sur sa barbe de trois jours.

– J'ai accouché en Italie, dans une petite clinique de Milan. Le bébé a disparu en quelques secondes. Vito a dit qu'il s'occupait de tout. Et je n'ai jamais remis les pieds à l'école de stylisme. Il m'a laissé quelques semaines pour me remettre et il m'a ramenée aux États-Unis. En me faisant promettre de ne rien dire à personne. Et en m'obligeant à lui dire merci.

– Salopard de pervers... grommelle Dante entre ses dents serrées.

– Tu n'as pas à avoir honte, me dit Solveig en me broyant la main. À te sentir coupable de quoi que ce soit.

– Trop tard, bredouillé-je dans un petit rire nerveux et triste.

– Non, Callie. Tu avais dix-sept ans. Et ce type est un tyran. Il t’a forcée à abandonner ton enfant, il te l’a arraché. Tu n’as rien choisi, rien décidé. Tu as juste essayé de le protéger. Et d’épargner toute ta famille en te taisant. Tu es une victime. Non, mieux que ça, une héroïne ! Tu as réussi à survivre à tout ça, à te construire une vie, à te libérer de l’emprise de Vito à ta façon, en créant, en t’évadant…

– En devenant folle, tu veux dire ?

– Non, en devenant quelqu’un. Calliopé Lazzari. La styliste new-yorkaise surdouée que le monde de la mode surveille de près. La petite sœur positive et allumée des deux ténébreux qui te servent de frères. La fille douce et délurée capable de redonner le sourire à sa mère dépressive. Tu n’es pas n’importe qui, Callie. Et cet enfant aurait une chance inouïe de t’avoir dans sa vie !

Tutu s’emballe peut-être un peu mais son portrait élogieux me fait un bien fou. Dante se lève de son canapé, vient l’embrasser comme s’il venait de se rappeler pourquoi il l’aimait, et pose la main sur mon épaule.

– On va le retrouver ! décide-t-il soudain comme s’il m’en faisait la promesse.

– Le bébé ? demande Sol avec les yeux qui brillent.

– Callie, tu as accouché sous X ? On peut toujours retrouver la trace…

– Je sais où elle est, lâché-je pour le stopper dans son élan.

Les amoureux me fixent, abasourdis, comme si je venais de lâcher une bombe. C’est probablement ce que j’ai fait. C’est aussi ce que j’ai ressenti quand j’ai découvert l’existence de cette petite fille. *Ma fille.*

– Oui, c’est une fille, reprends-je avec un sourire ténu. Et je sais qui l’élève. J’ai trouvé un courrier dans les affaires de Vito récemment. Une lettre d’un certain Lennon Hathaway. Il dit être le père adoptif de la petite et vouloir en savoir plus sur sa naissance, son histoire. Et depuis, je ne pense plus qu’à ça. Les barrières que j’avais érigées sont tombées. Ça me hante. Ça me suit partout. Jour et nuit. Impossible de créer. De sourire. De respirer. Je *dois* la retrouver, vous comprenez ?

Dante et Solveig retiennent leur souffle. Je frissonne aussi en entendant ma voix prononcer l’indicible.

Je vais revoir ma fille.

– Il y a leur adresse sur la lettre. Ils vivent à Chatham, Massachusetts. À l’extrémité de Cape Cod, sur la côte Est. Au bord de l’océan. C’est à cinq heures d’ici en voiture. Un peu plus d’une heure en avion… Et je vais aller les trouver, annoncé-je enfin. Je vais revoir ma fille.

– Purée, j’ai cru qu’on ne viendrait jamais à bout de ces précisions géographiques ! s’esclaffe Tutu avant de se ruer sur moi.

– Tu vas vraiment le faire ? questionne mon frère en retenant un sourire.

– Je n’ai plus le choix.

– Tu veux qu’on vienne avec toi ?

– Non. Je dois le faire seule. À ma manière.

Quelques minutes plus tard, on célèbre la nouvelle en décidant de se passer de champagne. Je descends mon mug de café pour lutter contre la gueule de bois et on trinque en entrechoquant des barres de *snickers*. Il fait nuit dehors. Et j'ai l'impression que cette journée maudite a duré une petite éternité.

J'ignore à quel moment je m'endors. Mais je me réveille avec le plaid remonté jusqu'au menton et un chien affalé sur mes pieds.

Le contraire eut été ô combien plus pénible.

À travers les vitres du café, je vois le soleil se lever paresseusement sur l'East River. New York semble encore endormie. Tout comme Sol, en position fœtale sur le canapé d'en face. Dante, lui, est perché sur un tabouret de bar près de la porte d'entrée. Comme un gardien aux aguets. Il a dû veiller sur nous toute la nuit. Comme il l'a si souvent fait avec les femmes de sa vie. Sa mère, sa petite sœur, son grand amour. Je lui dois beaucoup. Et je réalise à nouveau que c'est à peu près le seul homme sur terre que j'admire, à qui je confierais ma vie et mes plus lourds secrets.

Je repense à mon deuxième frère, Andrea, en prison. Après avoir commis une terrible erreur et ôté une vie.

Je repense à mon père, Vito, dans le coma. Mis hors d'état de nuire... mais qui a déjà détruit combien de vies ?

Je repense à Levi, mon seul et unique petit ami, qui m'a abandonnée et trahie lui aussi. Comme beaucoup l'auraient fait.

Et je pense à ce Lennon Hathaway, le père adoptif de ma fille. Que je ne connais pas encore. Que je vais devoir apprendre à ne pas détester. Pas trop vite. Pas juste parce qu'il est un homme. Et qu'il a pris ma place.

Et sa mère adoptive ? Qui est-elle ? Pourquoi la lettre ne la mentionne même pas ? Y a-t-il une femme dans la vie de ma petite fille ?

Une arrivée en fanfare visuelle coupe court à mes questions. Des baskets jaune fluo, un sarouel bleu canard et une doudoune sans manches bordeaux sur une chemise hawaïenne : ça ne peut être que Gus. August Perry. L'énergumène qui me sert de meilleur ami depuis de longues années. Depuis mon retour d'Italie, en fait. Ce n'est pas pour rien si je me suis accrochée à lui comme à une bouée de sauvetage.

Pas très bien gonflée, pas sécurisante du tout, mais là quand même.

Ensemble, on a réussi à ne pas se noyer. Il est mon complice foutraque et totalement immature, qui me ferait presque passer pour une femme responsable et sérieuse. Ses looks excentriques rendent mon

style quasi classique. Il joue les idiots juste pour me faire me sentir intelligente. Et il se fout absolument de tout : des convenances, de ses kilos en trop, de son chômage de longue durée et, par-dessus tout, de ma folie. Même s'il doit être réveillé à six heures du matin par mon frère aîné pour venir me récupérer. Me faire descendre de mon arbre et me ramener à la réalité.

Dante sait parfaitement que j'ai besoin de lui pour aller bien.

- Salut, folle ! me chuchote Gus de loin.
- Salut, fou, lui réponds-je avec un sourire.

Et ça va déjà presque mieux.

3. Les pieds nus

Deux semaines plus tard, je mets les pieds à Cape Cod pour la première fois. Pour moi, comme sans doute pour la plupart des Américains qui ne connaissent pas, c'est juste la destination préférée de la *jet-set* de Boston. Une péninsule paisible de la côte Est où les présidents ont une résidence secondaire. Un joli petit bras de terre dans l'Atlantique où les touristes citadins peuvent faire semblant d'aimer la nature, les ports qui sentent les entrailles de poissons et les petites bourgades de trois mille habitants où tout le monde se connaît et se déplace à vélo. Personnellement, ça me fout le moral au fond des escarpins. Marcher pieds nus dans les dunes ne me procure aucun plaisir. Observer les baleines se reproduire et les phoques se rouler dans le sable me donne l'impression d'avoir soixante-dix ans et rien de mieux à faire que regarder un documentaire animalier. Je peux passer des heures à m'extasier sur une robe haute couture ou un simple ourlet bien fait, mais je ne comprends pas le cinéma que font les gens chaque fois qu'ils voient l'océan. Les falaises me collent le vertige et finissent par me donner envie de me jeter dans le vide.

Pourtant, me voilà installée dans le charmant bled de Chatham, classe et tranquille : longues plages de sable blanc, jolis phares de carte postale, rues piétonnes dans le centre, hôtels de luxe accrochés au littoral, grandes villas blanches qui doivent coûter un rein et quelques boutiques et restos qui ont l'air de se battre pour rester ouverts. Normal, le mois d'avril est encore la basse saison. J'aurais pu vider mon compte épargne pour vivre la belle vie et me payer des vacances dans un de ces palaces au bord de l'eau, mais j'ai choisi de faire profil bas et de louer un petit appartement chez l'habitant.

L'habitant en question s'appelle Herbert Nichols, il a probablement dépassé les soixante-dix ans depuis quelques années déjà et les docus animaliers ne doivent plus lui suffire pour garder les yeux ouverts. J'ai dû le réveiller de sa sieste, vu comme le grincheux me fait visiter le premier étage sous les toits en trente secondes chrono et à peine vingt mots :

- Ici, c'est le salon avec kitchenette, la chambre est par là et au bout, la salle d'eau.
- Et pour les toilettes, vous avez un seau ? tenté-je de plaisanter.
- Je peux vous trouver ça. Mais sinon il y a des WC sur le palier.
- Ça ira très bien... dis-je en remballant mon ironie.
- Ne tirez pas la chasse la nuit, ça me réveille.
- C'est noté, ai-je répondu en retenant une nausée.
- Vous accédez à votre logement par l'escalier extérieur, voilà la clé. Je vis au rez-de-chaussée et je tiens à ma tranquillité. Des questions ?
- Peut-on devenir meilleurs amis ? marmonné-je dans ma barbe.
- Pardon ? Parlez plus fort, jeune fille. Ou ne parlez pas du tout, c'est encore plus simple.
- On va faire comme ça... acquiescé-je. Merci pour la visite.
- Le loyer est à déposer chaque semaine dans la boîte aux lettres. Pas de fête ni de cigarettes là-haut. Si vous cassez, vous remplacez. Si vous tombez du balcon, pas mon problème. Vous pouvez

utiliser le vélo de ma femme qui est attaché derrière. Il vous servira plus à vous qu'à Dorothy dans sa tombe.

Ça y est, je l'aime. Le vieux bougon et son appartement miteux en soupente auraient pu me faire fuir. Mais quand on est veuf et prêt à partager la maison et le vélo de sa bien-aimée, on ne peut pas être foncièrement mauvais. C'est donc le chagrin qui parle : pas lui. Pas Herb. Je suis bien placée pour savoir que la solitude rend un peu fou. Et qu'on ne se remet jamais tout à fait de voir une partie de soi vous être arrachée.

Ma fille. Je vais revoir ma fille.

Plus que la retrouver, je vais la découvrir. Pour la première fois. La regarder longuement. Apprendre ses gestes, sa démarche. Sentir son odeur. Entendre sa voix. Plonger mon regard dans le sien. Tout ce dont je rêve depuis plus de cinq ans. Peut-être même la toucher, l'embrasser, la serrer, un peu plus tard. Et prononcer le prénom que je ne lui ai pas choisi.

Willow

Ce prénom, il est doux comme un oreiller, léger comme un plume, vaporeux comme un souffle. Il me donne envie de créer un tutu ébouriffé et moelleux. Dans cette matière veloutée des langes avec lesquels on emmaillote les bébés. Mais ce prénom est un peu sombre aussi, mystérieux. Gris foncé, le tutu. Celui d'une petite danseuse qui boude un peu. C'est comme ça que je l'imagine. Et je me trompe sûrement. Je n'ai aucune idée de ce qu'aiment les petites filles de cinq ans. De ce qu'elles disent et ce qu'elles font. Willow n'a ni pleuré ni crié quand elle est née. Elle a juste soupiré. Est-ce qu'elle était déjà blasée, déçue d'être arrivée sans avoir été désirée ? Ou juste soulagée d'exister ? De pouvoir enfin respirer, hors de moi ? Déterminée à mener sa petite vie loin de la mienne ? Je ne sais pas. Je ne sais rien. Et toucher enfin du doigt les réponses à toutes ces questions me donne le vertige.

Je sors sur le balcon du premier étage et suis saisie par la vue. L'océan, droit devant. Les herbes hautes et sèches, couchées par le vent, avant que le sable ne recouvre tout. L'eau, un peu plus loin, qui hésite entre le gris bleuté et le blanc écume. Le ciel qui fait pareil. À moins que ce soit l'inverse. Oui, c'est beau. Et vide. En fait, la contemplation me file le bourdon : ça laisse trop de temps et trop de place pour penser à toutes les choses qu'on essaie de bloquer dans un coin de son cerveau. Moi, j'ai besoin d'action. Même dans ma tête. Il faut que ça cogite, que ça crée, que ça bout là-haut.

Alors je rentre dans ma grotte, récupère mon sac, la clé et salue l'âme de l'habitante des lieux.

– Bonne journée, Dorothy !

Je descends l'escalier, contourne la maison en bardeaux blancs (ou qui ont dû l'être un jour et qui auraient bien besoin d'un nouveau coup de peinture). Puis j'enfourche le vieux vélo rouge en me demandant si je sais encore en faire. J'improvise, comme pour le reste. Dépose mon sac dans le panier métallique à l'avant. Et aperçois mon reflet dans le petit miroir suspendu qui sert de rétroviseur. J'avais presque oublié cette perruque rousse enfilée à New York pour arriver incognito à Cape Cod. Ce maquillage léger qui change de mon habituel combo « smoky eye chargé et bouche

rouge mordue ». Ces fringues ordinaires et fades que je m'oblige à porter : jean clair, t-shirt *loose* couleur « ventre de biche », derbies couleur « pâte à pancakes ». Gus me manque. Tout le monde appellerait ça « beige ». Lui seul comprendrait la nuance. Et lui seul partage mon amour des noms de couleurs aussi précis qu'improbables. Bref, passer inaperçue d'accord. Mais on peut le faire avec style. Et un semblant d'harmonie.

Et ce n'est pas ma faute si les gens n'ont jamais vu un ventre de biche. Faites comme Herb : regardez les docus animaliers. Ou faites preuve d'un peu d'imagination, pour changer.

Je souris à mes pensées qui vagabondent et aux inconnus que j'engueule en silence. La vieille selle en cuir me ruine le postérieur mais je pédale en savourant le vent dans mes faux cheveux, le parfum subtil de l'air marin et la vitesse qui me grise. Je pourrais peut-être prendre goût à ce pittoresque et silencieux Chatham, finalement. Non, je plaisante. Mais c'est assez reposant. Pour l'instant.

Je roule jusqu'à la villa de Lennon Hathaway, trente ans et des poussières selon mes recherches, richissime, dont j'ai appris l'adresse par cœur et mémorisé l'itinéraire depuis ma pension. Je ralentis, une centaine de mètres avant ma destination, quand j'aperçois une jolie femme longiligne, la vingtaine enjouée, le carré *wavy* et blond vénitien, une petite fille à la main. Mon cœur tombe d'une falaise et je dois poser le pied par terre quand je découvre le visage de l'enfant : un teint clair comme le mien, entouré de deux petites nattes brunes et parfaitement symétriques. Des yeux en amande d'un noir si profond qu'il me rappelle celui des Lazzari. Un petit nez en trompette et une bouche en cœur d'un rouge franc. Des joues rebondies de poupée qui ne parviennent pas à adoucir son air dur et détaché, tellement étrange sur une fillette de son âge. Je croirais me voir petite. On me comparait sans cesse à Mercredi de la famille Addams. Et j'ai l'impression d'avoir son sosie sous les yeux. Un malaise m'étreint, mélange d'effroi et d'évidence. J'avais tellement peur de ne pas la reconnaître. De ne pas savoir. De rencontrer une étrangère ou de la confondre avec une autre. Mais ça ne peut être qu'elle. Ma fille. Mon portrait craché. Une mini-Calliopé qui s'appelle Willow.

Les milliers de volts se répandent à nouveau dans mon corps et une vague de larmes afflue sous mes paupières. Je les ravale en vitesse pour ne pas rater une miette de ce spectacle stupéfiant. Celui que j'attends depuis si longtemps. Dans son uniforme d'écolière, la petite s'arrête net sur le trottoir et croise ses bras si fort qu'elle peut s'attraper les deux omoplates. Elle refuse d'avancer. La femme qui l'accompagne insiste, lui tend la main, sourit, se fâche, tente de l'appâter d'une voix mielleuse puis se remet à marcher.

– Ne l'abandonne pas ! chuchoté-je. Retourne la chercher ! Ne lui fais pas ça, pas une nouvelle fois !

Je m'adresse à l'inconnue à voix très basse mais, dans ma tête, je hurle ces phrases ridicules. Je la supplie. Et je réalise que je déteste l'idée que Willow reste seule en arrière, seule avec son caprice et sa moue boudeuse que j'aime tant.

Déjà.

– Toi, là-bas, l’adulte, reviens ! Cède ! Ce n’est qu’une gamine ! Et toi, tu es qui, d’abord ? Ne la laisse pas, une mère ne fait pas ça ! Moi, je n’avais pas le choix...

Je pleure à nouveau sans m’en rendre compte et l’inconnue au carré ondulé fait marche arrière.

– Si tu veux changer de nounou, Willow, tu n’as qu’à demander à ton père. Mais pour ça, il faut d’abord qu’on rentre à la maison. Décide-toi !

Mon cœur descend encore d’un étage. Évidemment que ce n’est pas sa mère adoptive. *Juste* une nounou. Elle ne doit pas être beaucoup plus âgée que moi et j’étais déjà en train de jalouser son mère soixante-quinze (dont environ trois-quarts de jambe), son teint hâlé, ses jolis bras musclés et son aisance naturelle. Tout en sourire et en fraîcheur. Le genre de filles qui n’a pas de problèmes, jamais. Qui aime la vie et que tout le monde aime.

Et que je viens de décider de détester.

La petite brunette appelle la jeune femme par son prénom – Tempérance : original, je le concède – puis retire ses chaussures, les abandonne sur le trottoir et avance enfin, pieds nus, plantant sur place la nounou et les deux sandalettes.

– Bien joué, murmuré-je en souriant.

J’observe Willow marcher, très contente d’elle, avec un petit sourire victorieux et un regard en coin pour sa pauvre nourrice qui ramasse les sandales et la rejoint au pas de course. Elle doit lui en faire voir de toutes les couleurs. Et je ressens presque une sorte de fierté maternelle mal placée à cette idée. Une petite rebelle.

Tout ce que je n’ai pas osé être enfant.

Je redémarre sur mon vélo inconfortable pour les suivre discrètement. Heureusement fondue au milieu d’autres passants à bicyclettes, petits et grands, de retour de l’école. Mes deux cibles s’arrêtent devant la sublime villa d’architecte des Hathaway puis franchissent le portail ajouré. Je roule le plus lentement possible pour les voir remonter l’allée à pieds. J’ai juste le temps d’apercevoir un homme sur le seuil de la porte : grand, plutôt carré, silhouette sportive mais fringues très classiques, cheveux dorés et yeux non identifiés. Du genre beau gosse rigidifié. De l’allure. Mais un balai profondément enfoncé.

– Salut, Lennon Hathaway. Enchantée, moi c’est... personne.

Pour l’instant.

– Mais où est la mère de cette enfant, bon sang ? bougonné-je à voix haute en me remettant à pédaler.

Je n’ai trouvé aucune trace d’elle durant mes recherches. Mais ça n’a pas de sens : comment – et

pourquoi – un jeune homme célibataire comme ce Lennon Hathaway aurait adopté ma fille ? Lorsqu'elle est née, il avait 25 ans à peine, devait avoir d'autres préoccupations, vivre pour son boulot, vu son succès. On ne bâtit pas un empire sans s'y consacrer corps et âme... Mais peut-être était-il en couple lorsqu'il a accueilli Willow ? Peut-être qu'elle est partie (le balai y est sans doute pour quelque chose). Peut-être même qu'elle est morte.

Je prends la première à gauche et suis la route qui contourne la villa et mène directement à la plage. J'adosse mon vélo à un muret puis marche jusqu'au sable pour aller me tremper les pieds et me rafraîchir les idées. Quand j'abandonne mes derbys, je ne peux réprimer un sourire et une pensée pour Willow et ses sandales. L'Atlantique est encore glacé à cette période de l'année, mais pas encore assez pour me faire redescendre en température. En émotions. Le jour que j'attendais tant est arrivé. Je l'ai vue. Retrouvée. Cette scène ne ressemblait en rien à celle que j'ai tellement imaginée. Elle était un million de fois mieux, sans même exagérer. Plus vraie, plus simple, plus folle. Plus tout.

Je me laisse bercer un moment par le flot des vagues, suis du regard la course folle d'un chien qui n'a l'air d'appartenir à personne, qui s'approche jusqu'à me renifler les mollets puis repart à grandes foulées sur le sable mouillé. Je ne sais plus combien de minutes s'écoulent avant que j'entende une voix grave appeler son prénom.

– Willow !

Je sursaute.

– Tu restes là où je peux te voir, OK ?

Je me retourne.

– Tu m'as entendu ou il faut que je te croque un bout d'oreille pour que ça passe mieux ?

Sur ma gauche, un type court vers une petite fille, se penche et l'enlace par-derrière, enfouit son visage dans son cou et fait semblant de la dévorer. C'est la première fois que je vois Willow sourire. Que j'entends sa voix cristalline et son éclat de rire spontané. Elle fait mine de se débattre en ronchonnant mais le bonheur illumine son visage poupon. Puis le type la lâche et reprend sa posture rigide. Les pieds plantés dans le sable. Le port de tête altier. Les bras croisés et le regard planté loin devant lui. Un peu comme si cet océan était le sien. Comme s'il dominait son royaume. Je n'arrive toujours pas à distinguer la couleur de ses yeux. Clairs, mais ils sont trop plissés pour que je puisse deviner du bleu, du gris ou du vert. Il porte toujours son pantalon à pinces couleur désert et un polo blanc tout simple. Mais chic, bien coupé. Dans une matière noble et souple qui épouse son torse bien bâti. Je le trouve peut-être un peu moins lisse que tout à l'heure. Il dégage quelque chose. Une force. Un aplomb. Et je me sens presque soulagée que Lennon Hathaway ne soit pas n'importe qui.

Que ma fille n'ait pas n'importe qui pour père.

Je détache enfin mes yeux de l'homme pour aller observer le jeu de Willow à quelques mètres de là. Elle récupère de grosses poignées de sable doux et tournoie sur elle-même en laissant le sable lui

filer entre les doigts. Ses nattes volent autour de son joli minois, sa danse gracieuse et habitée me rappelle le tutu vapoureux que je voulais créer pour elle. Je note mentalement cette image et le dessin du vêtement que j'imagine. Ce sera un gris bleuté. Genre océan par mauvais temps. Et un tulle assez léger pour faire une jupe qui tourne. Il faudra que je l'ajoute à mon blog. Cette page privée et visible par une poignée de gens de confiance, je l'ai ouverte pour y archiver mes créations secrètes, mes lubies, mes inspirations, mes croquis, tout ce que je voulais garder pour moi, loin de l'empire Lazzari. De la marque de mon père.

Son père à elle avance jusqu'à l'eau d'une démarche assurée. Il se penche, toujours aussi rigide, pour remonter son pantalon en de parfaits ourlets jusqu'au genou. Cet homme a le sens du détail. Des choses bien faites et bien ordonnées. Il doit être du genre exigeant, pour lui-même comme pour les autres.

Autant dire du genre chiant.

C'est le moment que choisit Willow pour stopper sa danse du sable, courir jusqu'à son père plié en deux, plaquer ses deux petites mains sur ses fesses et le pousser de toutes ses forces. Déséquilibré, il est obligé de poser un genou dans l'eau. Il se relève avec la fougue d'un sportif et part à l'assaut de sa fille qui vient de s'enfuir. Elle rit. Il court. Elle cavale. Il grogne pour de faux. Et je remarque qu'il perd toute sa raideur quand il s'agit de faire rire la brunette. Son pantalon trempé épouse ses jambes musclées. Son fessier n'est pas désagréable à regarder. Il finit par rattraper sa fille et la soulève dans les airs. J'entends la petite râler, lui dire que c'est pas juste, qu'il court trop vite et qu'il n'avait pas le droit. Quand il la libère, elle lui balance une poignée de sable rageuse, croise les bras comme j'ai vu Lennon le faire puis se remet à boudier avec cette petite moue adorable.

Serait-elle un peu du genre chiant, elle aussi ?

– Allez viens, on rentre, petite sauvage.

Il passe à côté d'elle, la double, lui tend la main vers l'arrière, à l'aveugle... et je vois Willow hésiter une seconde, puis se dépêcher de la saisir. Ils marchent tous les deux en silence. Pieds nus. Et disparaissent par une petite porte qui mène directement de la plage à leur villa.

C'est fou comme ces deux-là ont l'air de s'aimer. De s'être apprivoisés.

C'est fou comme ça me brise le cœur.

4. L'esprit de contradiction

Trois jours plus tard, après les avoir encore observés de loin, à la sortie de l'école, sur la plage et dans deux magasins, je me lance enfin. Je n'avais pas prévu que ce serait aujourd'hui. En pleine rue. Mais les voir là, si près, à portée de mains et de mots, ça me démange trop. Ma fille. Son père. Lennon Hathaway. Si différent de moi, si coincé, si droit. Séduisant aussi. Bien mis, sûr de lui. Mais il a l'air tellement sérieux, tellement parfait que j'en meurs déjà d'ennui. Sauf quand il me trouble. C'est-à-dire quasiment à chaque fois que je le vois, que je le détaille, que je l'entends.

Assez tergiversé, j'y vais. Perruque rousse en place. Jean banal, pull fin vert olive et escarpins *nude*. Tenue sans âme qui me fait me sentir nue. Parfaite pour les approcher sans les effrayer. Sans être moi. Calliopé la perchée. Calliopé Lazzari, la styliste et « fille de ». Callie l'adolescente fragile qu'on a forcée à abandonner son bébé juste en fronçant les sourcils. Ou un peu plus que ça.

Bref, Willow est là, devant moi. Avec ses cheveux noir corbeau comme les miens, ses beaux yeux sombres et froids comme les miens peuvent l'être parfois, ses sourcils froncés, boudeurs, qui pèsent comme une chape de plomb sur ses traits délicats, et durcissent encore son regard d'adulte dans son visage poupon. Ça ne peut pas être un hasard, ça. Qu'on se ressemble autant. Dehors comme dedans. Qu'on regarde le monde avec le même air étrange, à n'y rien comprendre. La vie nous envoie un signe, non ? Bref, concentration.

Je vérifie qu'aucune mèche brune ne s'échappe de mon faux casque roux en vrais cheveux. Et si c'était des poils d'autre chose ? De sanglier ? Du crin de cheval ? Des franges de tapis démêlées ? Qu'est-ce qui me garantit que j'ai affaire à de l'humain ? Et même si c'en est, qu'est-ce qui me dit que ce ne sont pas des poils d'ailleurs ? De jambes, de bras, de... Bon. Ce n'est pas vraiment comme ça qu'on se concentre, je crois. Il faut que je verrouille mon imagination, pour une fois. Que j'ordonne mes pensées. Que je contrôle un peu tout ça. Je fixe mon esprit sur le grand type en chemise blanche avec un seul bouton ouvert. Et deux petits roulés aux manches qui lui arrivent au milieu des avant-bras. On doit frôler les vingt degrés à Cape Cod, le printemps est arrivé en courant ce matin. Ça aussi, je le vois comme un signe. Le symbole du renouveau, de la renaissance. Ce n'est pas rien, comme message. Bref, n'importe quel homme à la température corporelle normale aurait retroussé ses manches jusqu'aux coudes. Ouvert des boutons pour aérer son torse et ses poumons, à l'intérieur. Moi, je suffoque sous ma perruque. *En. Vrais. Cheveux.* Cette fois, j'y vais.

– Bonjour !

– Pas le temps, désolé.

Lennon Hathaway ne se retourne même pas. De loin, je ne l'avais pas vu si grand. Si large. Une muraille. Je tapote son épaule comme on frappe à la porte d'une prison. Bizarrement, donc. Maladroitement. Ce n'est pas quelque chose qu'on fait souvent. J'insiste.

- Excusez-moi !
- On n’a pas le temps, vraiment.

Sa voix est aussi agacée qu’agaçante. Mais profonde. Saisissante.

Monsieur Porte-de-Prison continue à marcher, dos à moi, sa fille à la main. Ma fille. Qu’il emmène loin de moi comme s’il ne l’avait déjà pas assez fait. Je trotte derrière lui en insistant encore.

- Vous n’avez pas le temps de quoi ? Vous ne savez même pas ce que je vais vous demander !
- Que ce soit pour me distribuer un tract ou me faire signer un don pour une association, je ne suis pas intéressé. Et très pressé.
- Et franchement impoli, répliqué-je.
- Pardon ?
- Vous ne m’avez pas regardée une seule fois dans les yeux. Bel exemple à donner à votre gamine.

Lennon s’arrête enfin. Ou plutôt, il se fige. L’argument a fait mouche. Je ne sais pas si je le regrette. Peut-être. Et je frémis quand je crois le voir redresser encore un peu les épaules. De tous ses muscles se retourner, se planter dans le sol et me faire comprendre que jamais, au grand jamais, je ne passerai. J’ai envie de partir en courant. De retirer tout ce que j’ai dit. D’effacer ce qui vient de se passer pour tout recommencer. Mais les yeux de Sa Majesté me happent. Verts, bruns, dorés, d’une couleur indéterminée et d’une profondeur infinie. Je crois que je préférerais quand il ne me regardait pas. Et quand mon cœur battait en rythme.

Je ne sais plus quoi dire. Quoi faire de moi. Je tremble à l’intérieur. C’est moi la gamine, tout à coup, et je ne sais même plus ce que je fous là. Alors mon regard se porte sur la petite fille, la petite moi, qui lève ses billes noires vers mes cheveux trop roux. Elle recule un peu, détourne les yeux et se planque derrière la jambe de son père. Je lui fais peur, et je me déteste pour ça. C’est la première fois que je la vois de si près. La dernière fois, elle avait quelques minutes de vie. Et je n’ai pas pu la regarder, la toucher, la porter. Là, je voudrais tomber à genoux pour la serrer contre moi. Mais je me force à reculer aussi. Pour lui laisser de l’espace, de la tranquillité. Pour ne pas bouleverser toute sa vie, pas tout de suite. Pour ne pas tout foutre en l’air, à nouveau.

- Je vous regarde maintenant, me balance le businessman agacé. Qu’est-ce que vous voulez ?
- M’excuser.
- Pour ?
- Vous avoir dérangés.
- C’est trop tard, soupire-t-il.
- Désolée.
- Écoutez, mademoiselle...
- C’est madame ! mens-je sans trop savoir pourquoi.
- Ah bon ?
- Non. Mais ce n’est pas à vous d’en décider.

Je ne sais pas pourquoi je dis ça. Pourquoi je m'oppose à lui, par principe. Il ne sait pas non plus quoi faire de moi. Ses beaux yeux clairs se plissent et regardent ailleurs, le temps de décider si je suis une pauvre fille dérangée qu'il faut fuir ou plutôt aider. De loin, je n'avais pas remarqué la finesse de ses traits. Et la puissance de son aura. Ce type est racé, majestueux, il prend toute la place, bouffe tout l'oxygène, attrape toute la lumière.

Bordel, il ferait un sublime modèle.

– Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? Ou est-ce qu'on peut s'en aller ? demande-t-il d'une voix posée mais ferme.

Et chaude. Fermement chaude.

– Je n'ai pas flashé sur vous, contrairement à ce que vous pensez.

– Vous ne savez pas ce que je pense, riposte-t-il durement.

– C'est vrai. Mais quand même, c'est votre fille qui m'a tapé dans l'œil. Je suis styliste et je cherche des petits ambassadeurs pour ma marque de vêtements pour enfants. Des enfants uniques, avec une personnalité, une allure, une aura. Et j'ai eu un vrai coup de foudre pour Willow.

J'improvise au fur et à mesure sans le quitter des yeux. Sans réfléchir à ce que je suis en train de dire, de faire. Sans regarder la petite fille qui pourrait me faire craquer. Lui enlace la brunette par-derrière, d'un geste tendre et sûr, comme pour la protéger. La muraille reprend sa place. Entre elle et moi.

– Comment connaissez-vous son prénom ? me demandent les yeux verts et perçants, remplis de suspicion.

Je déglutis difficilement, avec l'impression que le bitume de la rue est en train de s'ouvrir sous mes pieds.

– Je vous ai simplement entendu l'appeler, lâché-je in extremis. C'est un prénom original, on le retient facilement.

– Sans doute, concède-t-il en se détendant un peu. Mais ma fille ne jouera pas au mannequin à cinq ans et demi, merci.

– Pourquoi pas ?

– Parce que j'ai d'autres valeurs à lui transmettre que celles de l'apparence et du narcissisme. D'autres choses à lui apprendre.

– Comme avoir un esprit étriqué ? Des idées toutes faites et bien arrêtées ?

– Vous êtes en train de faire quoi, exactement ? Vous essayez de me convaincre ou de m'insulter ? me demande-t-il, de plus en plus agacé.

– J'essaie d'offrir une opportunité unique à votre fille qui m'a l'air tout aussi unique, dis-je en tentant de m'adoucir.

Et lui aussi, par la même occasion.

– Merci pour la proposition, mais je vous ai déjà répondu non.

Il est beau. Il m'agace. Lennon Hathaway me fixe et me sourit, comme pour me signifier que la conversation est terminée. Ou me défier d'oser la relancer. Ce regard est définitivement puissant, accrocheur, fascinant. Et difficile à soutenir.

Difficile mais pas impossible.

– Moi, je veux le faire, intervient soudain la voix cristalline de Willow.

– Vous voyez ? balancé-je au père dépité.

– Ma fille dit ça par pur esprit de contradiction.

– Ça nous fait déjà un point commun, dis-je en souriant.

– Vous pouvez ajouter l'insolence, réplique-t-il du tac au tac, en réprimant son propre sourire.

– Alors c'est oui ?

– C'est toujours non. Mais vous pouvez me laisser votre carte, on en rediscutera à la maison.

Une carte, une carte, une carte !

Je n'ai pas de carte, évidemment. Encore moins avec un nom qui n'est pas le mien. Je n'ai même pas ma vraie couleur de cheveux. Mais j'ai un blog. Et un numéro de téléphone. Ça suffira bien.

Je plonge la main dans mon sac à la recherche d'un des feutres noirs avec lesquels je dessine dès que l'envie me prend. Je saisis le poignet de Lennon Hathaway, qui résiste d'abord... et finit par m'offrir son bras, mais toujours avec méfiance. Je remonte l'ourlet de sa chemise pour me laisser de la place sur sa peau hâlée. Je frissonne à ce contact, puis griffonne à l'intérieur de son avant-bras ma fausse identité, mon vrai numéro de portable et le mot de passe pour accéder à mon blog.

L'homme grommelle d'abord quelques mots, tente de récupérer son bras avant l'heure, puis coopère en soupirant. Mon audace ou peut-être les chatouillis du feutre sur sa peau finissent même par le faire sourire. Ou peut-être est-ce le rire communicatif de Willow, qui a l'air de trouver génial qu'on puisse écrire à même son père. Je lui explique à quoi correspond le code secret, lui indique où trouver ma page, il ne semble s'intéresser qu'à une chose :

– Pia Salinger ? déchiffre-t-il à voix haute.

– Vous savez lire, remarqué-je avec insolence. Ça, au moins, vous pourrez l'apprendre à votre fille.

Il soupire. Willow rit encore.

– Bon... dis-je pour conclure, pressée de me sortir de là avant de faire plus de dégâts. J'attends votre appel.

– Je n'ai pas dit que je le ferai, réplique-t-il, à nouveau raide et fermé.

– À très bientôt, Willow, dis-je à la fille en ignorant le père.

Elle est aussi sombre que lui lumineux. Cheveux dorés, peau bronzée, yeux transparents. Difficile

de ne pas être éblouie. Leur duo improbable reprend leur chemin, loin du mien. La grande silhouette, si protectrice et virile, la plus petite, toute menue mais pleine de vie.

– Mission presque réussie, Pia Salinger, me félicité-je.

Pia, le prénom de ma grand-mère italienne adorée, qui coule des jours heureux avec Dorothy et les autres au paradis. Salinger, le nom de jeune fille de ma mère, qui m'évite d'avoir à prononcer le tristement célèbre Lazzari. « Pia Salinger » est le nom d'artiste que je me suis trouvée quand j'ai ouvert mon blog. Personne n'y va à part moi. Et c'est la seule chose que trouvera Lennon s'il a l'idée de chercher ce nom sur Internet. Ça ne vaut pas un CV ni une carte de visite, mais c'est toujours ça.

Je ne sais pas comment l'expliquer mais je le sais, je le sens, Lennon Hathaway va m'appeler. Ma fille ne va pas à nouveau m'échapper.

Seul vrai problème : je n'ai pas de marque de vêtements pour enfants.

Je m'arrête un instant de les observer et réalise l'ampleur du projet en sentant une bouffée de chaleur me guetter. Je suis dans une merde *internationale*. Je m'évente frénétiquement à l'aide de ma main droite, puis réalise qu'elle est précieuse et que je ferais mieux de ne pas trop la solliciter. Elle a déjà de quoi faire... Créer, c'est mon truc. Mais à la vitesse de la lumière, je n'ai jamais essayé.

Bordel. Dans quoi est-ce que je me suis embarquée ?!

5 h 49 du matin. Il va me haïr, mais je ne vois pas d'autre solution. Je trouve sa photo tout en haut de mes favoris et clique dessus. Trois sonneries et il décroche.

Un ami. Un vrai.

- Gus ? fais-je d'une voix prudente.
- Callie ? grommelle l'ours mal réveillé.
- Non, Pia.
- Quoi ?
- Pia Salinger.
- OK. Je retourne me coucher.
- Non, attends ! C'est un peu compliqué mais je t'expliquerai...
- À cette heure-ci, les humains normalement constitués dorment, Cal... Pia.
- Tu vois, tu as déjà adopté mon nouveau prénom !

Je ris doucement en caressant ma frange brune, assise sur le rebord de la fenêtre, entourée de croquis dessinés à même le sol. Vue sur mer : le seul avantage du clapier dans lequel je vis. Il fait encore nuit dehors et les reflets à la surface de l'eau m'hypnotisent.

– Ma patience s'amenuise... dit en baillant mon meilleur ami.

– Gus, j’ai besoin de toi.

– À distance ? Parce que je te rappelle que, pendant que tu fais ta belle à la mer, moi je suis resté en ville.

– Rejoins-moi !

– Dans ton trou paumé ?

– C’est magnifique, tu verras...

– Callie...

– Pia !

– Qu’est-ce que tu me veux ? se méfie-t-il.

– Je dois créer une collection de fringues pour enfants. En... très peu de temps.

– Quoi ? Qu’est-ce que...

– Dix looks, rien de trop compliqué, mais toute seule, je ne m’en sortirai jamais. Tu parles trop et tu brasses un peu trop d’air, mais tu es doué de tes mains... souris-je.

– C’est mission impossible, ton truc !

– Pas si on s’y met tout de suite, toi et moi.

– Je...

– Gus, tu acceptes le challenge ?

– Mais...

– Tu remarques que je ne te laisse pas finir une seule phrase ?

– Tu...

– Assez fou ou pas assez fou ?

Je l’entends ricaner à l’autre bout du fil et ça me rappelle les défis un peu fous qu’on se lançait, quand on bossait tous les deux en tant que stylistes stagiaires dans un grand magasin de fringues. Ça n’a pas duré bien longtemps : on a fini tous les deux par se faire virer, après avoir ruiné la collection printemps-été. Changer tous les motifs et couleurs sur des prototypes déjà validés, j’imagine que ce n’était pas la meilleure idée. Mais c’est resté notre plus grand fou rire. Et ce jour-là, Gus et moi sommes devenus inséparables. À la vie à la mort.

– Bon... l’entends-je ruminer. Ce n’est pas comme si j’avais mieux à faire... Mais j’espère que c’est un palace, ta piaule !

– Cinq étoiles ! fais-je, un peu honteuse, en posant les yeux sur le canapé-lit usé et la kitchenette vieillotte.

– OK, tu m’envoies un chauffeur ?

– August Perry, tu prends ton petit cul et tu le poses dans ta Prius ! Je t’attends à 9 heures tapantes !

– Tiens, on n’a pas parlé salaire...

Je glousse une dernière fois et raccroche. La journée s’annonce plus gaie que prévu. Dans quelques heures, je ne serai plus seule. Gus l’ignore, mais il va m’aider à renouer avec mon passé. À retrouver celle qu’on m’a volée.

Alors pourquoi ne pas tout lui dire ?

Gus est un personnage. Un grand gaillard potelé au look improbable. Il est drôle, affectueux, grande gueule, attachant. Et hétéro, malgré son manque d'investissement de ce côté-là. Son sweat orange et son jean destroy ne vont certainement pas passer inaperçus, dans le coin. Et je suis tellement heureuse de le retrouver qu'il est à peine sorti de son véhicule hybride que je me jette dans ses bras pour me pendre à son cou. Littéralement. Tandis qu'il crie que je suis en train de lui briser la colonne, je l'embrasse sur ses bonnes joues, lui pique sa casquette en cuir noir et blanc pour la visser sur ma perruque.

– Rousse ? se marre le géant une fois que mes pieds ont retrouvé le sol.

– Envie de changer de style. J'ai hésité avec rose. Ou violet. Mais les gens sont un peu coincés, dans cette ville, et je voudrais me faire quelques amis...

Mon complice de toujours prend un air outré – Gus est *légèrement* possessif – puis se retourne vers la maison.

– C'est ça, ton palace ?

Il enfle ses lunettes de vue *oversize* – dont il n'a pas besoin – et évalue la façade de la bicoque devant laquelle il s'est garé.

– Elle aurait bien besoin de quelques injections de Botox... murmure mon meilleur ami. J'espère qu'elle regorge de trésors, à l'intérieur !

– Tu n'imagines pas la vue, souris-je en espérant secrètement qu'il en oubliera tout le reste.

Raté. Une fois les escaliers grimpés et une fois entré dans les lieux, ce fils unique choyé par papa et maman – et encore entretenu à vingt-cinq ans passés – pousse des cris effarés, sans rien oser toucher.

– Mais c'est immonde ! Mais c'est inhumain ! Mais c'est pas possible, Callie !

– Pia, lui rappelé-je.

– Pia... Rousse... Ce taudis... Tu as tué quelqu'un et tu es en cavale ? Tu peux tout me dire !

– Arrête ton cinéma, ris-je à nouveau. Ce n'est pas si terrible...

– Tu as fait un AVC ! Où sont les urgences ?

– Gus ! le secoué-je. Regarde cette vue !

Silence absolu. Enfin. Pendant... sept secondes.

– Y'a pas à dire, c'est beau, la mer.

– Tu vois, quand tu veux... soupiré-je en posant ma tête sur son épaule. Je suis contente que tu sois là.

– Moi aussi. Mais il faut quand même que tu m'expliques...

- Hmm ?
- Pourquoi tu es venue t’enterrer ici ?

Je ferme les yeux un instant, bercée par sa voix étonnamment douce – mais toujours aussi théâtrale.

- Pour respirer un peu, inventé-je. Changer d’air.
- Je comprends. Avec Vito dans le coma...
- Il n’existe plus, Gus. Oublie-le, j’y suis arrivée, moi.
- Il reste ton père...

– L’homme qui m’a tyrannisée et manipulée toute ma vie, qui a tapé sur tout ce qui bougeait, tous ceux que j’aimais ? L’homme qui a été accusé de fraude, de détournements, de magouilles en tous genres ? L’homme qui a été incarcéré, puis assigné à résidence et qui gît maintenant sur un lit d’hôpital ? Il n’a rien d’un père. Et je refuse d’être la fille d’une ordure pareille.

Mon meilleur ami tend le bras pour l’enrouler sur mon épaule et nous admirons l’océan ensemble, pendant de longues minutes. À l’étage du dessous, le vieux se met à beugler sur je ne sais quoi.

- C’était quoi, ça ?
- Herb, mon propriétaire.
- Il a l’air charmant...
- J’aime bien les vieux bougons, ris-je doucement.

Gus daigne enfin s’asseoir sur le canapé – une moue de dégoût aux lèvres – et, en quelques minutes, je lui présente mon projet. Une dizaine de croquis que j’ai dessinés la nuit dernière. Rien de très précis, juste des inspirations.

- Tu t’intéresses aux mioches maintenant ? s’étonne le géant. C’est quoi cette idée de collection pour enfants ?
- J’ai eu un flash, fais-je en haussant les épaules. Une révélation.

Il m’observe depuis le sofa, l’air dubitatif. Puis semble soudain se contenter de ma réponse.

- Et si on reparlait de mon salaire ? sourit le malicieux. Et où est passé mon petit-déjeuner de bienvenue ?

**À suivre,
dans le volume 1 du roman.**

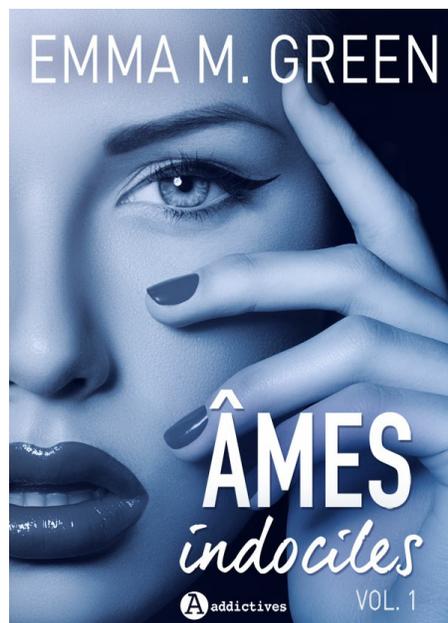
Également disponible :

Âmes indociles

Petite dernière d'un empire de la mode, Calliopé décide de s'affranchir d'un père abusif et tout-puissant pour retrouver son enfant, qu'on l'a forcée à abandonner des années plus tôt. À 22 ans, la brune révoltée ose enfin affronter son passé. Mais c'est son présent qui vacille et son futur qui surgit quand elle rencontre enfin Willow, une curieuse petite fille de cinq ans qui est bien la sienne. Seul obstacle à leurs retrouvailles : le père adoptif de Willow, Lennon Hathaway, bien trop beau pour être vrai, trop riche pour être honnête, trop solitaire pour lui faire une place dans sa vie et trop méfiant pour croire en elle.

Et pourtant, dans ses yeux verts, elle jurerait avoir vu une lueur d'humanité. Peut-être même autre chose, un sentiment qu'elle n'espérait plus...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Juillet 2017

ISBN 9791025738702

ZMIA_001